This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

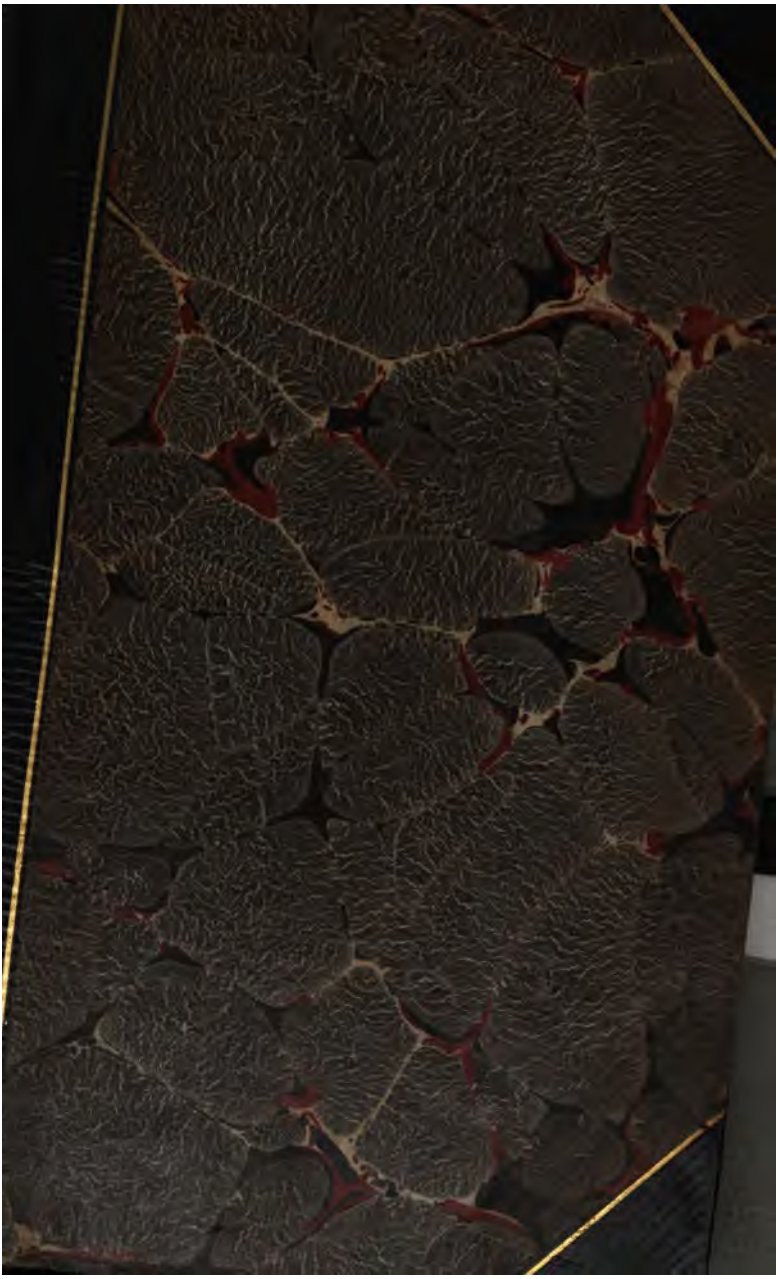
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

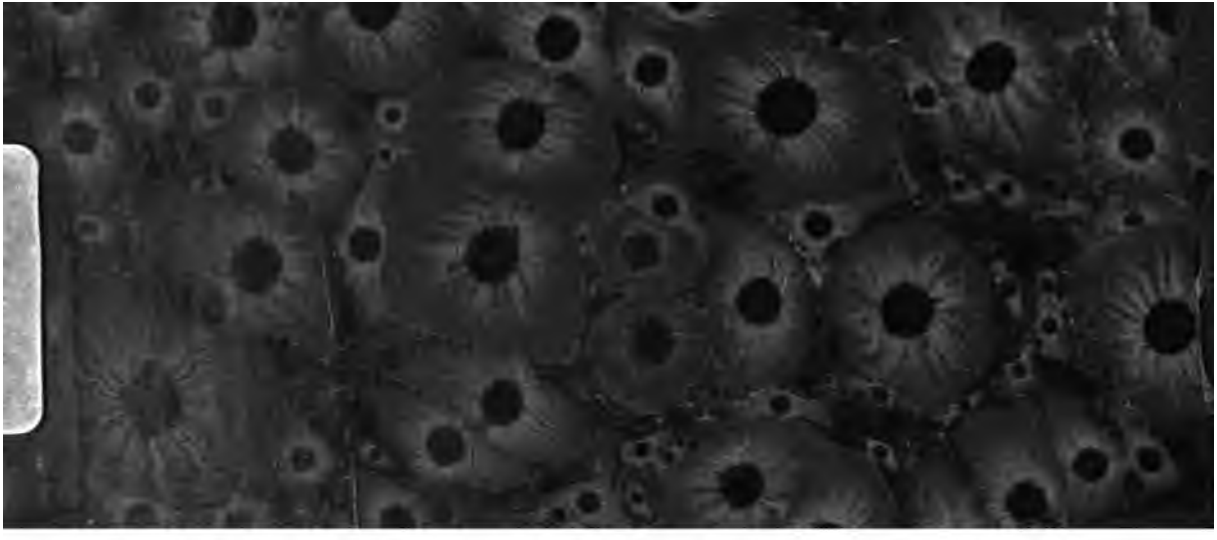
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`





Bequeathed by
55. c. 63.

NAPOLÉON

EN

ÉGYPTE.

DES MÊMES AUTEURS.

SATIRES.

Sidiennes.
Épître a M. de Villèle.
Epître au Grand-Turc.
Les Jésuites.
La Peyronnéide.
Une Soirée chez M. de Peyronnet.
Le Congrès des Ministres.
La Censure.
Adieux aux Ministres.

POEMES.

La Villéliade.
Rome a Paris.
La Corbiéréide.
La Bacriade.

IMPRIMERIE ET FONDERIE DE J. PINARD,
RUE D'ANJOU-DAUPHINE, N° 8.

NAPOLÉON

EN

ÉGYPTE,

Poëme

EN HUIT CHANTS,

PAR

BARTHÉLEMY ET MÉRY.

*

NEUVIÈME ÉDITION.

*

PARIS,

AMBROISE DUPONT ET Cie, LIBRAIRES,

ÉDITEURS DE L'HISTOIRE DE NAPOLÉON PAR M. DE NORVINS,

RUE VIVIENNE, N° 16.

1829.

MAISON AMBROISE DUPONT ET Cie,
QUAI VOLTAIRE, N. 15, ET RUE VIVIENNE, N. 16.

NAPOLÉON

EN

ÉGYPTE,

Poëme

EN HUIT CHANTS,

PAR

BARTHÉLEMY ET MÉRY,

UN VOL. IN-18. — PRIX : 6 fr.

*

NOTICE.

*

La conquête de l'Égypte par Napoléon et par l'armée française, forme un de ces épisodes rares et merveilleux auxquels l'attention

des siècles s'attache particulièrement dans ces vies extraordinaires et privilégiées qui demandent des peintres comme Plutarque [1]. Honorable pour ceux qui l'ont conçue, pour le gouvernement qui l'a préparée, pour le grand capitaine qui en a été l'ame et peut-être le premier auteur, cette expédition im-

[1] Un ouvrage descriptif et pittoresque, plus complet que tous ceux qui ont paru sur ce sujet, ne tardera point à être mis en vente à la même librairie. Les immenses matériaux qui doivent le former sont rassemblés en ce moment. Douze volumes in-8° et douze petits atlas, contenant plus de *neuf cents gravures*, distribués par livraisons, contiendront tout ce qui a été écrit sur l'antique royaume des Pharaons, depuis Strabon jusqu'à nos jours, soit en France, soit en Angleterre.

portait à la civilisation, aux progrès des lumières, à la prospérité de la France, et au bonheur d'un peuple que nous allions retirer de l'esclavage, de la barbarie et de la misère. On ne saurait mesurer la haute influence que la possession de l'Égypte aurait exercée sur les destinées du monde, sans la destruction de notre flotte. Privée de cet immense appui, l'armée n'a pu que faire des prodiges qui retentissent encore dans l'Orient avec le nom du vainqueur, et Bonaparte, au lieu de fonder une colonie puissante et d'aller affranchir l'Asie du joug britannique, n'a pu que semer des germes de civilisation sur la terre de ses triomphes. Un pareil sujet,

depuis le départ de l'expédition jusqu'au moment où le héros quitta l'Égypte pacifiée par une dernière victoire, comme César quitta les Gaules soumises pour venir régner sur sa patrie, compose un drame complet où semblent se trouver aux prises deux génies ; l'un figure l'antique Orient dégénéré de sa splendeur et immobile sur les ruines des arts, des sciences et des lettres; l'autre représente l'Occident rajeuni par la liberté qu'il a conquise, couronné de gloire sous les drapeaux de la fière déesse, et portant d'une main un glaive pour combattre, de l'autre un flambeau pour éclairer.

L'expédition d'Égypte devait nécessaire-

ment tenter quelque poète ; mais la tentation devenait irrésistible pour MM. Méry et Barthélemy. Nés sur la plage d'où notre flotte s'élança vers un but qu'elle ignorait, ils ont été pour ainsi dire bercés avec les récits de l'embarquement, du départ, de l'arrivée et des exploits de nos soldats en Égypte. Marseille, véritable colonie d'Afrique et d'Asie, les initia de bonne heure à la connaissance des habitudes, des usages, des mœurs de l'Égypte. Indépendamment de ces témoignages, ils ont eu recours à une lecture immense, ils ont mis à contribution les souvenirs de quelques glorieux vétérans de l'armée d'Orient; les confidences d'illustres membres de notre colonie

savante; enfin, le magnifique monument élevé par la volonté de Napoléon et par le génie de la science à la gloire de la nation française : voilà comment et par quels soins ces conquérans pacifiques ont pris possession de l'Égypte avant de la chanter.

Jusqu'ici Barthélemy et Méry ont obtenu dans la satire politique les plus brillans succès littéraires de notre époque. Un grand nombre d'éditions de leurs poésies publiées en deux ans; ces mêmes poésies traduites en plusieurs langues et analysées jusque dans les journaux de l'Inde; *la Villéliade* tirée au nombre de trente-sept mille exemplaires, leurs autres productions soutenues par la

même vogue, attestent la popularité de leur muse. Sans connaître ces détails, mais frappées de l'éclat d'un succès incontesté, quelques personnes ont cherché à expliquer l'énigme de la composition simultanée d'ouvrages qui, comme la satire, supposent une bile de tempérament ou d'humeur, un tour d'esprit particulier, une inspiration spéciale, des passions nourries et couvées dans un seul cœur, une verve de talent comique, un style mordant et plein de relief; nul douté que l'on ne cherche encore plus vivement la solution de cette énigme à l'apparition d'un poëme héroïque composé par deux auteurs, réunis pour cette autre œuvre du démon :

allons au devant de la curiosité publique par une révélation nécessaire.

Barthélemy et Méry ont reçu le jour dans le même lieu, presque dans le même temps. On remarque, dans l'un comme dans l'autre, ces penchans du méridional qui se laisse vivre sous un beau ciel, en respirant les parfums d'une terre embaumée; mais, quand le démon du travail vient à les saisir, ces hommes, nonchalans avec délices, passeront les jours et les nuits en des veilles de feu. Toujours fidèles à la solitude, toujours en présence de la mer, qui rend calme et méditatif, Méry et Barthélemy ont cultivé les diverses branches des connaissances humaines, et les littéra-

tures anciennes et modernes : abreuvés aux mêmes sources, ils ont acquis ensemble une instruction solide et une mémoire qui tient du prodige; ensemble ils ont contracté l'indépendance et l'originalité qui distinguent leur caractère et leur talent. L'inspiration poétique leur est venue au même âge, comme un présent du ciel. Inséparables depuis l'enfance, leur amitié semble une fusion de deux natures; et, en adoptant la langue de Montagne, ils pourraient dire mutuellement sur cette assimilation si parfaite : « Lui c'est moi, moi c'est lui. » Jumeaux, non par la naissance, mais par le cœur, par l'esprit, par les impressions, par les habitudes, par l'échange

continuel de leurs facultés, par les penchans, par les plaisirs, ils sentent, ils pensent, ils imaginent, ils poétisent à deux, sans disparate et sans désaccord. On voit régner, entre ces deux frères en poésie, la même harmonie qu'entre deux instrumens de choix, montés au même ton par une main savante.

N'ayant pas le dessein de me livrer aujourd'hui à de longs développemens, je me bornerai à retracer les impressions que m'a laissées le poëme de l'Égypte, où Napoléon domine comme le génie de la guerre et de la civilisation, en agrandissant tout ce qui l'approche. Ici, métamorphose complète des deux jeunes émules de Juvénal et de Boileau; leur

muse, accoutumée à l'allure de la satire, sœur de la comédie, a pris sans effort le ton héroïque, et n'a rien perdu de son précieux naturel. Grands, mais simples, ils montent et descendent avec leur sujet, et ne violent jamais son caractère : historiens et poètes en même temps, leur talent tire toute sa puissance de la beauté des tableaux, de la propriété originale de l'expression, de la richesse des couleurs, de la vérité de l'ensemble et des détails. Chez eux, presque rien de fantastique; tout est modelé pour ainsi dire sur la nature vivante; cependant leur ouvrage respire une liberté de pinceau, un air de création, qui révèlent un artiste; et, chose éton-

nante, la richesse de la plus vaste mémoire ne les entraîne pas à ces plagiats fréquens, involontaires, qui ôtent toute physionomie au talent. Il faut encore remarquer dans Méry et Barthélemy l'habileté avec laquelle, se surpassant eux-mêmes et se jouant des difficultés, ils ont su donner le mouvement et la vie à la poésie descriptive, en mêlant toujours ses plus magiques peintures à une scène de l'action. Leurs descriptions, nécessaires ou heureusement amenées, augmentent l'intérêt au lieu de le refroidir. Les deux auteurs se sont fait un style nouveau comme leur ouvrage, style plein de verve, d'énergie, d'élégance, qui admet tout ce qui rend la pensée,

ne rejette jamais le mot propre, anoblit l'expression vulgaire, et réflète habilement toutes les couleurs du sujet. Mais ce qui me semble surtout mériter les suffrages publics, c'est la progression ascendante des beautés semées dans ce poëme avec tant de magnificence. Ici le portrait de Murat, tel que s'il sortait des mains de l'artiste qui a jeté le général La Salle vivant sur la toile; là, tout le grandiose du merveilleux, toute l'énergie du drame, opposés aux plus suaves descriptions; plus loin, l'étonnante action des Pyramides, dont aucun peintre de batailles ne saurait égaler la verve et l'affreuse vérité : ailleurs, le bivac nocturne de l'armée victorieuse, tableau

inconnu à notre poésie ; l'occupation du Caire, avec tous les grands spectacles que l'Égypte et Bonaparte se sont donnés l'un à l'autre : maintenant, les souffrances, les cruelles illusions du désert, le triomphe de l'armée sur ce terrible ennemi ; puis les soixante assauts de Saint-Jean-d'Acre, l'ancienne Ptolémaïs ; au septième chant, la peste dans la ville turque et dans le camp français, création admirable de vérité, d'imagination, d'éloquence et d'intérêt dramatique. Le huitième chant couronne toutes ces choses d'une manière digne d'elles, et finit par un magnifique épilogue qui déroule la vie guerrière et impériale, depuis le départ de l'Égypte jus-

qu'au dernier acte du drame héroïque sur le rocher de Sainte-Hélène.

Pourquoi faut-il que Napoléon, avant de revêtir le manteau de Marengo pour drap mortuaire, n'ait pas pu recevoir le noble tribut que lui préparaient, dans le silence de leurs veilles, deux jeunes Français inspirés par sa gloire?

P.-F. TISSOT.

TRENTE ans se sont à peine écoulés depuis la glorieuse expédition de l'armée d'Orient, et déjà elle semble appartenir aux âges reculés, tant elle se détache des autres campagnes de la révolution par un caractère tout particulier et sa couleur antique : le vieux soldat qui la raconte avec la simplicité du camp, nous apparaît comme un légionnaire de l'armée de Dioclétien, brûlé par le soleil d'Eléphantine. Changez les noms des conquérans, les lieux et les exploits sont les mêmes; les *hastati* ont battu des mains devant Thèbes, comme les

grenadiers français; le *vexillaire* et le porte-drapeau ont planté l'aigle romaine et les trois couleurs dans les mêmes corniches, depuis les temples d'Héliopolis jusqu'aux roches granitiques de Philœ, limites des conquêtes de Dioclétien, dernier bivac de notre armée républicaine; enfin, notre 7e de hussards, le 2 ventose an VII, s'est montré fidèle au rendez-vous de gloire que lui avait assigné la dixième légion du préfet Mutius, aux pieds de la statue de Memnon; l'orteil du colosse a conservé religieusement l'empreinte des stylets romains et des sabres de nos cavaliers.

Si on ajoute maintenant que l'Égypte est un pays phénomène, que ses monumens sont comme les débris d'un monde qui n'est pas le nôtre; que son fleuve animé, son climat d'airain, ses déserts semés de vertes oasis,

sont aussi mystérieux que les hiéroglyphes de ses temples; on conviendra que jamais sujet aussi grand n'offrit ses inspirations à notre poésie nationale : sans doute bien d'autres avant nous l'avaient reconnu, et ils ont été bien plus rebutés par les obstacles du plan qu'excités par les élémens poétiques du sujet. Dès que la première idée de ce poëme s'offrit à nous, il y a bien des années, elle devint, sans relâche, l'objet de nos entretiens journaliers : Bonaparte s'y révélait avec son auréole de gloire si fraîche et si pure; l'armée avec sa majesté antique; l'Égypte avec ses souvenirs, ses temples, ses mirages, ses vents poétiques, sa végétation puissante et sa merveilleuse aridité. Mais nous ne voyions partout que des tableaux, nulle part l'action d'une épopée; nous cherchions une Iliade, là où nous ne pou-

vions trouver qu'une Odyssée militaire. Se jeter dans l'imitation des anciens, c'était folie; les larges proportions de l'épopée sont si effrayantes! Et d'ailleurs, notre littérature marchait à pas de géant sur des routes nouvelles tracées par le génie : de quel œil de juste pitié n'aurait-on pas regardé notre enfer, notre paradis, nos enchantemens, nos fades amours, et surtout notre merveilleux, si nous avions été assez mal avisés pour en mettre dans un sujet où la réalité est plus merveilleuse que la fiction? Le destin de l'inconnu poète Aubert était pour nous un grand sujet d'effroi; c'était un professeur de rhétorique sous l'Empire, qui fit sur la campagne d'Égypte son épopée en douze chants, d'après les règles de M. de La Harpe; l'unité d'action et de lieu y est religieusement observée; batailles, voyages, expédition de

Syrie, tout se passe autour des murs du Caire ; chaque général français y brûle pour une Zoraïde ou une Aménaïde ; on y trouve un récit, une conjuration diabolique, une forêt enchantée et une descente aux enfers : c'est un travail complet, mais qui n'est plus dans nos mœurs littéraires.

Placé devant ces considérations, deux partis restaient à prendre : renoncer à notre sujet, ou le traiter en suivant l'histoire ; c'est le dernier que nous avons choisi, par amour pour l'Égypte et la France. Mais, en dégageant notre poëme de tous les accessoires de l'antique épopée, il ne fallait ni copier servilement l'histoire en gazetier, ni la tronquer par des licences poétiques : entre ces deux écueils était une route à suivre, étroite, mais encore belle ; nos juges décideront si nous nous en sommes écartés.

Dans une époque où tant de liberté est donnée aux travaux de l'imagination, on nous pardonnera peut-être d'avoir fait un poëme qui ne rentre dans aucune des catégories inventées dans les écoles. Si les anciens rhéteurs eussent pu soupçonner qu'un jour une armée française combattrait aux Pyramides, à Thèbes, au Thabor, avec de la mitraille et des baïonnettes, sous les ordres d'un Agamemnon de trente ans, nul doute que le cas ayant été prévu, les théories ne nous auraient pas manqué pour faire, selon les règles, un poëme militaire sans fable, sans merveilleux, sans amour. A défaut de ces théories, il a fallu inventer des formes en harmonie avec un sujet tout neuf.

Mais, tout en conservant l'intégrité de l'histoire dans ce qui touche spécialement l'armée française, nous nous sommes emparés des inci-

dens qui ressortaient de la nature du sujet, des mœurs et des hommes de l'Égypte, soit que ces incidens fussent presque historiques, soit qu'ils nous aient été communiqués comme traditions des pays; il y avait là un merveilleux d'un nouveau genre, moins large que celui des épopées antiques, mais plus raisonnable et plus conforme à nos goûts actuels; ainsi, nous avons mis en œuvre cette grande figure d'El-Modhi, ce typhon de l'Égypte moderne, qui n'est autre chose que la barbarie et le fanatisme personnifiés, luttant contre la civilisation.

La partie descriptive occupe une grande place dans notre poëme : nous avons fait tous nos efforts pour lier nos tableaux à l'action; les peintures du sérail de Mourad, de l'aurore sur les plaines de Ghizé, du repas oriental, des danses des *Almé*, de l'inondation du Nil, du

désert, du mirage, du Kamsim, d'une tempête à Ptolémaïs, de la peste, forment, avec le sujet, un tout compact; elles nous ont tenu lieu de ces longs épisodes épiques que le cadre trop étroit de notre plan n'aurait pu comporter.

Enfin, pour achever de mettre le lecteur dans la confidence des idées du poète, précaution souvent fort inutile, il nous reste un mot à dire sur le mode de versification que nous avons cru devoir employer [1].

[1] On a souvent répété que notre époque n'est pas poétique, et que les vers ne sont plus en faveur; c'est comme si l'on avait dit que notre siècle n'est plus ni peintre ni musicien : la direction grave imprimée vers les études sérieuses, loin de nuire aux arts d'agrément et d'imagination, ne fera que les rendre plus nécessaires, en France surtout. Chez nous, on est volontiers métaphysicien, philosophe, mais on aime à des-

L'alexandrin a été accusé de monotonie, et il faut convenir que beaucoup de poètes ont contribué à justifier l'accusation en le chargeant de rimes pauvres, sèches et parasites; et pourtant ce vers, manié par un homme habile, a tant de souplesse et d'élasticité, qu'il se prête

cadre des hauteurs de la pensée pour aller au salon ou à l'opéra, et pour lire des vers, s'ils sont bons. Si c'est à des résultats positifs qu'on juge de la faveur accordée à un art, jamais siècle ne fut au contraire plus poétique que le nôtre. Tous nos grands poètes sont sur le chemin de la fortune, non pas avec les douze cents livres de M. Colbert, mais grâce à la généreuse protection du public, ministre bien plus riche et bien plus puissant. Le siècle anti-poétique était celui où le libraire Barbin disait : « M. Despréaux, « votre *Lutrin* s'enlève; nous en vendrons cinq cents « exemplaires, s'il plaît à Dieu. »

à tous les genres, à tous les tons; aussi léger, aussi gracieux que le vers de dix pieds, il peut s'élever jusqu'à la majestueuse simplicité de l'hexamètre latin. Le rhythme, monotone par excellence, est celui des octaves italiennes, à cinq voyelles finales, ou des strophes anglaises hérissées de consonnes : nous n'avons jamais songé à les attaquer en France; car ainsi sommes-nous faits : quand l'humeur critique nous domine, nous l'exerçons toujours contre les nôtres, tant est grand notre respect pour les étrangers et pour les morts! C'est donc un poëme en vers alexandrins que nous offrons au public ; nous avons essayé de les rajeunir, plutôt en les ramenant aux principes de l'école du seizième siècle, si bien caractérisée par M. Sainte-Beuve, dans son admirable ouvrage, qu'en les jetant dans le moule des poètes du

siècle dernier. Si nous avons fait erreur, la faute n'en doit pas être imputée à l'alexandrin, mais à nous. Au reste, la question, tant en faveur du rhythme que du plan, sera bientôt décidée, si le lecteur parvient à lire nos huit chants avec intérêt, sans fatigue et sans ennui.

CHANT PREMIER.

✲

ARGUMENT.

Invocation. — Voyage de la flotte. — Arrivée devant Alexandrie Proclamation de Bonaparte ; exposition du sujet. — Débarquer de l'armée. — Dénombrement des chefs. — Portraits. — Ma vers Alexandrie. — Préparatifs de défense. — Le chérif Coraïm Assaut. — Menou et Kléber blessés. — L'Arabe Souliman. — I de la ville. — L'armée se dispose à marcher sur le Caire. — Av garde commandée par Desaix.

✲

CHANT PREMIER.

ALEXANDRIE.

Puissent les souvenirs de cette grande histoire
Consoler notre siècle, orphelin de la gloire !
Indolens rejetons d'aventureux soldats,
Suivons aux bords du Nil leurs gigantesques pas,

Dans ces déserts brûlans où montent jusqu'aux nues
Des sépulcres bâtis par des mains inconnues.

Soldats de l'Orient ! héros républicains,
Qu'a brunis le soleil de ses feux africains,
Vous, dont le jeune Arabe, avide de merveilles,
Mêle souvent l'histoire aux fables de ses veilles [1] ;
Approchez, vétérans ! à nos foyers assis,
Venez, enivrez-nous d'héroïques récits ;
Contez-nous ces exploits que votre forte épée
Gravait sur la colonne où repose Pompée [2] ;
Reportez un instant sous les yeux de vos fils
Les tentes de la France aux déserts de Memphis ;
Dites-nous vos combats, vos fêtes militaires,
Et les fiers Mamelucks aux larges cimeterres,

Et la peste, fléau né sous un ciel d'azur,
Des guerres d'Orient auxiliaire impur,
Et le vent sablonneux, et le brillant mirage [3]
Qui montre à l'horizon un fantastique ombrage ;
Déroulez ces tableaux à notre souvenir
Jusqu'au jour où, chargés des palmes d'Aboukir,
Vos bras ont ramené de l'Égypte lointaine
Et le drapeau d'Arcole et le grand capitaine.

Comme un camp voyageur peuplé de bataillons,
Qui dans l'immense plaine étend ses pavillons,

A la brise du Nord une flotte docile
Sillonnait lentement les eaux de la Sicile ;
Sur les canons de bronze et sur les poupes d'or,
Brille un premier soleil du brûlant messidor :
Où vont-ils ? on l'ignore ; en ces mers étonnées
Un bras mystérieux pousse leurs destinées,
Et le pilote même, au gouvernail assis,
Promène à l'horizon des regards indécis 4.
Qu'importe aux passagers le secret du voyage ?
Celui qui vers le Tibre entraîna leur courage,
Sous les mêmes drapeaux les rallie aujourd'hui,
Et leur noble avenir repose tout en lui.
Parfois, des sons guerriers la magique harmonie
Appelait sur les ponts l'immense colonie :
Aux accords des clairons, des timballes d'airain,
Dix mille voix chantaient le sublime refrain

Qu'aux momens des assauts, ivres d'idolâtrie,
Répétaient nos soldats, enfans de la patrie;
C'était l'hymne du soir... et sur les vastes flots
Les héroïques chants expiraient sans échos [5].

La flotte cependant, dans la mer agrandie,
Laissant Malte vaincue et la blanche Candie,
Pour la dernière fois a vu tomber la nuit;
A la cîme des mâts dès que l'aube reluit,
On voit surgir des flots la pierre colossale
Qu'éleva l'Orient au vaincu de Pharsale,
Et les hauts minarets dont le riche Croissant
Reflète dans son or les feux du jour naissant;
Sur le pont des vaisseaux un peuple armé s'élance :
Immobile et pensif, il admire en silence

Ces déserts sans abris, dont le sol abaissé
Semble un pâle ruban à l'horizon tracé,
Les palmiers qui, debout sur ces tièdes rivages,
Apparaissent de loin comme des pins sauvages,
Et l'étrange cité qui meurt dans le repos,
Entre un double océan de sablés et de flots [6].

Dans ce moment, l'escadre, en ceinture formée,
Entoure le vaisseau qui commande l'armée.
De chefs et de soldats de toutes parts pressé,
Sur la haute dunette un homme s'est placé :
Ses traits, où la rudesse à la grandeur s'allie,
Portent les noirs reflets du soleil d'Italie ;
Sur son front soucieux ses cheveux partagés,
Tombent négligemment sur la tempe alongés ;

Son regard, comme un feu qui jaillit dans la nue,
Sillonne au fond des cœurs la pensée inconnue;
De l'instinct de sa force il semble se grandir,
Et sa tête puissante est pleine d'avenir !....
Debout, les bras croisés, l'œil fixé sur la rive,
Le héros va parler, et l'armée attentive
Se tait pour recueillir ces prophétiques mots,
Que mêle la tempête au son rauque des flots :
« Soldats, voilà l'Égypte ! Aux lois du cimeterre
« Les beys ont asservi cette héroïque terre ;
« De l'odieux Anglais ces dignes favoris
« A notre pavillon prodiguent le mépris,
« Et feignent d'ignorer que notre république
« Peut étendre son bras jusqu'aux sables d'Afrique :
« L'heure de la vengeance approche; c'est à vous
« Que la France outragée a confié ses coups;

« Compagnons ! cette ville où vous allez descendre,
« Esclave de Mourad, est fille d'Alexandre ;
« Ces lieux, que le Coran opprime sous ses lois,
« Sont pleins de souvenirs, grands comme vos exploits.
« Le Nil long-tems captif attend sa délivrance ;
« Montrons aux Mamelucks les soldats de la France,
« Et du Phare à Memphis retrouvons les chemins
« Où passaient avant nous les bataillons romains [7] ! »
Il se tait à ces mots ; mais ses lèvres pressées
Semblent garder encor de plus hautes pensées [8].

Soudain mille signaux, élevés sur les mâts,
Au rivage d'Égypte appellent nos soldats.
Sur le pont des vaisseaux, dans leurs vastes entrailles,
Retentit un bruit sourd, précurseur des batailles,

Et de longs cris de joie élancés dans les airs
Troublent le lourd sommeil de ces mornes déserts.
On eût dit, aux transports de l'armée attendrie,
Qu'un peuple voyageur saluait sa patrie :
Par les sabords ouverts, par les câbles tendus,
Tous, de la haute poupe en foule descendus,
Pressés de conquérir ces rives étrangères,
Tombent en rangs épais dans les barques légères,
Et les canots, croisant leurs bleuâtres sillons,
Couvrent la vaste mer de flottans bataillons.

Quel fut le noble chef qui sur l'aride plaine
Descendit le premier comme dans son domaine ?
C'est Menou, qui, jouet d'un étrange destin,
Quittera le dernier ce rivage lointain ;

Bientôt, à ses côtés, de la rive s'élance
L'élite des guerriers déjà chers à la France :
Belliard, Bon, Davoust, Vaubois, Reynier, Dugua,
L'intrépide Rampon, le sage Dufalga 9;
Kléber, de ses cheveux secouant l'onde amère,
Des flots qui l'ont porté sort comme un dieu d'Homère;
Il marche, et d'autres chefs s'avançent après lui :
Andréossy, Dumas, Verdier, Leclerc, Dumuy,
Lannes, qui de ce jour datait sa grande histoire;
Marmont, dont l'avenir commençait par la gloire;
Junot, qui, hors des rangs aventureux soldat,
De duels en duels éternise un combat;
Berthier, du jeune chef le confident intime;
Eugène Beauharnais, enfant déjà sublime,
Qui, de la république exemplaire soutien,
Vengeait le sang d'un père en répandant le sien.

Voilà Desaix : on lit sur son visage austère
Des antiques Romains la vertu militaire ;
De ses habits sans faste il proscrit l'appareil,
Il est calme au combat, sage dans le conseil,
Citoyen sous la tente, et son ame s'applique
A servir sans éclat la jeune république.
Quel est ce cavalier sur la selle affermi,
Qui, déjà tout armé, demande l'ennemi,
Et d'un triple panache ornant sa noble tête,
Semble accourir ici comme aux jeux d'une fête ?
C'est Murat ; dans les rangs d'un léger escadron
Jamais plus brave chef ne ceignit l'éperon ;
Des modernes combats dédaignant la tactique,
Il marche indépendant comme un guerrier antique,
Et souvent, loin des siens isolant ses exploits,
Provoque tout un camp du geste et de la voix ;

Partout on voit briller dans la poudreuse lice
Son casque théâtral, sa flottante pelisse ;
Ce costume pompeux qu'il revêt avec soin,
Comme un but éclatant le signale de loin ;
Et debout dans le choc des luttes inégales,
On dirait qu'il a fait un pacte avec les balles :
Va ! les champs de bataille, où tu sèmes l'effroi,
Seront contre la mort un refuge pour toi :
C'est ainsi que, vingt ans, ta vie aventurière
Passera sous les feux de l'Europe guerrière,
Achille de la France ! Et le lâche Destin
Réserve à ta poitrine un plomb napolitain !

Les soldats, à la voix du père de l'armée,
Ont repris dans les rangs leur place accoutumée :

Les bras levés aux cieux, tous de leurs saints drapeaux
Contemplent en pleurant les glorieux lambeaux.
De ces noirs bataillons la plaine est obscurcie :
Des bords de l'Éridan, des monts de l'Helvétie,
On avait vu courir ce peuple de soldats,
Que l'homme du destin attachait à ses pas,
Et qui, d'un long exil oubliant la souffrance,
Près de leur jeune chef voyaient toujours la France.

Cependant Bonaparte, avare des momens,
A caché dans la nuit sa marche aux Musulmans :
A peine la lueur qui dissipe les ombres,
Des monumens épars blanchissait les décombres,
Que l'écho solennel de la ville aux cent tours
Des bataillons français entendit les tambours ;

De leurs longs roulemens la foule épouvantée
Erre comme les flots d'une mer tourmentée ;
Sur le toit des maisons, les pâles habitans
Contemplent les drapeaux dans la plaine flottans,
Et des chiens vagabonds les meutes accourues
D'un lugubre concert font retentir les rues ;
Du haut des minarets, les aveugles Musseins [10]
Appellent les croyans sous les portiques saints ;
A leur dolente voix, les femmes convoquées
Inondent, en pleurant, les parvis des mosquées ;
Et dans de longs versets les farouches Imans
Recommandent l'Égypte au dieu des Musulmans.

Tandis qu'un peuple faible, égaré par la crainte,
D'Alexandrie en deuil remplit la vaste enceinte,

Les soldats du Prophète, au sommet des remparts,
Promènent, à grands cris, leurs soyeux étendards;
Alors sont accourus cinq mille janissaires,
Du sultan de Stamboul superbes émissaires;
Les Mores demi-nus, ouvrant les arsenaux,
Poussent les vieux canons sur le bord des créneaux;
Le Maugrabin hideux, le Bédouin indocile,
Pour la première fois soldats dans une ville,
Des remparts menacés noircissent le contour;
Et le fier Koraïm paraît sur une tour.
Koraïm! des chérifs que la cité révère
Nul n'exerça jamais un pouvoir plus sévère;
Ce riche Musulman, tel qu'un prince absolu,
Marche presque l'égal des beys qui l'ont élu:
Ses caïques légers, sous la voile latine,
Portent l'ambre et le musc d'Égypte en Palestine;

Ses étalons guerriers, ses immenses troupeaux,
Du sinueux Delta foulent les verts roseaux,
Et trente eunuques noirs, sous la grille farouche,
Gardent dans ses harems les trésors de sa couche.
Hélas! un bruit sinistre, au lever du soleil,
De l'heureux Koraïm a pressé le réveil,
Et déjà, brandissant le sabre des batailles,
Il insulte aux chrétiens du haut de ses murailles.

L'armée en ce moment, serpent volumineux,
Autour d'Alexandrie a resserré ses nœuds.
Tout est prêt pour l'assaut; les vieilles compagnies
Accourent en portant les échelles unies,
Les dressent dans les airs, et mille bras tendus
Appliquent sur les murs ces chemins suspendus:

Alors, vers tous les points que l'échelle menace,
Les soldats musulmans, la noire populace,
Accourent pêle-mêle, et leurs longs hurlemens
Ébranlent les cent tours dans leurs vieux fondemens.
Mais, à la voix des chefs soudain mêlant la sienne,
Le tambour a battu la charge aérienne,
L'hymne patriotique éclate dans les rangs;
Les cymbales d'airain, les clairons déchirans,
Entonnant au désert leur guerrière fanfare,
Réveillent en sursaut le vieil écho du Phare;
A ces cris, à ces chants, les bataillons mêlés
Se cramponnent aux murs à flots amoncelés;
Une ligne de feu, qui jaillit sur leur tête,
Des tours et des créneaux illumine le faîte;
Koraïm est partout; son aveugle transport
Fournit au désespoir mille instrumens de mort;

Le peuple entend sa voix : sa brutale industrie
Arrache les crénaux des tours d'Alexandrie,
Et quand ces larges blocs résistent à ses mains,
Alors, du haut des murs, les chapiteaux romains,
Les torses anguleux, les frises ciselées,
Les vieux sphinx de granit aux faces mutilées,
Tombent de bonds en bonds, et leurs vastes éclats
Sur l'échelle pliante écrasent les soldats.

Le premier à l'assaut, Menou, d'un vol agile,
Montre à ses grenadiers le chemin de la ville :
Tous le suivent des yeux ; teint de poudre et de sang
Sur la plus haute tour il arrache un croissant :
« Attends ! » dit Koraïm ; de ses bras athlétiques
Il rompt le dur ciment des murailles antiques,

Et, sous le vaste bloc du rempart assailli,
Menou, deux fois blessé, retombe enseveli.
Au milieu des débris et des flots de fumée
Kléber est apparu; le géant de l'armée
S'est frayé dans les airs d'audacieux chemins:
Il embrasse une tour de ses puissantes mains;
Déjà l'on distinguait à son immense taille
Le Germain colossal debout sur la muraille,
Quand un soldat farouche, Arabe basané,
Rampant sur les créneaux, jusqu'à lui s'est traîné;
Souliman est son nom, sa patrie est le Caire;
C'est là que des Imans ont instruit le sicaire,
Qui, maigre d'abstinence et dévoré de fiel,
Par un meurtre éclatant veut conquérir le ciel [11];
Au moment où Kléber vers l'Arabe s'incline,
La dague du Séide a frappé sa poitrine.

Il tombe, et les soldats, hors du poudreux fossé,
Portent, en frémissant, leur général blessé.

Tandis que sur les tours les enfans du Prophète
Par ce double succès retardent leur défaite,
Du fond de la cité, de lamentables cris
Etonnent Koraïm, vainqueur sur les débris;
Loin du sanglant théâtre où son bras se signale,
Les Francs ont assailli la porte orientale;
L'intrépide Marmont, une hache à la main,
Brise ses lourds battans semés de clous d'airain,
Et cette large issue, ouverte à sa colonne,
Semble un gouffre béant où la mer tourbillonne.
Tout a fui : les Français dominent les remparts :
Le pâle Koraïm, qu'entraînent les fuyards,

Tourne ses yeux troublés vers les tours sans défense,
Et voit sur leurs créneaux l'étendard de la France.

Ainsi ces bataillons, que le souffle des mers
Poussait la veille encor vers de lointains déserts,
Répétant aujourd'hui l'hymne de leur patrie,
Entrent victorieux aux murs d'Alexandrie.
Mais, avant de s'asseoir sur les rives du Nil,
Que de maux leur promet cette terre d'exil!
Qu'ils goûtent cependant dans la ville étrangère
D'un tranquille bivac la faveur passagère;
Sous le toit de palmiers que leurs mains ont construit,
Qu'en rêvant de leur gloire ils dorment cette nuit!
Demain, quand le soleil, du reflet de son disque,
Rougira le vieux Phare et le double obélisque [12],

Entourés de périls sans gloire et sans combats,
Ces guerriers sur le sable imprimeront leurs pas,
Et, dans les flots mouvans de la plaine enflammée,
Desaix, comme un pilote, appellera l'armée.
Puissent-ils, survivant à de longues douleurs,
Des gouffres du désert sauver les trois couleurs!
Puissent-ils, du grand fleuve atteignant les lisières,
Ouvrir leur bouche ardente à l'air frais des rizières [13],
Et montrer tout-à-coup, par la voix du canon,
La France inattendue aux enfans de Memnon!

CHANT SECOND.

MOURAD-BEY.

✲

ARGUMENT.

El-Modhi, l'Ange exterminateur. — Il s'échappe d'Alexandrie et prend la route du Caire. — L'oasis d'Hellé. — Description du palais et des jardins de Mourad-Bey. — Scène nocturne de sérail. — La captive persane. — Arrivée imprévue d'El-Modhi. — Son entrevue avec Mourad. — Discours de l'Ange exterminateur. — Mourad rassemble ses Mamelucks et quitte son palais. — L'armée française arrive sur les bords du Nil. — Désastre d'Aboukir.

✲

CHANT SECOND.

MOURAD-BEY.

Seul de tous les vaincus, couvert d'une ombre amie,
Un Arabe marchait dans la ville endormie;
Des emblêmes sanglans ornent son large sein,
Sur son dos retentit le carquois abissin,

Et la peau d'un jakal, en turban déroulée,
Agite sur son front sa gueule dentelée.
Un *qui vive* perçant résonne ; l'étranger
Précipite le pas de son cheval léger,
En s'écriant : « Tremblez, chrétiens, race infidèle !
Des cavaliers du Nil je vais armer le zèle ;
Ils sont venus les jours par le Coran prédits !
L'Égypte se soulève, et moi je vous maudis ! »

A ces mots, sous le feu dont il brave l'atteinte,
De la double muraille il a franchi l'enceinte,
Et dirige son vol, plus vite que l'oiseau,
Vers les lacs de Natroun et le Fleuve-sans-Eau ';
Quel est son nom ? son nom, ineffable syllabe,
Se prononce tous bas dans la veillée arabe ;

On dit qu'il fut créé pour de secrets desseins,
Sous les dunes d'Ammon, ou chez les Abissins,
Mais quel que soit le peuple où le sort le fit naître,
Dans le sein d'une femme il n'a pas reçu l'être;
Les esprits infernaux le protégent; on dit
Que le plomb des chrétiens sur son flanc nu bondit,
Qu'il charme les jakals, et que sa forte haleine
Arrête le boulet qui siffle dans la plaine.
Être mystérieux et prophète imposteur,
Son nom est EL-MODHI, l'Ange exterminateur[2].

Mais rien ne trouble encor le long repos du Caire;
Autour de ses remparts la plaine est solitaire;

C'est l'heure où le soleil, immobile au zénith,
Des sépulcres épars embrase le granit;
Du désert de Ghizé la luisante poussière
Comme un miroir poli reflète la lumière,
Et le Bédouin qui suit le sentier sablonneux,
Dans son poumon brûlant n'aspire que des feux.
Ah! du moins s'il pouvait, au centre de la plaine,
Pour éteindre l'ardeur qui sèche son haleine,
Respirer un instant l'abri délicieux
De l'oasis d'Hellé que dévorent ses yeux[3]!
Mais la belle oasis, comme une île sacrée,
Aux esclaves du Nil interdit son entrée,
Et le fier Mameluck, despote souverain,
De ce riche domaine exclut le pélerin.
C'est là que Mourad-Bey, sous de verts sycomores,
Au murmure éternel des fontaines sonores,

Sous de frais pavillons de cèdre et de santal,
Pare ses voluptés du luxe oriental :
Dans son divan pompeux le vent frais de l'Asie
Se glisse, en agitant la verte jalousie;
Sur le marbre poli d'un vaste corridor
Rampent, en longs anneaux, les arabesques d'or;
L'iris, le basilic, la rose d'Idumée,
Forment de ses jardins la ceinture embaumée,
Et le frêle palmier de son large éventail
Ombrage avec amour les dômes du sérail.
Là, quittant sans témoins leurs tuniques de gaze,
Belles de nudité, les filles du Caucase,
Sous de secrets trésors promenant le miroir,
Préparent à Mourad les délices du soir;
Et lui, sur l'ottomane où sa langueur repose,
Enivré des parfums de cinnamme et de rose,

A ses ongles polis imprime le carmin ;
Ou, portant à sa lèvre un tube de jasmin,
Il brûle gravement la feuille opiacée,
Que pour son doux seigneur cueille Laodicée[4].

Héros voluptueux qu'assiége un mol ennui,
Quel œil, en ce moment, reconnaîtrait en lui
Ce bey des Mamelucks, fils de la Circassie,
Qui nourrit de combats sa jeunesse endurcie ?
Il languit au sérail ; mais quand ce bras puissant
Se roidit pour venger la gloire du Croissant,
Ce bras dans la bataille, armé pour le Prophète,
Comme un hochet d'enfant fait voler une tête.
Ah ! tant que ce beau jour luira sur l'horizon,
Qu'il goûte du harem le suave poison !

Le soleil de demain sera moins doux peut-être!
Qu'il soit heureux encor, ses femmes vont paraître!
Voici l'heure pudique où l'eunuque thébain,
Haletantes d'amour, les ramène du bain;
De jeunes Icoglans, nés dans la Géorgie,
Rangent autour des murs l'éclatante bougie;
D'autres sur les divans sèment les doux coussins,
Portent les mets exquis sur de larges bassins,
Et jettent dans le vase où le tison petille,
Du sérail de Stamboul l'odorante pastille.
Les femmes cependant, que le Bey suit des yeux,
Marchaient sur les tapis d'un pas silencieux,
Quand, au signal du maître, un esclave d'Asie
Touche d'un doigt léger l'odalisque choisie;
La captive s'arrête, et deux eunuques blancs
Jusqu'aux pieds de Mourad guident ses pas tremblans[5].

Pour la première fois la timide Persane
Levait, dans le sérail, son voile diaphane ;
Un vieux marchand d'Ormus, par Mourad appelé,
Ce matin l'a vendue aux eunuques d'Hellé.
Mourad a respiré son haleine amoureuse,
Plus douce qu'un parfum de l'Arabie heureuse ;
L'ivresse dans son cœur fermente : il va saisir
Un sein tout palpitant de honte et de plaisir...
Tout-à-coup, les éclats d'une voix inconnue
Ébranlent du sérail la sonore avenue ;
L'Africain monstrueux, argus des corridors,
Répond par un cri rauque aux clameurs du dehors ;
L'impétueux Mourad, qui de rage frissonne,
S'élance au vestibule où cette voix résonne ;
Sur le seuil du palais il pose un pied hardi,
Et tressaille de joie en voyant El-Modhi :

« Entre ! » lui dit Mourad, et sa main familière
Ouvre de son divan la salle hospitalière.

« La paix soit avec toi, dit le sombre étranger ;
« Malheur à qui sommeille à l'heure du danger !
« Tu règnes sur l'Égypte aujourd'hui, mais peut-être
« L'Égypte dans trois jours aura changé de maître.
« Les Francs ont envahi la terre des élus,
« Alexandrie est prise, et Koraïm n'est plus !
« La horde sacrilége, aux sables échappée,
« Près des rives du Nil à cette heure est campée ;
« Elle approche du Caire, et Mourad endormi
« Sur des coussins de soie attend son ennemi !
« — El-Modhi, quel langage est sorti de ta bouche !
« Qu'Allah sèche à l'instant cette main qui te touche,

« Que mon nom soit rayé du livre de la loi,
« Si le bruit d'un combat est venu jusqu'à moi!
« Que veulent ces chrétiens? vers mon riche domaine
« Quel Sultan les conduit? quel motif les amène?
« — Écoute, Mourad-Bey! les chrétiens en naissant
« Sucent avec le lait la haine du Croissant,
« Et Dieu les a maudits; sous les murs de leurs villes
« Ils plantent des nopals et des figuiers stériles;
« Leur Nil ne sort jamais de son canal étroit,
« Leur ciel est nébuleux et leur soleil est froid.
« Pareils à ces oiseaux convives de l'hiène,
« Qui noircissent les airs de leurs ailes d'ébène,
« Ils viennent dévorer l'Égypte; leur Sultan
« Semble un grossier Fellah sous son humble caftan,
« Son corps frêle succombe au choc d'une bataille,
« Et ton sabre debout dépasserait sa taille.

« Maintenant, ô Mourad, recueille dans ton sein
« Les suprêmes avis du prophète abissin :
« Arme tes Mameluks ; que l'Egypte assoupie
« Se réveille avec eux contre une race impie !
« Attends nos ennemis : Dieu te les livrera
« Près les tombeaux détruits qui bordent Saccara...
« Et moi, je vais tirer le glaive de l'archange,
« Le glaive zuphalgar qui punit et qui venge[6] :
« Plus de repos pour moi, je ne cueille en courant
« Que le fruit du palmier, que l'onde du torrent :
« Je franchis le désert ; du pacha de Syrie
« J'appelle à ton secours la milice aguerrie ;
« Et les peuples de Tor, à ma voix réveillés,
« Chasseront les chrétiens des bords qu'ils ont souillés[7],
« Au sabre des élus El-Modhi les condamne ;
« Sur eux et sur leurs fils, sur leur culte profane,

« Anathème! ils sauront que, pour leur châtiment,
« Je suis, sur Al-Borak, tombé du firmament. »
Il dit; et, sans attendre une vaine réponse,
Comme l'esprit des nuits dans la plaine il s'enfonce.

Mourad frémit de rage à ces derniers accens :
Les rapides éclairs de ses yeux menaçans
Étincellent dans l'ombre, et sa voix qui résonne
Trouble de l'oasis le repos monotone;
A ces cris belliqueux, à ces accens connus,
Les Mamelucks épars accourent demi-nus;
Ils répondent de loin, et dans la solitude
On entend leurs coursiers hennir d'inquiétude;
Mourad, sur l'étalon que lui-même a sellé,
Donne un dernier regard au doux sérail d'Hellé;

Et, comme un léopard forcé dans son repaire,
Il bondit, en hurlant, sur la route du Caire.

Cette nuit même encore, au désert échappé,
Sur les rives du Nil Bonaparte a campé.
Un écho prolongé qui sur le fleuve roule,
Son lugubre, pareil à la voix de la houle,
Pareil au timbre sourd qui dans l'air va mourir,
Porte aux soldats français le canon d'Aboukir [8]...
Leur ame, abandonnée à d'horribles présages,
Imprime la terreur sur leurs pâles visages;

Et tous, silencieux, tournés vers l'occident,
Montrent le ciel rougeâtre et l'horizon ardent.

Aux premières lueurs de l'aube, sur la rive,
Épuisé de sa course, un messager arrive;
La sueur et le sable ont souillé ses cheveux;
Aux humides lambeaux de ses vêtemens bleus,
Pendent les ancres d'or par les flammes noircies;
Aux légions du camp autour de lui grossies,
Il s'adresse; sa bouche exhale un faible son;
On n'entend que ces mots : BRUEYS, ABOUKIR, NELS
L'effroyable récit dans sa rauque poitrine
Expire, mais l'armée en tremblant le devine :
Bientôt elle apprendra qu'en cette nuit de deuil,
La France peut trouver même un sujet d'orgueil;

On dit que ses marins, d'une voix étouffée,
Saluaient leur cocarde aux chapeaux agrafée,
Et, près de s'engloutir dans les brûlantes eaux,
Clouaient les trois couleurs aux mâts de leurs vaisseaux.

Soldats, vous laverez ces désastreux vestiges !
Le sort veut vous contraindre à créer des prodiges ;
Un cercle de périls autour de vous s'étend ;
Aux plaines de Ghizé Mourad-Bey vous attend ;
Nelson vous a fermé la barrière de l'onde :
Isolés dans l'Égypte et séparés du monde,
Pour revoir la patrie il vous reste un chemin :
C'est le champ de bataille ; il s'ouvrira demain !

CHANT TROISIÈME.

LES PYRAMIDES.

✲

ARGUMENT.

Les plaines du Caire au lever de l'aurore. — Les Pyramides de Ghizé. — Arrivée de l'armée française devant les Pyramides. — Proclamation de Bonaparte. — Mourad-Bey sur les hauteurs d'Embabeh. — Dénombrement de l'armée égyptienne. — Portrait de Mourad ; son discours aux Mamelucks. — Premier choc de la cavalerie contre les carrés. — Incidens de la bataille. — Déroute des Mamelucks. — Épisode de Sélim. — Fuite de Mourad-Bey dans le désert.

✲

CHANT TROISIÈME.

LES PYRAMIDES.

C'ÉTAIT l'heure où jadis l'aurore au feu précoce,
Animait de Memnon l'harmonieux colosse ;
Elle se lève encor sur les champs de Memphis,
Mais la voix est éteinte aux lèvres de son fils ;

Les siècles l'ont vaincu : l'œil reconnaît à peine
Le géant de granit, étendu sur l'arène ;
Il semble un de ces rocs que, de sa forte main,
La nature a taillés en simulacre humain [1] !
L'Arabe en ce moment, le front dans la poussière,
Saluait l'Orient, berceau de la lumière ;
Elle dorait déjà les vieux temples d'Isis,
Et les palmiers lointains des fraîches oasis ;
Une blanche vapeur, lentement exhalée,
Traçait le cours du Nil dans sa longue vallée :
Le brouillard fuit ; alors apparaissent aux yeux
Ces monts où Pharaon dort avec ses aïeux ;
Sur l'océan de sable, archipel funéraire,
Ils gardent dans leurs flancs un poudreux reliquaire,
Et, cercueils immortels de ce peuple géant,
Élèvent jusqu'aux cieux la pompe du néant [2] !

Cependant le tambour, au roulement sonore,
Annonce que l'armée arrive avec l'aurore :
A l'aspect imprévu des merveilleux débris,
Un saint recueillement pénétra les esprits ;
Et nos fiers bataillons, par des cris unanimes,
Des tombeaux de Chéops saluèrent les cimes.
Inspirés par ces lieux, le chef parle, et ces mots
Dans l'armée attentive ont trouvé mille échos :
« Soldats, l'heure est venue où votre forte épée
« Doit briser de Mourad la puissance usurpée :
« Des tyrans Mamelucks le dernier jour a lui !
« Dans le feu du combat songeons tous aujourd'hui
« Que, sur ces monumens si vieux de renommée,
« Trente siècles debout contemplent notre armée ! »
Il a dit ; aux longs cris qui résonnent dans l'air,
Se mêle un bruit d'airain froissé contre le fer ;

Et ce fracas guerrier, perçant la plaine immense,
Révèle à Mourad-Bey les soldats de la France.

Le chef des Mamelucks, de leur approche instruit,
Sur les dunes de sable a campé cette nuit;
Embabeh voit briller sur la cime des tentes
L'étendard du prophète aux crinières flottantes;
Et ce camp populeux, sur les hauteurs tracé,
Semble un vaste croissant de canons hérissé.
Là veillent les spahis, les fougueux janissaires,
Des peuples d'Occident éternels adversaires;
Dix mille Mamelucks, au vol précipité,
Du désert sablonneux couvrent la nudité;
D'autres du Nil voisin ont bordé le rivage:
Ils refoulent à gauche une horde sauvage

De Grecs, d'Arméniens, de Cophtes demi-nus,
D'Africains arrivés de pays inconnus,
De paisibles Fellahs, tourbe indisciplinée,
Par la peur du bâton au péril condamnée;
D'Arabes vagabonds que l'espoir du butin
Autour des Mamelucks rallia ce matin:
Ces nomades soldats pressent leurs rangs timides
Des tentes de Mourad au pied des pyramides.

Bonaparte s'avance, et son regard, si prompt,
De la ligne ennemie a mesuré le front;
Son génie a jugé le combat qui s'apprête,
Un plan vainqueur jaillit tout armé de sa tête:
D'agiles messagers, sous les canons tonnans,
Portent l'ordre du chef à tous ses lieutenans,

Et bientôt à leur voix l'obéissante armée
En six carrés égaux dans la plaine est formée [3].

D'épouvantables cris ont troublé le désert:
De l'enceinte du camp, sous leurs pas entr'ouvert,
Des hauteurs d'Embabeh, peuplé de janissaires,
Accourent au galop Mourad et ses vingt frères;
Déjà le Bey superbe a parcouru trois fois
Les rangs des Mamelucks alignés à sa voix:
Qu'il est brillant d'orgueil! Jamais fils de Prophète
N'avait paru plus beau sous son habit de fête;
Une aigrette mobile, aux rubis ondoyans,
Orne son turban vert, respecté des croyans;
Sur sa mâle poitrine, où le Croissant éclate,
Pendent les boutons d'or de sa veste écarlate;

Un large cachemire, en ceinture roulé,
Supporte un atagan au fourreau ciselé;
Sa main brandit un sabre, et sur sa haute selle
D'un double pistolet la poignée étincelle 4.
Les chefs suivent ses pas; l'éclatant cavalier,
D'un geste impérieux à sa main familier,
A fait taire la foule en long cercle épaissie;
Mourad s'est écrié : « Fils de la Circassie,
« De la loi du Prophète invincibles soutiens,
« Les voilà devant vous, ces odieux chrétiens;
« Étrangers sans abris, comme une écume immonde
« La mer les a jetés sur l'Égypte féconde;
« Rebut de leur pays, en ce climat lointain
« Ils viennent se gorger d'amour et de butin;
« Déjà maîtres du Nil, dans leurs folles pensées,
« Ils pillent nos moissons sur la rive entassées,

« Soumettent vos coursiers à leurs indignes mors,
« De nos chastes sérails profanent les trésors,
« Et, blasphémant de Dieu la puissance invoquée,
« Frappent son peuple saint dans la grande mosquée
« Eh! quels bras impuissans pour d'aussi grands dessein
« Voyez ces cavaliers, ces pâles fantassins,
« Qui, vaincus par la marche et déjà hors d'haleine,
« Fondent sous un soleil qui nous échauffe à peine;
« Et ces chevaux chrétiens, fils de pères sans noms,
« Tout palpitans de crainte au seul bruit du canon!
« Que béni soit Allah! sa colère allumée
« Au sabre de ses fils condamne cette armée;
« Sa main droite a jeté ces indignes rivaux
« Comme la paille sèche aux pieds de nos chevaux;
« Obéissons à Dieu! Ce soir, ivre de fêtes,
« Le Caire illuminé contemplera leurs têtes;

« Et l'insolente Europe apprendra par nos coups
« Que l'Égypte est esclave et n'obéit qu'à nous.
« Marchons, gloire aux croyans et mort aux infidèles! »

Comme le vent de feu, dont les immenses ailes,
Du mobile désert tourmentant les vallons,
Précipitent l'arène en larges mamelons,
Ainsi des Musulmans l'impétueuse masse
Du Nil aux rangs chrétiens a dévoré l'espace.
On dit qu'au premier choc de ces fiers circoncis,
Les vieux républicains pâlirent, indécis[5]!
Jamais dans l'Italie, aux glorieuses rives,
Ni les Germains couverts de cuirasses massives,
Ni des légers Hongrois les poudreux tourbillons,
N'avaient d'un pareil choc heurté nos bataillons.

La profonde colonne, un instant ébranlée
Vit le fer de Mourad luire dans la mêlée;
Mais, à la voix des chefs, déjà les vétérans
Sur la ligne rompue ont rétabli les rangs.
Ainsi, dans ces marais où les hardis Bataves
A l'Océan conquis imposent des entraves,
Quand la vague, un moment, par de puissans efforts
De son premier domaine a ressaisi les bords,
L'homme accourt, et bientôt une digue nouvelle
Montre aux flots repoussés sa barrière éternelle.
Dites quel fut le chef qui, sur ses régimens,
Vit luire le premier les sabres ottomans?
Toi, vertueux Desaix! au point d'être entamée,
Déjà ton dévoûment nous sauvait une armée.
Dans les carrés voisins, le soldat raffermi,
Du même front que toi regarde l'ennemi;

Il revient plus terrible, et, dans la plaine immense,
Sur six points isolés le combat recommence.
Déjà les Mamelucks, lancés de toutes parts,
Assiégent des chrétiens les mobiles remparts;
Tantôt, pressant le vol du coursier qui le porte,
Mourad devant les rangs passe avec son escorte,
Et le geste insolent du hardi cavalier
Provoque le plus brave en combat singulier;
Tantôt sa voix, pareille à l'ouragan qui tonne,
De tous les Mamelucks formant une colonne,
Sous la ligne de feu les pousse en bonds égaux,
Et cet amas confus d'hommes et de chevaux
Résonne sur le fer des carrés intrépides,
Comme un bloc de granit tombé des pyramides;
Partout la baïonnette et les longs feux roulans,
Des fougueux Mamelucks arrêtent les élans;

Et, telle qu'un géant sous la cotte de maille,
L'armée offre partout sa puissante muraille.
Gloire à Napoléon! on dirait que son bras
Par des chaînes de fer a lié ses soldats,
Et que son art magique, en ces plaines mouvantes,
A bâti sur le roc six redoutes vivantes.
Français et Mamelucks, tous ont les yeux sur lui;
Au centre du combat, qu'il est grand aujourd'hui!
Sur son cheval de guerre il commande, et sa tête,
Sublime de repos, domine la tempête:
Mourad l'a reconnu. « Bey des Francs, lui dit-il,
« Sors de tes murs de fer, viens sur les bords du Nil
« Et là, seuls, sans témoins, que notre cimeterre
« Dans un combat à mort dispute cette terre! »
A ces cris de Mourad, vingt braves réunis
Frémissent de laisser tant d'affronts impunis;

A leur tête **Junot**, **Lannes**, **Berthier**, **La Salle**,
Du centre aux ennemis vont franchir l'intervalle ;
En même tems, au flanc des bataillons froissés,
Six mille **Mamelucks** tombent à flots pressés ;
C'est l'heure décisive : un signal militaire
Tonne, et, comme l'Etna déchirant son cratère,
L'angle s'ouvre, et soudain, sur les rangs opposés,
Les canons ont vomi leurs arsenaux brisés ;
Les grêlons, échappés à leur bouche qui gronde,
Volent avec le feu dans la masse profonde,
Et sous les pieds sanglans des six mille chevaux,
La mitraille a passé comme une immense faux.

Jour de mort et de deuil, où l'Égypte étonnée
Vit de ses **Mamelucks** l'élite moissonnée !

A ses plus braves chefs Mourad a survécu :
Quel œil reconnaîtrait le superbe vaincu ?
Sous la poudre et le sang qui sillonnent sa face,
On voit briller encore une farouche audace ;
Haletant de fatigue, il ne tient qu'à demi
Le tronçon d'un damas brisé sur l'ennemi,
Et quitte en soupirant ces plaines funéraires,
Qu'inonda sous ses yeux le sang de ses vingt frères.

De ces héros, tombés pour l'honneur du Croissant [6],
Un seul restait debout : guerrier adolescent,
Jamais, jusqu'à ce jour, son audace contrainte,
Du Caire paternel n'avait franchi l'enceinte ;
Du fond de ses jardins, verdoyante prison,
Il contemplait le Nil fuyant à l'horizon,

Ou près d'une ottomane, appelant ses captives,
Il enivrait ses yeux de leurs danses lascives.
Allah lui réservait un plus noble destin!
Les femmes du sérail ont pleuré ce matin :
Elles ont vu Sélim, sur son cheval de guerre,
Brandir, en souriant, un large cimeterre,
Et voler pour rejoindre, aux heures du péril,
Ses vingts frères, campés sur les rives du Nil;
Ses vingt frères... Hélas! la voix de leur Prophète
Les avait conviés à leur dernière fête!
En vain le peuple en deuil, à la chute du jour,
Sous les portes du Caire, attendra leur retour;
Ils ont vécu! Sélim compte, d'un œil farouche,
Leurs cadavres tombés sur la sanglante couche,
Et qui, la veille encor de ce jour éternel,
Déposaient sur son front un baiser fraternel.

« Dieu le veut! » a-t-il dit, et son ame oppressée,
D'un désespoir sublime a conçu la pensée :
Du milieu des fuyards, il appelle à grands cris
Quarante Mamelucks, formidable débris,
Qui sur les rangs français, dans les charges fatales,
Avaient poussé vingt fois leurs agiles cavales.
« Amis! dit-il, tirez vos sabres flamboyans,
« Allons mourir; que Dieu soit en aide aux croyans!
A ces mots, entraînant cet escadron d'élite,
Vers le front de Desaix Sélim le précipite,
Et, le premier de tous, sur le rempart d'acier,
Fait voler par élans son rapide coursier :
Tel un obus, vomi par le bronze qui tonne,
Laboure dans ses bonds l'immense polygone.
Tous arrivent de front; devant les fantassins
Ils fixent brusquement leurs coursiers abissins;

Le mors impérieux qui les pousse en arrière,
Les force à se cabrer sur la triple barrière,
Et, dans le bataillon ébranlé sous leur poids,
Les quarante chevaux retombent à la fois ;
Impuissant désespoir ! la ligne de l'armée,
Comme un ressort pliant, sur eux s'est refermée,
Et ce carré de fer, qu'ils viennent d'entr'ouvrir,
Est l'arène fatale où tous doivent mourir.
On dit que, pour venger leur défaite impunie,
Ces guerriers, signalant leur farouche agonie,
Sanglans, percés de coups, sous les chevaux foulés,
Ressuscitaient encor leurs tronçons mutilés ;
Au festin de la mort, effroyables convives,
Ils mordaient nos canons de leurs dents convulsives,
Et rampant sur le sable, un poignard à la main,
Jusqu'aux pieds de Desaix se frayaient un chemin.

Enfin l'ange de mort les touche de son aile ;
Leurs yeux, déjà pressés par la nuit éternelle,
Cherchent en vain Sélim ; ils l'appellent : leurs voix
Murmurent au désert pour la dernière fois,
Et ces nobles amis, victimes volontaires,
Meurent en embrassant leurs coursiers militaires.
Ah ! si les Mamelucks, tant de fois repoussés,
Ramenant au combat leurs restes dispersés,
Du généreux Sélim avaient suivi la trace,
La victoire aurait pu couronner tant d'audace,
Et sous le joug de fer de ses Beys absolus,
Le Caire aurait langui, peut-être, un jour de plus !

Tout a fui : des vaincus l'ondoyante mêlée
Couvre du vieux Memphis la plaine désolée :

Et la pâle Épouvante, au conseil incertain,
Leur indique, en tout sens, un refuge lointain;
Des timides Fellahs les bandes vagabondes
Gagnent du Mokatan les carrières profondes;
D'autres, du large fleuve entr'ouvrant les roseaux,
Abandonnent leur vie au courant de ses eaux;
Infortunés! en vain, refoulés sur ses rives,
Ils embrassent du Nil les ondes fugitives:
Du rivage envahi, de longs feux soutenus
Atteignent, sous les flots, les nageurs demi nus.
Quand la nuit s'effaça, la diligente aurore
Vit du sang des vaincus le fleuve rouge encore;
Sur le Nil limoneux on vit flotter long-tems
Les turbans déroulés, les splendides caftans,
Les pelisses dont l'or dessine les coutures,
Les housses des chevaux, les soyeuses ceintures;

Et ces flottans débris, que la vague apporta,
Contèrent la bataille aux peuples du Delta.

Ainsi le fier Mourad, dans sa fuite hâtée,
Abandonne aux chrétiens la plaine ensanglantée;
Il s'arrête parfois : ses regards incertains
Cherchent à l'horizon les pavillons lointains,
Et le mont sablonneux où, debout dès l'aurore,
Sa tente était si belle, au pied du sycomore :
Peut-être, en ce moment, dans le sérail d'Hellé,
Le secret de sa couche est déjà révélé,
Et, dans son propre lit, ses femmes demi-nues
Subissent sans effroi des lèvres inconnues !!!
Déchirant souvenir ! Tandis que, sur ses pas,
Hurlent les Mamelucks échappés au trépas,

Lui, soumis sans murmure aux décrets du Prophète,
Marche comme courbé du poids de sa défaite ;
Et bientôt le désert offre à ces grands débris
Son océan de sable et ses vastes abris.

Pour harceler Mourad, que sauve la fortune,
Junot va s'élancer sur la brûlante dune ;
Mais la voix du tambour proclame le repos :
Alors un grenadier, vieilli sous les drapeaux,
Saisit un étendard qu'a déchiré la balle,
Et gravit de Chéops la tombe colossale ;
Par les gradins détruits et de sable couverts,
Par les angles brisés, il monte dans les airs ;
Et d'un sublime effort, tout palpitant encore,
Plante sur le sommet le drapeau tricolore.

Soudain, du camp français un long frémissement
Salua, par trois fois, l'antique monument.
Vous eussiez dit qu'alors tous les rois Ptolémée
Sortaient de leurs cercueils pour voir la grande armée
Que les morts, dépouillant un suaire en lambeaux,
Quittaient Nécropolis, la ville des tombeaux[7],
Et, gravement posés sur des assises noires,
Dans la langue d'Isis célébraient nos victoires :
Tout, de la vieille Égypte annonçait le réveil ;
Le ciel était d'azur, l'air calme, et le soleil
Semblait, en s'abîmant dans les gouffres humides,
Sourire à l'étendard qui flotte aux Pyramides.

CHANT QUATRIÈME.

LE CAIRE.

✲

ARGUMENT.

Une nuit au désert. — Bivac de l'armée. — Scènes militaires. — Rondes. — Description de monumens égyptiens. — Allocution du général à l'armée. — Entrée au Caire. — Dénombrement des différens corps. — L'Institut Français. — Fête républicaine. — Cantique oriental. — — Repas turc. — Fête du Nil. — L'armée se dispose à quitter le Caire. — Expédition de Syrie.

✲

CHANT QUATRIÉME.

LE CAIRE.

Mais le rideau des nuits, lentement déroulé,
Confond avec le sol l'horizon reculé;
Le bruit de la bataille expire, et dans la plaine
Le silence pensif a repris son domaine.

Alors, les sons confus d'un étrange concert
S'élèvent lentement; l'immobile désert
Écoute, comme un homme en sa vague insomnie,
Des cascades du Nil la lointaine harmonie;
Dans ses cris éternels, le nocturne grillon
Demande au sol brûlant un humide sillon;
Et, transfuge des eaux, sur le sable infertile
Se traîne, en mugissant, l'immense crocodile.
A ces bruits solennels, pour la première fois
Des hommes inconnus mêlent leur grande voix;
Sur la ligne du camp le cri d'éveil résonne,
Et va s'éteindre au loin, comme un bruit monotone
Que, sous un long portique, au milieu de la nuit,
L'écho redit plus faible à l'écho qui le suit.
Aux rougeâtres lueurs dont la plaine est semée,
Comme une masse informe on distingue l'armée,

Et les soldats errans dans les groupes confus :
Assis sur les tambours, couchés sur les affûts,
Les vétérans conteurs, accoutumés aux veilles,
De leurs premiers travaux redisent les merveilles,
Alors qu'au mont Cénis, d'un geste de sa main,
Le jeune Bonaparte imposait un chemin,
Et que, du haut des monts, l'armée énorgueillie
Contemplait sous ses pieds l'éclatante Italie;
Ils passent tour à tour, dans leur rapide élan,
De Crémone à Lodi, de Mantoue à Milan,
Et répètent sans fin cette magique histoire
Où chaque nom de ville est un nom de victoire...
Cependant, autour d'eux leurs compagnons assis,
Des Homères du camp écoutent les récits;
Et l'étrange bivac que la nuit enveloppe,
Dans un cadre d'Asie offre un tableau d'Europe;

Les pieds heurtent souvent les sabres africains,
Les turbans dont les plis recèlent des sequins;
Des étalons sans maître, errant à l'aventure,
Passent en hennissant parmi la foule obscure;
Vers le fond de la scène, acteurs silencieux,
Des Mamelucks captifs on voit luire les yeux,
Et sur les rangs pressés des groupes circulaires,
S'allonge pesamment le cou des dromadaires.

Tandis que nos guerriers, par de grands souvenirs,
D'une nuit de triomphe occupent les loisirs,
D'autres par pelotons, dans leur ronde assidue,
Explorent du désert la muette étendue,
En visitent sans bruit les postes reculés,
Sous de vieux monumens dans la plaine isolés.

Le *qui-vive* perçant des rauques sentinelles
Résonne dans le creux des tombes éternelles;
Près du mont de Chéops, un garde aventureux
Surgit, comme un point noir, de ces rocs ténébreux,
Où le désert lui montre à sa blanche surface
Du sphinx monumental la gigantesque face;
Et d'autres, pour veiller aux dangers de la nuit,
Errent sous les arceaux d'un vieux temple détruit;
De loin on croirait voir des ombres fantastiques
Célébrer, sans témoins, ces mystères antiques
Où les prêtres d'Isis, éteignant les flambeaux,
Initiaient le peuple aux secrets des tombeaux.
Hélas! des étrangers, dans ces murs solitaires,
Ont assis sans respect leurs postes militaires.
Le vénérable écho du fond des souterrains,
Répète avec effroi de profanes refrains,

Comme aux jours solennels où l'Égypte soumise
Ouvrit ses monumens aux soldats de Cambyse.

Déjà les grenadiers, dans leur marche indécis,
Fouillent les corridors par les torches noircis :
Ils admirent long-tems, sur les frises tombées,
Le vif azur qui teint l'aile des scarabées,
Les feuilles de lotus, les farouches Typhons,
Les granits constellés qui parent les plafonds;
Les murs où vainement de muets caractères
D'un magique alphabet conservent les mystères;
Les têtes d'Anubis aux longs bandeaux plissés;
Les pilônes massifs, en talus abaissés,
Qui, depuis trois mille ans, sur leurs faces jumelles,
Gardent les dieux sans nom aux pendantes mamelles;

Le piédestal sonore où mugissait Apis ;
Et les sphinx merveilleux, gravement accroupis,
Qui semblent, sur le seuil de la longue avenue,
Proposer au passant une énigme inconnue [1].

Cependant l'onde fuit : le clairon matinal
Sous les palmiers d'Hellé donne un premier signal,
Et des Français joyeux la grande caravane
S'éveille dans la plaine aux sons de la diane.
Bonaparte à cheval, de ses chefs escorté,
Des jardins de Mourad vers le camp s'est porté ;
Il parle, et les soldats, qu'enivre sa présence,
Pour entendre sa voix se pressent en silence :
« Compagnons, hier encore un superbe ennemi
« Campait sur le sol même où vous avez dormi.

« Le Nil respire enfin libre de ses despotes;
« Vainqueurs des Mamelucks, à nos compatriotes
« Nous montrerons un jour, d'un bras cicatrisé,
« Les étendards conquis aux plaines de Ghizé.
« Je suis content de vous; ma voix reconnaissante
« Vous félicite au nom de la patrie absente!
« Un repos mérité vous attend aujourd'hui;
« Le Caire sans défense, invoquant votre appui,
« Vous ouvre avec transport son enceinte sacrée :
« Respectez une ville à votre foi livrée;
« Que l'Égypte soumise, au milieu de vos rangs,
« Trouve des protecteurs et non des conquérans;
« Songez que d'autres lois gouvernent ces rivages.
« Gardez-vous de troubler leurs mœurs et leurs usages.
« Détournez vos regards de leurs sérails jaloux;
« Accoutumez le peuple à prier devant vous;

« Et puisque l'Italie, à nos armes soumise,
« Nous a vus respecter Jésus-Christ et Moïse,
« Honorons Mahomet dans ces lointains climats ;
« Saluez leurs Imans, leurs Cheiks, leurs Ulémas.
« Songez que les Romains guerriers et politiques,
« Laissaient aux nations leurs coutumes antiques,
« Et, tolérant partout des préjugés pieux,
« Aux dieux du Capitole associaient leurs dieux. »
Il a dit, et sa main a désigné le Caire :
Les chefs vont répétant le signal militaire.
Soudain, comme un serpent dans la nuit engourdi
Glisse sur ses anneaux aux rayons du midi,
Tout le camp, rassemblé de colonne en colonne,
Sur la route du Caire en ordre s'échelonne.
Ainsi marche l'armée, et ses premiers drapeaux
De la porte du Nil effleurent les arceaux ;

Tout le peuple du Caire a devancé l'aurore ;
Il n'a pas attendu que, sur la tour sonore,
Les aveugles Musseins aient annoncé le jour ;
Sur le dôme d'Hassan à l'immense contour,
Sur les hauts minarets élancés dans l'espace,
Sur les toits des maisons aplanis en terrasse,
Sur les frêles balcons, d'où s'échappent des fleurs,
Trois cent mille turbans aux brillantes couleurs,
Sous l'azur d'un beau ciel mosaïque animée,
De leur aspect magique éblouissent l'armée ;
Elle entre : des tambours les roulemens lointains,
Les pavillons de l'Inde aux grelots argentins,
La trombone, le cor, l'éclatante cymbale,
Règlent des bataillons la marche triomphale.
Les Musulmans ravis contemplent sans effroi
Ces soldats d'Occident, enfans d'une autre loi ;

Ils passent tour à tour, et la foule attentive
Compte leurs rangs pressés sous la porte massive :
Ombragés de crins noirs qui parent leurs cimiers,
Les dragons imposans se montrent les premiers ;
Plus loin, on voit passer en épaisse colonne,
Les rapides chasseurs dont le sabre résonne,
Les hussards diaprés de brandebourgs d'argent,
Et ces fiers artilleurs qui, d'un vol diligent,
La veille encor, fixant le sort de la bataille,
Sur les rangs mamelucks promenaient la mitraille.
Les poudreux fantassins suivent les cavaliers :
Ils marchent l'arme au bras, à pas plus réguliers ;
De sa triple couleur, le saint drapeau d'Arcole
Arrondit sur leurs fronts l'éclatante auréole,
Et les républicains montrent, enorgueillis,
Leurs uniformes bleus que la guerre a vieillis.

Mais l'innombrable foule, aux portes rassemblée,
Frappe les airs émus de sa voix redoublée :
« Le voilà ! le voilà ! c'est l'envoyé de Dieu !
« C'est le sultan Kébir ! c'est le maître du feu ! »
Bonaparte paraît ; levant leur noble tête,
Ses chefs autour de lui contemplent leur conquête ;
Étonnés de leur gloire, ils admirent long-tems
La ville orientale aux dômes éclatans,
Et lui seul, entre tous, regarde sans surprise
Le spectacle prévu d'une ville conquise.
Parfois prêtant l'oreille au groupe qui le suit,
D'un savant entretien il recueille le fruit.
L'œil reconnaît d'abord à leur grave attitude
Les sages de l'armée inclinés par l'étude,
Soldats inoffensifs qu'un instinct courageux
A poussés de la France au désert orageux,

Et qui, tels qu'Archimède, au sein de la mêlée,
Gardent leur esprit calme et leur ame isolée.
L'histoire à nos neveux redira votre nom,
Monge, Fourrier, Dupuis, Geoffroy, Conté, Denon[1],
De l'Institut français touchante colonie!
Vous qui du jeune chef secondiez le génie,
Et, liant les beaux-arts en lumineux faisceau,
Rameniez la science à son premier berceau;
D'un chef aventureux cortége pacifique!
On eût cru voir encor sur cette terre antique
Ces doctes voyageurs, modestes conquérans,
Qu'Alexandre attachait à ses destins errans,
Quand ce jeune héros, sur des sables stériles,
Semait des monumens et bâtissait des villes.
Cependant les soldats, avides de repos,
D'un pas précipité défilent, et leurs flots

Des quartiers populeux perçant le labyrinthe,
Inondent d'Elbékié la circulaire enceinte.
Le soir, quand les Musseins, dans leurs versets bruyan
A la prière sainte appelaient les croyans,
Les drapeaux francs, mêlés aux drapeaux du Prophè
De la haute mosquée ombragèrent le faîte,
Et de la liberté le glorieux ruban,
Des esclaves du Nil ennoblit le turban.

Douze fois le soleil avait lui sur le Caire,
Depuis que dans ses murs la France tutélaire,
De l'antique Divan rétablissant les droits,
Associait l'Égypte au bienfait de nos lois.
C'est le jour de l'année où, de ses eaux captives,
Le Nil impatient presse les hautes rives,

Et, de la forte écluse ébranlant les ressorts,
Promet aux champs brûlés ses limoneux trésors;
L'armée, au même jour, sur la rive africaine,
S'apprête à célébrer l'ère républicaine;
Elle veut resserrer dans un jour solennel
Des deux peuples unis le pacte fraternel;
Le jour luit : du canon le signal militaire
Annonce aux Musulmans le double anniversaire;
Aux yeux de tout un peuple à longs flots accouru,
Sorti de son palais, le héros a paru :
Les Agas, les Chérifs au visage sévère,
Les vieillards du Divan que le peuple révère,
Le Cadi pacifique et les graves Imans,
Le Muphti revêtu de pieux ornemens,
Les Cheiks et les Émirs aux têtes inclinées,
Escortent lentement l'homme des destinées,

Et, des chefs de l'armée avec pompe suivis,
De la grande mosquée inondent le parvis;
Ils sont entrés : alors, sous la coupole antique,
Le Muphti vénérable entonne ce cantique :

Gloire à Kébir, sultan du feu!
Que Mourad pleure sa défaite!
Réunis dans le même lieu,
Célébrons tous la même fête;
Il n'est pas d'autre Dieu que Dieu,
Et Mahomet est son prophète!

Allah ne garde point un éternel courroux :
Sur l'esclave et le pauvre il jette un œil plus doux,

Quand sa puissance est invoquée;
Son souffle a dissipé nos ennemis puissans;
Que béni soit son nom! Qu'un nuage d'encens
Parfume la grande mosquée!

Le Mameluck a dit : Ce palais est à moi;
Protégé par mon sabre, appuyé sur ma loi,
J'insulte aux nations rivales;
Dieu lui-même a créé ces lieux pour mon pouvoir;
L'Égypte est mon jardin, le Nil est l'abreuvoir
Qui désaltère mes cavales.

Il triomphait encore au matin; et le soir,
Sous ses pavillons d'or, Kébir! tu vins t'asseoir,
Aussi grand que les Pyramides;
Ton archange saisit le glaive aux deux tranchans,

Et dans le grand désert il chassa les méchans
Comme des gazelles timides.

Gloire à Kébir, sultan du feu!
Que Mourad pleure sa défaite!
Réunis dans le même lieu,
Célébrons tous la même fête;
Il n'est pas d'autre Dieu que Dieu,
Et Mahomet est son prophète.

Ainsi chantait la voix; l'hymne mahométan
Volait du saint parvis au pied du Mokatan;

Mais le héros français conquérant politique,
Contemple froidement la foule fanatique,
Qui, mêlée aux soldats sous les portiques saints,
Sert d'instrument aveugle à de vastes desseins.
Il sort de la mosquée, et le dévot cortége
Le suit à son palais que tout un peuple assiége.

Là, les chefs du Divan, les Agas, les Cadis,
Autour des chefs français en long cercle arrondis,
Admirent d'un festin la pompe orientale;
Devant chaque convive avec ordre on étale
Les salubres boissons que permet le Coran;
Puis, l'onctueux pilau coloré de safran,

Le cédrat savoureux, la grappe parfumée
Que jaunit le soleil sur les ceps d'Idumée,
Le doux fruit du palmier tiède du sol natal,
Et le moelleux sorbet qui ternit le cristal.
Et pendant que les Turcs, suivant l'antique usage,
Inondent de parfums leur barbe et leur visage,
Que le café brûlant par l'esclave apporté
Sur le front du convive épanche la gaîté,
Les Almé, de l'Égypte agiles Bayadères [3],
Aux longs cheveux flottans, aux tuniques légères,
Secouant les grelots des mauresques tambours,
De leurs corps gracieux dessinent les contours.
Leur amoureuse voix, féconde en poésie,
Chante la volupté sous le soleil d'Asie;
Leur souffle plus hâté, leurs membres frémissans,
Expriment sans pudeur le délire des sens,

Jusqu'au moment suprême où leur molle attitude
Annonce du plaisir la douce lassitude ;
Le schall obéissant, dans leurs bras soutenu,
Serre leur taille souple ou presse leur sein nu ;
La flamme est sur leur teint, leur regard étincelle,
Une tiède sueur sur la gaze ruisselle,
Et de leur corps lascif, par la danse excité,
S'exhalent des parfums empreints de volupté.

Au milieu des festins ainsi l'heure s'écoule.
Cependant au dehors une innombrable foule
Demandait à grands cris le moment fortuné
Où doit fuir de son lit le Nil emprisonné ;
Bonaparte préside à la fête nouvelle :
Il paraît au Khalig où le peuple l'appelle [4],

Sur la rive où, roulant ses mugissantes eaux,
Le grand fleuve ébranlait la digue des canaux.
Jamais le Nil, depuis le vieil âge du monde,
N'avait paru plus beau sur ces bords qu'il inonde;
Et le peuple disait : « Gloire au fils d'Occident,
« Qui donne à notre Égypte un Nil plus abondant! »
Il disait; le héros, debout sur la colonne
Qui marque la chaussée où la vague bouillonne,
Faisant tomber l'écluse au signal de sa main,
A l'onde limoneuse ouvre un large chemin;
Tout-à-coup débordé sur la brûlante arène,
Le fleuve impatient envahit son domaine,
De la terre altérée il pénètre le sein,
Pousse un vaste océan dans l'immense bassin,
Et, du vieil aqueduc franchissant les arcades,
Des monumens lointains baigne les colonnades;

On dirait que le Nil va porter son limon
Du tombeau de Chéops jusqu'aux sables d'Ammon...

A l'instant, une barque au drapeau tricolore
Fend l'océan nouveau que l'homme fait éclore ;
Et le sage Oualy, les bras levés aux cieux [5],
Sillonne le premier ces flots victorieux.
Tout un peuple, porté sur de longues nacelles,
Salue avec respect les ondes paternelles ;
Tous, fiers de parcourir ces fertiles chemins,
Lavent des saintes eaux leur visage et leurs mains
Les femmes, dans l'espoir de devenir fécondes,
De leurs pieux tributs enrichissent les ondes,
Et les tissus de lin, les tresses de cheveux,
Sur l'écume du Nil volent avec leurs vœux.

Mais l'ombre, qui du jour éteint le crépuscule,
A noirci du désert le dernier monticule;
Le Caire va dormir sous ses voiles obscurs;
La foule a repeuplé l'enceinte de ses murs,
Et, livrant son destin aux soldats de la France,
D'une éternelle paix entretient l'espérance.
Hélas! cette nuit même, aux heures du sommeil,
Les généraux français réunis en conseil,
Au bruit d'une nouvelle en secret annoncée,
D'un plan mystérieux ont conçu la pensée.
On a dit que Mourad, chaque jour raffermi,
A caché son désastre au sein d'un peuple ami,
Et que, pour réparer sa défaite éclatante,
Ralliant les tribus qui vivent sous la tente,
Il vient reconquérir, aidé de ces soutiens,
Son palais de Boulak où campent les chrétiens [6];

On a dit que Nelson va prêter son armée
Au féroce Pacha qui règne en Idumée;
Que du sultan Sélim les farouches spahis
Sont entrés dans Alep et dans Ptolémaïs,
Et que la triple armée avance, à pas rapides,
Pour venger en un jour l'affront des Pyramides.
Le tems presse, et demain le vigilant tambour
Réveillera l'armée aux premiers feux du jour;
Les uns s'avanceront vers cet isthme sauvage
Qui voit luire deux mers sur son double rivage;
Desaix, sur Mourad-Bey dirigeant son essor,
Remontera le Nil jusqu'aux champs de Luxor;
D'autres, loin de Memphis, leur nouvelle patrie,
Vont porter leurs drapeaux à travers la Syrie;
Bonaparte, pour eux, dans le désert mouvant,
Rouvrira des chemins effacés par le vent.

Aux Bédouins étonnés, sous leurs tentes nomades,
Bientôt apparaîtront ces nouvelles croisades ;
Et le pêcheur, debout sur les rochers de Tyr,
Entendra vers Joppé le canon retentir.

CHANT CINQUIÈME.

LE DÉSERT.

*

ARGUMENT.

Départ de l'armée de Syrie. — Le grand désert. — La soif. — La citerne. — Le mirage. — Abattement des soldats. — Paroles de Bonaparte. — Le Simoun. — Arrivée en Syrie. — Desaix dans la Haute-Égypte. — Monumens conquis. — Le zodiaque de Denderah-Tentyris.

*

CHANT CINQUIÈME.

LE DESERT.

L'élite de l'armée en cinq corps se partage ;
Tous ont brigué l'honneur d'un périlleux voyage ;
Mais le chef a choisi, pour les plus grands travaux,
Ces vétérans de fer, ces hommes sans rivaux,
Qui, joyeux et légers sous le poids de l'armure,
Souffrent avec courage, et tombent sans murmure.

A leur tête ont paru Lannes, Bon et Reynier;
Kléber, d'Alexandrie arrivé le dernier,
Oubliant par devoir sa blessure récente,
Ferme des fantassins la colonne puissante :
Puis s'avancent au pas Murat et ses dragons,
Les bruyans artilleurs, aux sonores fourgons;
Et des vivres du camp sobres dépositaires,
Sur un sable connu marchent les dromadaires.
Quelque tems nos soldats adressent leurs regrets
Aux coupoles du Caire, aux lointains minarets;
Mais bientôt à leurs yeux, dans l'horizon immense,
La ville disparaît, et le désert commence.

Solitude infertile, où l'homme est seul debout!
Cercle démesuré, dont le centre est partout!

Là, point de frais vallons où l'onde des collines
D'un portique détruit caresse les ruines ;
Point de ces verts abris où, sous un ciel d'airain,
Au murmure des eaux, s'endort le pélerin :
Du néant taciturne effroyable domaine !
L'œil distingue parfois, isolé dans la plaine,
Un palmier dont le sable étreint les derniers nœuds ;
Des buissons de nopals, aux rameaux épineux,
Et les blocs qui, debout sur ces blanches savanes,
Immobiles signaux, guident les caravanes.
Souvent on voit passer, sur l'horizon uni,
Une autruche pesante, au long cou dégarni,
Qui, mêlée aux troupeaux des agiles gazelles,
S'éloigne en fatiguant ses impuissantes ailes ;
On croirait voir de loin, sur le sol découvert,
Un Arabe à cheval qui fuit dans le désert.

Et les soldats, rêveurs dans ces lieux solitaires,
Oubliaient la gaîté des marches militaires.
Qu'est devenu ce tems où sur de frais sillons,
De l'Adige au Tésin, leurs joyeux bataillons,
Mêlant l'hymne de guerre aux airs de la folie,
Traversaient en chantant la riante Italie,
Beau jardin, tout paré d'éclatantes couleurs,
Où les champs de bataille étaient des champs de fleurs
Ainsi pense la foule, et pourtant résignée,
Elle suit du désert la route désignée;
Et les jeunes soldats cherchent aux premiers rangs
Leur jeune chef, à pied, parmi les vétérans;
Il marche le premier : son plumet tricolore
Brille aux yeux des soldats comme ce météore
Qui, dans ces vieux déserts, sous un ciel ténébr
Vers les vallons promis entraînait les Hébreux.

Ainsi les bataillons, sur une plaine nue,
Poursuivaient lentement leur marche continue ;
Et déjà les soldats, sous un ciel ennemi,
Dans leur lit sablonneux douze fois ont dormi.
Mais bientôt la disette, effroyable fantôme,
Fléau des pélerins qui troublent son royaume,
Arrive en étalant, à leurs yeux consternés,
Et sa langue livide et ses bras décharnés.
Le soldat cherche en vain des ondes salutaires ;
La fièvre de la soif embrase ses artères,
Et le souffle rapide, exhalé de ses flancs,
Aspire chaque fois le sable aux grains brûlans ;
Sur le flanc des chameaux les outres entassées,
Par l'importune soif vainement sont pressées,
Et les coursiers, cherchant l'humidité des eaux,
Dans l'arène embrasée enfoncent leurs naseaux.

Quelquefois cependant, l'instinct du dromadaire
Hume, en pressant le pas, le puits qui désaltère,
Saumâtre réservoir au voyageur offert,
Comme une coupe étroite oubliée au désert;
Pareils à ces troupeaux qui des plaines brûlées
Accourent en bramant aux sources des vallées,
Les légers cavaliers, mêlés aux fantassins,
Précipitent leurs pas vers ces tièdes bassins,
S'y plongent tout vêtus, et d'une onde abondante
Éteignent le brasier de leur poitrine ardente.
Hélas! leurs compagnons, qui par de lents efforts,
Mourans, se sont traînés vers ces humides bords,
Sollicitent en vain, pour leur bouche flétrie,
Une dernière goutte à la source tarie;
Et tandis que leurs doigts, pressant le noir limon,
D'un reste de fraîcheur raniment leur poumon,

D'autres, plus effrénés, dans un accès de rage,
Égorgent les chameaux, compagnons du voyage,
Et leurs avides mains, qu'instruit le désespoir,
Des intestins sanglans fouillent le réservoir.

Soudain des cris de joie, éclatant dans la nue,
Raniment dans les cœurs l'espérance perdue:
Voilà que le désert, aux voyageurs surpris,
Déroule à l'orient de fortunés abris;
Une immense oasis, dans des vapeurs lointaines,
Avec ses frais vallons, ses humides fontaines,
Son lac étincelant, ses berceaux de jasmin,
Surgit à l'horizon du sablonneux chemin.
Salut! belle oasis, île de fleurs semée,
Vase toujours chargé des parfums d'Idumée!

Cette nuit, Bonaparte et ses soldats errans
Fouleront les sentiers de tes bois odorans,
Et sur les bords fleuris de tes fraîches cascades,
Sous la nef des palmiers aux mouvantes arcades,
Dans le joyeux bivac qui doit les réunir,
Des tourmens du désert perdront le souvenir.
Doux rêves de bonheur! l'oasis diaphane,
Fantôme aérien, trompe la caravane;
Les crédules soldats, qu'un prestige séduit,
Vers le but qui s'éloigne errent jusqu'à la nuit.
Alors, comme un jardin qu'une fée inconnue
De sa baguette d'or dissipe dans la nue,
L'île miraculeuse aux ombrages trompeurs
Se détache du sol en subtiles vapeurs,
Disperse en variant leurs formes fantastiques,
Ses contours onduleux, ses verdoyans portiques,

Et des yeux fascinés trompant le fol espoir,
Mêle ses vains débris aux nuages du soir [1].

Ils sont tous retombés sur leur lit d'agonie;
Tous reprochent au ciel sa poignante ironie,
Et muets de stupeur, d'un œil désenchanté,
Contemplent du désert la pâle nudité.
Quelle nuit! Du milieu de ces plaines fatales,
De lugubres échos sortent par intervalles;
C'étaient les derniers sons, les soupirs déchirans,
Qu'à leurs tristes amis adressaient les mourans,
Lamentables adieux qu'une bouche flétrie
Mêlait avec effort au nom de la patrie.
Mais le chef de l'armée, escorté de flambeaux,
Secourable génie au milieu des tombeaux,

Sur ces couches de deuil que la fièvre désole,
Allait semant partout sa magique parole :
« Soldats, c'est un combat que nous livrons ici ;
« Le désert a lassé notre corps endurci,
« Nous vaincrons le désert ; une telle victoire,
« Vétérans de Lodi, manquait à votre histoire ;
« L'excès du mal annonce un avenir plus doux ;
« Vos tourmens sont les miens, et j'ai soif comme vous. »
Et ces mots consolans, où son ame est empreinte,
Rallumaient dans les cœurs une espérance éteinte.
Le soldat, sur le sol languissamment couché,
A ce lâche trépas s'est lui-même arraché ;
Il s'apprête à la marche, et sa vue attentive
Épie à l'orient une aurore tardive ;
Elle luit, mais ses feux, sur la plaine tombés,
Dorent à l'horizon des nuages plombés ;

L'air est calme, et pourtant, comme par un prodige,
L'épine des Nopals frissonne sur leur tige :
Privé de ses rayons, le soleil élargi
Semble un disque de fer dans la forge rougi,
Et, lugubres signaux d'une crise prochaine,
Des bruits mystérieux résonnent dans la plaine.
Soudain le chamelier, enfant de ce désert,
A montré le midi de tourbillons couvert ;
« Voyez-vous, a-t-il dit, cette arène mouvante ?
« Le Simoun ! le Simoun !... » Ce long cri d'épouvante
Glace les bataillons dans la plaine arrêtés,
Et l'Arabe s'enfuit à pas précipités ;
Il n'est plus tems ; déjà le vent de flamme arrive ;
Il pousse en mugissant son haleine massive,
Étend sur les soldats son immense rideau,
Et creuse sous leurs pieds un mobile tombeau ;

La trombe gigantesque, en traversant l'espace,
Du sol inhabité laboure la surface,
Et son aile puissante au vol inattendu
Promène dans le ciel le désert suspendu.
Ainsi planait la mort dans la nue enflammée,
Ainsi le vent de feu grondait sur une armée,
Quand les Perses vainqueurs, de dépouilles couverts,
Du saint temple d'Ammon profanaient les déserts;
Sacriléges fureurs! Sous la dune brûlante,
Le kamsim étouffa cette armée insolente,
Et, vingt siècles après, les peuples musulmans
Des soldats de Cambyse ont vu les ossemens [2].

Mais de Napoléon l'étoile lumineuse
Suivait dans le désert la France aventureuse;

En vain le vent de flamme, élancé vers le nord,
Sur l'armée a vomi ses élémens de mort;
Expirante de soif, par l'ouragan brisée,
Enfin elle s'arrache à la zône embrasée;
Elle marche, et déjà, sous un ciel plus serein,
L'horizon se dévoile au soldat pélerin.
Sous le repli lointain de la plaine blanchâtre,
Une riche contrée, immense amphithéâtre,
Déroule à l'orient ses ombrages confus,
Ses bois d'acacias, ses hauts palmiers touffus,
Et la brise du soir, de parfums enivrée,
Annonce aux voyageurs la mer de Césarée;
Leurs yeux de la Syrie embrassent le contour;
Aspect délicieux! on eût dit qu'en ce jour,
Un peuple hospitalier, habitant de ces rives,
Sous de verts pavillons attendait des convives.

Et pourtant, sur ces bords fixant des yeux rêveurs,
Ils n'osent saluer ces bocages sauveurs;
Ils redoutent encor qu'un perfide mirage
Ne livre au vent du soir ce fortuné rivage.
Mais bientôt les soldats arrivés les premiers
De leurs bras amoureux étreignent les palmiers;
Ils baisent mille fois la terre nourricière,
Et, du brûlant Simoun secouant la poussière,
Plantent un étendard sur les blocs de granit
Qui marquent la frontière où le désert finit [3].

Voilà par quels travaux, sous la zône d'Afrique,
Les hommes d'autrefois servaient la république!

Le tems effacera, dans son rapide vol,
La trace de leurs pieds imprimés sur le sol;
Et peut-être qu'un jour, frappés de tant de gloire,
Nos incrédules fils accuseraient l'histoire;
Mais les marbres du Nil, conquis par ces exploits,
Authentiques témoins, élèveraient la voix;
Desaix, en ce moment, loin du ciel d'Idumée [4],
Recommande au burin les fastes de l'armée,
Et de la même main qui bat les Musulmans,
Dans ses trèves d'un jour, cueille des monumens.
Quels merveilleux travaux signalent son voyage!
Déjà du Nil soumis remontant le rivage,
Il a laissé Mœris, immense réservoir,
Où bouillonnait le fleuve étonné de s'y voir,
Où son onde baignait les murs du labyrinthe;
Il a vu la colonne aux feuilles de Corinthe;

Qui montre avec orgueil son fût aérien,
Sur le sol où passa la ville d'Adrien;
Il foule ces déserts, tombeaux des villes mortes,
Abydus, Selimon, Luxor, Thèbe aux cent portes;
Le vieux temple d'Hermès, dont le long corridor
Brille d'un vif azur semé d'étoiles d'or;
Tentyris, qui gardait sous sa voûte profonde
Le zodiaque noir, contemporain du monde;
En vain dans ses caveaux les prêtres l'ont caché;
Comme un tableau mouvant Desaix l'a détaché,
Et l'œuvre constellé d'un magique astronome
Est promis par l'Égypte à la nouvelle Rome.
Louvre, palais du monde, éternel Panthéon,
Meublé par la Victoire et par Napoléon!
Un jour sur le pavé de tes pompeuses salles,
Les sphinx allongeront leurs griffes colossales;

Le zodiaque noir, gigantesque débris,
De son disque étoilé chargera tes lambris ;
Nos fils sauront alors quelle puissante fée
Aux murs de Tentyris a ravi ce trophée,
Bulletin de granit où leurs braves aïeux
Ont mêlé leur histoire à l'histoire des cieux [5] !!!

CHANT SIXIÈME.

PTOLÉMAÏS.

✲

ARGUMENT.

Souvenirs des Croisades. — Itinéraire de l'armée. — Arrivée devant Ptolémaïs. — Achmet ; son portrait ; son caractère. — Travaux de siége ; assaut. — Tableau de la ville. — Une nuit d'orage. — Assaut de nuit. — Combat dans la ville. — Témérité de Murat. — Débarquement des Anglais. — Arrivée d'un messager au camp français. — Discours de Bonaparte à Kléber. — Départ de Kléber. — Apparition de l'ange El-Modhi.

✲

CHANT SIXIÈME.

PTOLÉMAÏS[1].

Depuis que sans retour la secte de Médine
Aux princes d'Occident ravit la Palestine,
Et que le dernier Franc, à Solime échappé,
S'embarqua fugitif au môle de Joppé,

Le silence planait sur les collines saintes
Où Rachel exhala ses maternelles plaintes ;
Hébron était muet ; jamais un faible écho
N'éveillait le Jourdain dormant sous Jéricho ;
Partout le fier Croissant, conquérant d'un autre âge,
De Lusignan éteint dominait l'héritage,
Et l'esclave abruti qui porte le turban
Passait, insoucieux, dans les bois du Liban.

Voici que tout-à-coup le long cri d'une armée
Du Thabor à Gaza réveille l'Idumée ;
Le cophte du Carmel, saisi d'un saint effroi,
Reconnaît à leurs pas les fils de Godefroi,
Qui vont reconquérir, dans Sion usurpée,
Ses vieux éperons d'or et sa vaillante épée,

Comme au siècle héroïque où tremblait le Jourdain
Sous les pas de Tancrède et de Salah-Eddin [2].
Mais les tems ne sont plus où l'Europe ébranlée
Disputait aux soudans le divin mausolée.
Moins pieuse aujourd'hui, de ses Croisés nouveaux
L'austère République attend d'autres travaux.
Déjà, de leurs aïeux retrouvant les vestiges,
Les Français ont foulé la terre des prodiges;
Ils ont vu les cités dont le nom éternel
Résonne à chaque page au livre d'Israël;
La déserte Gaza, la sainte Arimathie,
Joppé cent fois détruite et toujours rebâtie,
Joppé, môle célèbre où les peuples d'Ophir
Portaient à Salomon la pourpre et le saphir;
Où les princes chrétiens, sur une mer docile,
Attendaient les convois des Croisés de Sicile;

C'est en vain qu'aujourd'hui, dans ses murs menacés,
Les Mamelucks du Nil, de l'Égypte chassés,
Aux milices d'Achmet mêlant leur frénésie,
Ferment à nos soldats les portes de l'Asie;
Bonaparte, élancé sur ses créneaux fumans,
Éteint dans un assaut les canons ottomans,
Et dans Ptolémaïs, qui tremble au sein des ondes,
S'abritent des vaincus les hordes vagabondes.

L'armée a poursuivi son vol précipité :
Elle quitte Miski, rivage inhabité,
Et la tour de Zéta, dont la hauteur massive
Domine des côteaux que parfume l'olive.
On signale Naplouse et son riche vallon,
Les rives du Bélus, les figuiers d'Esdrelon,

La chaîne du Carmel, dont la cime adorée
Sert de phare au chrétien voguant vers Césarée,
Et l'imposante mer qui, sous un soleil pur,
Prête à ces grands tableaux sa bordure d'azur[3].

La mer en ce moment, comme une immense glace,
Déroulait au couchant sa déserte surface;
Seulement du rivage où la vague s'endort,
Comme un double signal d'incendie et de mort,
On distinguait au loin *le Tigre* et *le Thésée*,
Qui berçaient lentement leur poupe pavoisée,
Et leurs flancs arrondis où, pour ses noirs complots,
L'Angleterre a caché des soldats matelots.
Ainsi dans le courant d'un fleuve semé d'îles,
Blottis sous des roseaux, deux larges crocodiles,

L'œil fixé sur le bord à l'heure où le jour fuit,
Attendent les troupeaux que la soif y conduit.

Enfin à l'horizon, sur son blanc promontoire,
Paraît Ptolémaïs, puissante dans l'histoire,
Formidable cité dont le vaste contour
A chaque angle saillant fait surgir une tour ;
Ses murs, dont les canons bordent la haute cime,
Ont pour base le roc, et pour fossé l'abîme :
Ainsi par l'Océan protégée à demi,
Elle n'offre qu'un point aux feux de l'ennemi.

C'est là que règne Achmet, tyran sexagénaire 4 ;
L'âge n'a pas dompté son humeur sanguinaire :

Son regard menaçant, où scintille le feu,
Luit sous ses blancs sourcils que presse un turban bleu ;
Sa barbe, qui sans art en pointe se dessine,
Comme un réseau de nacre ombrage sa poitrine ;
Deux pistolets massifs aux solides pommeaux,
Le poignard que Damas a trempé dans ses eaux,
La dague dont la pointe infecte une blessure,
D'un mobile arsenal hérissent sa ceinture ;
Un sabre suspendu par un cordon grossier
Résonne à chaque pas dans le fourreau d'acier,
Et sur son large dos s'alonge en bandoulière
La lourde carabine à sa main familière.
Entre tous les pachas Sélim sut le choisir.
Féroce par instinct et bourreau par plaisir,
Souvent dans la cité, sous une nuit profonde,
Le juge exécuteur fait sa funeste ronde,

Et, quand brille le jour, un sang noir et glacé
Révèle les chemins où le maître a passé.
Des princes d'Orient le luxe héréditaire
Jamais n'étincela dans sa cour solitaire;
Même dans le harem du farouche visir
Un parfum de cadavre irrite le plaisir.
Sanglantes voluptés! malheur à la captive
Que choisit pour la nuit sa cruauté lascive!
Dans sa main, que dirige un féroce transport,
Le mouchoir du plaisir est un linceul de mort.
Pourtant, à tous les yeux le pacha de Syrie
Étale d'un iman la sainte rêverie;
Tandis qu'un cri plaintif, aux mourans arraché,
Perce de ses caveaux le soupirail caché,
Lui, sur un jonc grossier croisant ses jambes nues,
Récite du Coran les sentences connues,

Ou de ses doigts distraits il égraine, en priant,
Le rosaire sans fin des peuples d'Orient.

Cependant Dufalga, sous la ville assiégée,
Décrit autour du camp sa ligne prolongée;
Abrités par l'osier arrondi de leurs mains,
Les muets artilleurs creusent d'étroits chemins;
D'autres, en serpentant sous ces obliques routes,
Élèvent le gazon qui masque les redoutes,
Et ce long mur de terre, exhaussé dans la nuit,
De la tour menacée embrasse le circuit;
Le jour vient; des canons les rapides volées
Ébranlent les remparts aux cimes crénelées;

Sous l'effort du boulet qui tourmente leurs flancs,
De gigantesques blocs, assis depuis mille ans,
Tombent broyés en poudre, et la brèche entamée
A ses degrés mouvans semble inviter l'armée.

Mais déjà sur les tours, sur les murs envahis,
Achmet a répandu d'innombrables spahis;
L'indomptable vieillard, quittant sa cour déserte,
Paraît sur les débris où la brèche est ouverte;
C'est le point de l'assaut : sur les brûlans sentiers,
Bonaparte a lancé ses hardis grenadiers;
Dans leurs rangs, que dévore une mitraille oblique,
On entend ce long cri : *Vive la République!*
On entend le tambour aux sons vifs et pressés,
Et le sol qui frémit sous les pas cadencés.

Les Mamelucks du Nil, les soldats de Syrie,
Au sang-froid des chrétiens opposant leur furie,
Sur les débris du mur, vainqueurs ou terrassés,
Provoquent l'ennemi de leurs cris insensés;
Dans leurs agiles mains, comme un cercle de flamme,
Brillent, en s'agitant, la hache à double lame,
Les dagues, les candjards, les damas recourbés,
Et la pesante masse aux quatre angles plombés.
Sur les bords du glacis que le boulet sillonne,
Les généraux français devancent leur colonne;
On entrevoit encor, dans le gouffre de feu,
Leur panache éclatant, leur uniforme bleu.
D'un siége désastreux effroyable prélude!
L'ennemi les devine à leur noble attitude;
Et devant leurs soldats d'épouvante glacés,
Ces héroïques chefs roulent dans les fossés.

Bon tombe le premier, la foudre inaperçue
Atteint le fier Rambaud au milieu de l'issue;
Bientôt à ses côtés Fouler, Croisier, Venaux,
Rougissent de leur sang les débris des créneaux;
Le calme Dufalga, qui, loin de la mêlée,
Traçait d'un mur nouveau l'enceinte reculée,
Expire aux yeux du chef, en montrant de la main
La place où doit s'ouvrir l'assaut du lendemain [5]...

Héroïques guerriers! sur la rive étrangère
Qu'à vos froids ossemens la terre soit légère!
Demain l'armée en deuil suivra votre convoi,
Sous les vieux oliviers plantés par Godefroi.

Dormez d'un doux sommeil! Tandis que l'Idumée
Gardera, sans témoins, votre cendre inhumée,
Vos noms des cœurs français ne seront point bannis;
Ils vivront dans vos vers, par les ans rajeunis,
Tant que le Panthéon, moderne Capitole,
Protégera Paris de sa blanche coupole,
Tant qu'au sein de ses murs, un aigle souverain
Pressera sous ses pieds la colonne d'airain.

Mais du héros français la sagesse assidue,
De ce combat terrible embrassait l'étendue;
Au désolant aspect de nos sanglans revers,
Il livre sa pensée à des regrets amers;
Tout-à-coup, sous les murs, un roulement sonore
Rappelle les soldats que le combat dévore,

Et ces fiers bataillons, mornes, silencieux,
La rage dans le sein, s'éloignent de ces lieux.

La tristesse est au camp ; mais de longs cris de fête
Font tressaillir d'orgueil la ville du Prophète ;
La noire populace, à flots impétueux,
Parcourt de la cité les quartiers tortueux ;
Pareils à des jakals, dont les dents affamées
Fouillent les grands cercueils où tombent les armées
De hideux Africains, sous les sombres remparts,
Mutilent des chrétiens les cadavres épars,
Et par leurs longs cheveux des têtes suspendues,
Sur la place publique au Pacha sont vendues.
Demain, à l'heure fraîche où la brise des mers
Glisse avec ses parfums dans les vallons déserts,

Quand, sur l'azur du ciel, l'aube à peine étoilée
Dessine en blancs festons les monts de Galilée,
Les soldats, de leur tente arrachés demi-nus,
Verront sur les créneaux des visages connus ;
Pour un horrible emploi ces têtes sont placées :
Dans le prochain assaut vers ses tours menacées,
L'ennemi des chrétiens, de ses canons fumans,
Rejettera contre eux ces boulets d'ossemens.

Pendant que les soldats, rassemblés sous la tente,
Accusaient de ce jour la fortune inconstante,
Que d'autres, terrassés par un sommeil puissant,
Oubliaient les horreurs du carnage récent,
Bonaparte et ses chefs qu'éveille la pensée,
Vers la ville assoupie en sa joie insensée,

Disposent avec art un assaut clandestin,
Que ne doit point trahir la lueur du matin.
Le moment est propice : une nuit plus confuse
Semble favoriser le courage et la ruse ;
Des nuages massifs, sortis des sombres eaux,
Étendent dans le ciel leurs immenses arceaux ;
Aux limites du camp la vedette perdue
Interroge du sol la muette étendue ;
Partout d'un rideau noir l'horizon est voilé :
Seulement vers le sud, comme un astre isolé,
Sur le cap orageux que la mer avoisine,
On voit étinceler la torche de résine,
Phare consolateur qu'aux lampes de l'autel
Allume dans la nuit le moine du Carmel.
Sous le morne chaos des ombres sépulcrales,
Des antres du Thabor élancé par rafales,

Le vent fait retentir ses discordantes voix :
Tel qu'un vaste troupeau qui beugle au fond des bois,
Il gronde sur la mer, et le flot qu'il excite,
Comme un rauque bélier sape la Tour-Maudite;
A ce murmure sourd, mêle son cri de deuil
Le lamentable loumb, triste oiseau de l'écueil [6].

Alors la voix du chef, que le geste répète,
Agite dans le camp une foule muette;
Les soldats, sur leur couche éveillés en sursaut,
S'alignent par instinct pour le nocturne assaut;
Au bruit qui se répand, leur courage bouillonne:
On a dit que, guidant la première colonne,
Cette nuit Bonaparte, escorté de Kléber,
Va surprendre la tour du côté de la mer;

Déjà les bataillons, dans l'ombre du mystère,
Abandonnent du camp l'enceinte solitaire;
Ils longent l'aqueduc que Djezzar a construit,
Et, par d'obscurs chemins où leur chef les conduit,
Jusqu'aux bords de la mer se glissant en silence,
Des fossés aux remparts franchissent la distance.
Soudain un large éclair qui jaillit de la tour,
Sur le sombre glacis tombe comme le jour;
Les lourds canons, qu'effleure une ardente fusée,
Rougissent des créneaux l'embrasure évasée,
Et ce feu, qui s'échappe en lumineux sillons,
Trahit au pied du mur nos muets bataillons;
A l'horrible lueur dans les airs répandue,
Des hardis assiégeans la marche est suspendue.
Déjà les derniers rangs fuyaient vers le glacis;
Mais d'une voix qui parle au courage indécis,

Seul, debout sur un bloc que le canon domine,
Qu'effleure le boulet, que l'éclair illumine,
Bonaparte retient leurs pas précipités :
« Compagnons, voyez-vous ces brillantes clartés?
« L'ennemi, secondé par l'ouragan qui gronde,
« Veut ravir vos exploits à cette nuit profonde ;
« Rendez grâce au canon qui rallume le jour,
« Marchez : le sort du monde est là, dans cette tour ! »

Quand l'Etna, secouant son casque de fumée,
Menace de ses blocs la Sicile alarmée,
Tourmenté dans son lit, le flot palermitain
Se replie en fuyant jusqu'à l'écueil lointain ;
La plage montre à nu sa grève solitaire :
Tout-à-coup, rappelée au centre du cratère,

La vaste mer, qu'annonce un mugissement sourd,
Bouleverse en passant le fond qu'elle parcourt,
Et, loin des bords proscrits, la vague diligente
Se montre inattendue aux peuples d'Agrigente.

Ainsi vers le fossé les soldats chancelans
Remontent sur la brèche à flots étincelans :
A leur tête est Murat; sous la tente tranquille,
Il languissait au camp, dans le repos d'Achille :
Mais, cédant au démon qui dévore son sein,
Le brillant cavalier s'est créé fantassin ;
Junot vole après lui ; Verdier, Duroc, La Salle,
Kléber, comme une tour sur la tour colossale,
Refoulent devant eux les Turcs amoncelés ;
Parmi vingt autres chefs que la nuit a voilés,

Lannes d'un bras puissant plante sur la muraille
Un reste de drapeau criblé par la mitraille,
Et, perçant dans ses bonds un rempart de spahis,
Le premier de l'armée entre à Ptolémaïs.
Partout de nos soldats les masses accourues,
De l'étroite cité percent les sombres rues;
Mais bientôt l'ennemi, repoussé de la tour,
Dans ses murs envahis les assiége à son tour:
Les Turcs, les Mamelucks, la noire populace,
Des quartiers de la ville ont encombré l'espace;
D'autres, du haut des toits en créneaux transformés,
Font pleuvoir sur le sol des débris enflammés;
Les femmes, les enfans, que l'exemple aiguillonne,
Versent l'huile fumeuse et la poix qui bouillonne;
Dans les rangs ténébreux les chefs sont confondus;
Comme un tigre qui court par bonds inattendus,

L'infatigable Achmet, au sein de la mêlée,
Brandit sur les chrétiens sa masse ciselée;
Tu tombas le premier sous sa terrible main,
Lannes, qui de la ville a conquis le chemin!...
Déjà les Musulmans, qu'exalte leur défaite,
Ont levé le damas sur cette noble tête,
Quand, rapide vengeur, vers son ami blessé,
Suivi de ses dragons, Murat s'est élancé:
Son bras se multiplie, et son damas qui vole
Trace autour de sa tête une ardente auréole;
Une terreur subite a glacé les croyans:
A ces flottans cheveux, à ces yeux flamboyans,
A ce dolman d'azur que la tempête agite,
Dans les murs désolés de leur ville maudite,
Ils ont cru qu'animé d'un céleste transport,
Tombe, un glaive à la main, l'archange de la mort.

Tout fuit devant Murat ; sa formidable épée,
Sur une foule obscure à regret occupée,
Frappe du même coup Ismaël et Pharan ;
Il renverse Hassem, contempteur du Coran,
Hassem, qui, possesseur des vignes d'Idumée,
Vidait dans les festins sa coupe parfumée ;
Sur le pavé sanglant il précipite encor
Dragut, Orcan, Sédir, chers au peuple de Tor,
Puis, comme fatigué d'un combat monotone,
Il saisit un coursier que le hasard lui donne,
Et s'élance au galop dans la vaste cité ;
Bientôt de ses quartiers fuyant l'obscurité,
Sur le môle désert le cavalier s'arrête :
Il détache un canot que berce la tempête,
S'y jette tout armé, rompt la chaîne du port,
Double la Tour-Maudite, et, voguant vers le nord,

Il descend en vainqueur sur la longue esplanade
Où l'aqueduc d'Achmet s'élève en double arcade.

Tandis que le héros, d'un vol aventureux,
Parcourait de ces murs les sentiers ténébreux,
Et que nos bataillons, arrêtés dans la ville,
Prodiguaient en mourant un courage inutile,
Les vaisseaux d'Angleterre, apparus sur les eaux,
De leur ceinture en feu démasquent les créneaux;
Jusque sur le glacis leurs tonnantes volées
Atteignent des chrétiens les masses reculées,
Et l'aspect imprévu d'un allié puissant
Ressuscite l'effort des soldats du Croissant.
Aux lueurs de ces feux, *le Tigre* et *le Thésee*
Ont lancé leurs canots sur la mer apaisée;

Les fils de l'Océan ont débarqué sans bruit.

Pour ajouter encore à l'horreur de la nuit,
Arrive un messager sur son haut dromadaire ;
Auprès du général conduit avec mystère,
D'une voix étouffée et d'un geste expressif,
Il parle sans témoins au héros attentif;
Quelque tems Bonaparte en silence médite :
Tout-à-coup, de la main montrant la Tour-Maudite,
Il ordonne à Berthier, ami fidèle et sûr,
De rappeler Kléber qui combat sous le mur ;
Il arrive sanglant, la tête échevelée,
Tournant à chaque pas ses yeux vers la mêlée :
« Kléber, le sort cruel nous garde d'autres coups ;
« Les plus pressans dangers ne sont pas devant nous ;

« Des prodiges nouveaux attendent ton épée :
« Une armée innombrable au Thabor est campée,
« Et si ton bras sauveur ne l'arrête en chemin,
« Sur nos soldats lassés elle tombe demain;
« Hâte-toi, n'attends pas que cette nuit funeste
« De ces vieux bataillons ait dévoré le reste;
« Prends deux mille soldats, ceux qui sous leurs drapeaux
« Goûtent loin de la brèche une heure de repos;
« Pour vaincre ou pour mourir tu les verras dociles :
« Les vallons du Thabor seront nos Thermopyles;
« Là nous verrons tomber mes enfans et les tiens,
« Ou nous en sortirons grands comme les anciens. »

A ces mots, l'étreignant de ses mains enlacées,
Il semble le remplir de ses grandes pensées !

Et les doubles éclairs du rempart et des cieux
Révélaient aux soldats ces sublimes adieux.

Kléber part; la colonne, à sa voix attentive,
Remonte du Bélus la solitaire rive.
L'armée au même instant, que la voix du tambour
Arrache de l'assaut prolongé sous la tour,
S'arrête tout-à-coup, d'épouvante saisie;
Elle a vu s'élancer vers la route d'Asie,
Comme un spectre sorti de la ville des morts,
Le farouche El-Modhi sur un cheval sans mors;
Un cri d'horreur le suit; Murat, que rien n'étonne,
Seul, se précipitant vers le rempart qui tonne,
Ouvre ses bras nerveux pour le saisir vivant;
Mais l'horrible étranger a fui comme le vent.

De joie, à son aspect, Ptolémaïs s'agite ;
Il franchit les deux murs, monte à la Tour-Maudite,
Et, prophète inspiré d'un lendemain fatal,
Paraît comme un Typhon sur son noir piédestal.

CHANT SEPTIÈME.

LA PESTE.

✲

ARGUMENT.

Bataille du Mont-Thabor. — Kléber délivré par Bonaparte. — Déroute complète des Musulmans. — Retour de l'armée à Ptolémaïs. — Premiers symptômes de la peste. — Sortie de trois mille pestiférés conduits par El-Modhi. — La peste se propage dans l'armée. — L'hospice dans une Mosquée. — Détails et scènes de la peste. — Dévouement de Desgenettes. — Bonaparte paraît dans la Mosquée; il touche les pestiférés; discours qu'il leur adresse.

✲

CHANT SEPTIÈME.

LA PESTE.

Voyez-vous au midi ces grèves désolées,
Où le lac de Tibère étend ses eaux salées?
Voyez-vous le Carmel, dont le dernier vallon
Porte un fleuve sans gloire aux plaines d'Esdrelon?

Nazareth et Cana, tout empreints du Messie,
La cime de l'Hermon, par les cèdres noircie,
Lieux saints, d'où le chrétien croit distinguer encor
L'auréole céleste au sommet du Thabor?
Sur ces monts, sur le flanc des collines boisées,
Sur ces rives sans fleurs par le Jourdain creusées,
Cent mille Musulmans, l'un à l'autre inconnus,
Des confins de l'Asie au mont Thabor venus,
De leur choc circulaire assiégent dès l'aurore
Ce carré que surmonte un drapeau tricolore;
Kléber est là... Kléber, sur ce point isolé,
Comme un écueil lointain par l'Océan foulé,
De ces peuples sans nom brisant les vagues noires,
Retarde sa défaite à force de victoires.
Debout parmi les siens, il les domine tous;
Sa tête haute et fière appelle tous les coups;

Rien ne peut ébranler sa stoïque constance ;
Désigné pour mourir ou pour sauver la France,
De son devoir sublime il accepte le poids.
Ainsi tu dois briller une seconde fois,
Ainsi, dans un désert en victoires fertile,
Quand cent mille Ottomans combattront tes dix mille,
Contrainte d'enfanter un prodige pareil,
Ta gloire éblouira la ville du soleil ! !...

Autour de ce carré, puissant par sa tactique,
Tourbillonne à grands cris l'armée asiatique ;
Nul n'osait assaillir d'un bond audacieux
Le chrétien colossal que mesurent les yeux ;
Un seul s'était promis cette héroïque tête :
C'est l'Arabe cuivré, séide du Prophète,

Qui dans Alexandrie impuissant assassin,
D'un poignard émoussé toucha son noble sein;
Aujourd'hui l'œil fixé sur sa grande victime,
Il donne à ses projets l'apparence du crime.
Tantôt, se présentant comme un transfuge ami,
Il cherche pour issue un rang mal affermi;
Tantôt, tirant le fer de sa veste grossière,
Le sombre Souliman, dans des flots de poussière,
Rampe sous le chameau d'un Arabe de Tor :
Tel, d'un regard subtil, un noir alligator,
Épiant une proie au rivage attachée,
Nage, en suivant sous l'onde une route cachée.
Vingt fois, pour consommer ses horribles exploits,
Sur la première ligne il se glisse, et vingt fois
Nos soldats, déjouant une ruse subtile,
De leurs pieds dédaigneux repoussent le reptile.

Héroïques soldats, qui, dans vos murs de fer,
Comme un palladium gardiez votre Kléber!
Bientôt, sous tant de chocs votre force brisée
Va livrer au barbare une victoire aisée;
Les trésors des combats s'épuisent : dans les rangs
Étincellent encor quelques feux expirans;
Debout, près de l'affût, l'artilleur inutile
A fouillé vainement son arsenal mobile,
Et ce faible carré que la foudre soutint,
Semble le noir foyer d'un volcan qui s'éteint.

Cependant le jour fuit; sa lumière inclinée
Alonge du Thabor l'ombre indéterminée;
L'espoir ne soutient plus le soldat affaibli :
Tout-à-coup, des hauteurs qui couronnent Souli[2],

Résonne le canon dans les vallons sonores ;
Des bataillons semés de drapeaux tricolores,
Le clairon, le tambour, les cris qui frappent l'air,
Annoncent Bonaparte aux soldats de Kléber.
Ces drapeaux, ces clameurs, ces lointaines fanfares,
Le grand nom de Kébir, ont glacé les Barbares ;
Déjà leurs escadrons, par la terreur conduits,
De l'Hermon sinueux regagnent les circuits,
Et bientôt, affranchi de son immense chaîne,
Le carré prisonnier s'élance dans la plaine.
Ainsi, quand dans la nuit un immense glaçon
Environne un vaisseau qui vogue vers l'Hudson,
Sur l'immobile pont une foule pensive
Contemple de la mer la surface massive,
Et, lasse de tenter un impuissant effort,
Dépose l'espérance et n'attend que la mort ;

Mais qu'un vent désiré, tiédi sous l'autre pôle,
D'un ciel lourd et brumeux déchire la coupole,
Soudain la mer vaincue ouvre ses bras roidis;
Le vaisseau, quelque tems sur ses flancs engourdis
S'agite, et, libre enfin de sa prison qui gronde,
Sillonne en conquérant les limites du monde.

En vain, pressés de fuir, les Barbares, tremblans,
De leurs légers chevaux ensanglantent les flancs;
En vain, pour échapper au tranchant de l'épée,
Ils s'ouvrent sur les monts une route escarpée :
Partout nos bataillons les suivent dans leur vol;
Parmi les flots poudreux qui dérobent le sol,
Des dragons de Murat nouveaux auxiliaires,
Arrivent sur les Turcs quatre cents dromadaires[3],

Formidable escadron, dont le pas colossal
Devance, sans effort, le galop d'un cheval.
La mort sur tous les points accompagne la fuite :
Junot vers Nazareth s'élance à leur poursuite,
Reynier garde l'Hermon de l'un à l'autre bout,
Kléber est au Thabor, Napoléon partout.
Comme un noble allié de la France guerrière,
Le Jourdain lui prêta sa puissante barrière;
Vingt mille Musulmans, fils de lointains climats,
Cherchant le pont sauveur qui conduit à Damas,
Suivaient du fleuve saint la déserte vallée;
Refuge désastreux ! Du lac de Galilée,
Le sabre de Murat, qu'ils ont vainement fui,
Jusqu'au pont de Jacob, les chasse devant lui[4],
Et dans les flots profonds leurs corps tombés en foule
Opposent une digue à l'onde qui s'écoule;

Vous eussiez dit qu'alors, vers son berceau lointain,
Comme aux jours d'Israël remontait le Jourdain.
Quelques uns cependant, soustraits au fil du glaive,
Regagnèrent les bords où le soleil se lève;
Ces soldats, par l'Anglais en triomphe attendus,
Effrayans messagers, aux peuples de l'Indus
Annoncèrent la France, et les tyrans de l'onde
Pâlirent un moment dans Surate et Golconde[5].

Ainsi nos bataillons mêlaient au même lieu
Les merveilles de l'homme aux merveilles de Dieu;
Heureux s'ils pouvaient voir, sous ce dernier trophée,
Ptolémaïs soumise et la guerre étouffée!

Mais le camp affaibli demande leur retour,
Et l'indomptable Achmet a rebâti sa tour.
Ils quittent le Thabor ; leur marche triomphale
S'arrête de nouveau vers la ville fatale ;
Là, d'un siége éternel subissant les ennuis,
Ils consument encor et leurs jours et leurs nuits ;
Des deux partis rivaux la foule consternée,
Chaque jour sous les murs expire moissonnée ;
Les cadavres mêlés s'élèvent en monceaux :
Ces remparts, en deux mois, ont vu soixante assaul
Et le gouffre entr'ouvert devant la Tour-Maudite
Dévore des deux camps la glorieuse élite.

Cependant transpirait, dans l'enceinte des murs,
Un air cadavéreux aux miasmes impurs,

Redoutable fléau qu'une vapeur immonde
Dans la fange du Nil alimente et féconde,
Et que le vent du sud, rapide messager,
Apporte sur son aile à ce peuple étranger.
Déjà les Mamelucks sauvés des Pyramides,
Du pacha de Judée alliés homicides,
Dans les vieux carrefours que souille leur abord,
Répandent en passant le levain de la mort;
Bientôt Ptolémaïs, de cadavres semée,
Semble une ville en deuil du sépulcre exhumée;
Et des lambeaux humains la tiède exhalaison
Pousse vers les chrétiens l'invisible poison.
D'abord du camp français l'heureuse insouciance
Du fléau qu'il recèle ignorait la présence;
Comme un sicaire obscur qui frappe dans la nuit,
On eût dit que le mal, sous la tente introduit,

Dérobait avec soin ses funestes symptômes ;
Le soldat aspirait d'homicides atomes,
Et, sur des bras amis vainement soutenu,
Parlait avec effroi d'un tourment inconnu.
Alors, pour éclaircir sa vague inquiétude,
Muette de stupeur, la sombre multitude
Révélant un soupçon par le geste exprimé,
Portait aux pieds des chefs un corps inanimé.
Hélas ! depuis long-tems, habiles à se taire,
Les chefs avaient connu l'effroyable mystère ;
Mais au fond de leurs cœurs refoulant le chagrin,
Ils montraient à la foule un visage serein,
Et, d'un prudent mensonge unanimes complices,
De l'horrible secret étouffaient les indices.
Inutile détour ! Le camp épouvanté
Va connaître aujourd'hui la triste vérité.

Aujourd'hui dans la ville un démon fanatique
Seconde du pacha l'affreuse politique :
Sur ses chaînes de fer, à la chute du jour,
Le large pont-levis s'abaisse, et de la tour
Trois mille Musulmans descendent en silence;
Monté sur Al-Borak, El-Modhi les devance;
L'œil sombre et menaçant, l'Ange du désespoir
Vers le convoi muet secoue un drapeau noir;
L'un à l'autre enlacés de leurs mains dégoûtantes,
Nus, armés de la peste, ils marchent vers les tentes,
Et, du geste invitant les chrétiens consternés,
Leur promettent de loin leurs corps empoisonnés.
Quelquefois, épuisé par le mal qui l'assiége,
Un fantôme ambulant de ce morne cortége
Tombe sous les palmiers qui bordent le chemin;
L'Ange exterminateur le touche de la main,

D'une voix solennelle il parle ; sa parole
Donne un reste de vie au souffle qui s'envole,
Et le corps du mourant, par la fièvre engourdi,
Tout-à-coup se relève à la voix d'El-Modhi.
Ainsi, tout parsemés de nuances bleuâtres,
Les cadavres, gisans dans nos amphithéâtres,
Se dressent sur leurs pieds, entr'ouvrant au hasard
Une bouche sans voix et des yeux sans regard,
Quand l'effrayant Volta, magique Prométhée,
Rend aux chairs du sépulcre une ame épouvantée.

Cependant vers l'armée, immobile d'effroi,
S'avançait, à pas lents, le funèbre convoi;
Le farouche El-Modhi précède la colonne;
Dans l'enceinte du camp sa forte voix résonne :

« Chrétiens, qui résistez au fer des Musulmans,
« El-Modhi vous condamne à leurs embrassemens. »
Puis, s'adressant au chef qu'il désigne du geste :
« Kébir ! en te quittant je te lègue la peste ;
« Si de ton camp maudit, vivant tu peux sortir,
« Tremble de me revoir aux sables d'Aboukir ! »

Il a dit ; et, pareil aux lueurs du phosphore,
Dans la brume du soir le démon s'évapore,
Et l'on distingue encor son éclatante voix,
Et son rire infernal qui s'éteint dans les bois.

Sous les feux prolongés, insensible à la crainte,
La horde d'El-Modhi du camp franchit l'enceinte ;

Leurs cadavres hideux, pêle-mêle entassés,
Encombrent le glacis, inondent les fossés;
Ils présentent leurs bras au fer qui les mutile,
Et, pareils aux tronçons d'un venimeux reptile,
Par l'ardente agonie un moment ranimés,
Ils s'élancent tout nus sur nos soldats armés:
Sur ces corps enlacés par d'horribles étreintes,
D'une bouche fétide ils laissent les empreintes,
Et leur sein, dilaté par un dernier effort,
Dans le sein de leur proie ensemence la mort.

Le vieux pacha triomphe; et l'armée abattue
Connaît enfin le nom du fléau qui la tue;
Ce n'est plus ce mal sourd, dans l'ombre recelé,
Qui frappait sous la tente un soldat isolé;

A toute heure, aujourd'hui, dans ce camp qu'il décime,
Assassin découvert, il marque une victime ;
Et ce sol, abhorré même des ennemis,
Semble un impur royaume à la peste soumis.

Non loin du camp s'élève une antique mosquée,
Comme un vaste refuge aux mourans indiquée ;
Le marbre de ses murs, dépouillé d'ornemens,
Conserve encor des mots écrits par les Imans ;
Des touffes de palmiers ornent son vestibule,
Et du frais Océan la brise qui circule,
Glissant sur les rosiers d'un limpide bassin,
Porte dans la mosquée un air suave et sain.
C'est là que la pitié, loin des tentes bannie,
Dans un lit moins brûlant accueille l'agonie ;

Sous le large portail des murs hospitaliers,
Pêle-mêle introduits, fantassins, cavaliers,
Dans le camp de la mort ont conquis une place;
La douleur qui se plaint, la rage qui menace,
L'abattement muet, l'effréné désespoir,
Peuplent le double rang du funèbre dortoir;
Hospice redoutable! enceinte dévastée!
Où l'ange de la mort, effroyable Protée,
Couvrant de mille aspects son visage odieux,
Toujours d'un nouveau masque épouvante les yeu
Auprès du vétéran, qui sans murmure expire,
Son jeune compagnon, dans l'accès du délire,
Se débat sur sa couche, et mêle avec effort
Un rire convulsif au râle de la mort;
Et tandis que les uns, par un geste farouche,
Rejettent le linceul de leur brûlante couche,

D'autres, de leurs manteaux étroitement drapés,
Du suaire guerrier meurent enveloppés.

Bientôt que brille enfin sous la profonde arcade
Cette faible lueur qu'attend l'œil du malade,
Quand l'aube, se glissant à travers les barreaux,
Dessine sur les murs les moresques vitraux,
Et que, dans l'édifice où ce jour luit à peine,
Apparaît de la nuit la désastreuse scène;
Des esclaves bédouins, malheureux ennemis,
Comme une vile proie à la peste promis,
De l'un à l'autre lit parcourant l'intervalle,
Passent en promenant la civière fatale;
Ils s'éloignent chargés de cadavres impurs;
Dans la fosse béante, ouverte autour des murs,

Leurs mains vont enfouir ces dépouilles immondes,
Et des chiens affamés les meutes vagabondes,
Convives odieux, par la peste nourris,
Exhument en hurlant ces horribles débris [6].

Mais la mort, poursuivant ses fureurs redoublées,
Aura bientôt rempli ses places dépeuplées;
A l'œil du désespoir l'indomptable fléau
Déroule chaque jour un plus sombre tableau:
Autour de son chevet, qu'aucune main n'effleure,
L'homme demande en vain un homme qui le pleure;
Quelquefois vous voyez des spectres affaiblis,
L'air morne et solennel, se dresser sur leurs lits,
Et, du geste indiquant les angles de la salle,
Appeler leurs amis d'une voix sépulcrale;

Mais de leur agonie insensible témoin,
L'égoïsme muet veille à son propre soin ;
Par l'horreur qui la suit, l'infortune exilée
Traîne au sein de la foule une mort isolée ;
Vainement le malade invoque le secours
De l'art opérateur qui prolonge nos jours,
Accoudé sans témoins sur la fatale claie,
D'une main courageuse il visite sa plaie,
Et, guidé par l'instinct à défaut de savoir,
Arrache le duvet, humide d'un sang noir.

Un homme cependant, dans cette horrible enceinte,
De la terreur publique ose braver l'atteinte :

Desgenette est son nom; sur un marbre pieux
La Grèce l'eût inscrit à côté de ses dieux.
Courbé près d'un mourant que la fièvre désole,
Il reproche à la foule une terreur frivole,
Rassure le soldat qui tremble pour ses jours;
Puis, d'une horrible preuve appuyant ses discours,
Au fond d'une tumeur par le mal calcinée,
Il puise sur l'acier la goutte empoisonnée,
Et dans sa propre veine, ouverte de sa main,
Infiltre sans pâlir le liquide venin.

Sublime dévoûment! Mais, toujours incrédule,
La foule, en l'admirant, d'épouvante recule;
Le mal contagieux, réfutant la raison,
Du contact homicide atteste le poison.

Quand le vaste linceul de la nuit qui s'abaisse,
Sur ce grand sarcophage étend son ombre épaisse,
Tant de soupirs mêlés, tant de cris confondus,
Comme une seule voix sont encore entendus;
Une lampe de fer, suspendue aux ogives,
Dessine en traits blafards des figures pensives;
Tel le croissant des nuits, de ses reflets tremblans
Effleure des tombeaux les simulacres blancs;
Alors si du Carmel, où veille la prière,
Tinte à coups mesurés la cloche hospitalière,
Si la brise, en passant sur le couvent latin,
Porte au camp dévasté ce murmure lointain,
Le soldat expirant, que trouble un dernier songe,
Recueille avec effroi le son qui se prolonge;
Il retrouve, à la voix qui descend du Carmel,
Un confus souvenir du culte paternel,

Et croit qu'auprès de lui, sous ces tristes murailles,
Le lamentable airain sonne ses funérailles.

Non, généreux guerriers ! dans cet asile impur
Vous ne mourrez pas tous de ce trépas obscur,
La rage du fléau bientôt sera trompée :
Les uns vers le Delta périront par l'épée ;
D'autres, dans les hameaux de leur lointain pays,
Parleront du Thabor et de Ptolémaïs ;
Souffrez encor un jour ; à la prochaine aurore
Un prodige sauveur à vos yeux doit éclore ;
Elle brille : au dehors de ces arceaux voûtés
Quel son long-tems muet retentit ? Écoutez ! ! !
La fanfare du camp, qui dans les airs expire,
Chante l'hymne : *Veillons au salut de l'Empire ;*

Distinguez-vous la voix des soldats attendris ?
Le nom du général se mêle à tous ces cris ;
La foule vers ces lieux semble être convoquée ;
Le long murmure approche ; on ouvre la mosquée :
Un peuple de soldats, arrêté sur le seuil,
Mesure avec effroi ce long palais du deuil...
Tout-à-coup, s'arrachant à ces groupes timides,
Plus calme qu'à Lodi, plus grand qu'aux Pyramides,
Bonaparte est entré ; ses plus chers généraux,
Kléber, Reynier, Murat, escortent le héros ;
Il marche, et de mourans la salle parsemée
Tressaille sur les pas du père de l'armée ;
Dans les regards éteints un céleste pouvoir
Fait luire à son aspect le reflet de l'espoir ;
De ces rangs désolés compagnes assidues,
La douleur et la mort sont comme suspendues,

Et dans leurs lits de jonc des spectres enchaînés
Se dressent un moment sur leurs bras décharnés :
Tous invoquent des yeux l'homme que Dieu protége;
Et tandis que les chefs qui forment son cortége,
Pâles imitateurs d'un magnanime effort,
Pour la première fois tremblent devant la mort,
Et, dans cet air chargé d'atomes homicides,
Se penchent avec soin sur des parfums acides,
Lui, le front découvert, prononce dans les rangs
Ces mots mystérieux qui charment les mourans;
Sur ces lits qu'il dénombre étendant sa main nue,
Lentement il poursuit cette horrible revue :
On vit en ce moment le magique docteur
Porter dans chaque plaie un doigt consolateur;
Au souffle du malade il mêlait son haleine,
Découvrait les tumeurs qui se cachent sous l'aîne,

Et dans ce temple impur, dieu de la guérison,
Il promettait la vie en touchant le poison.

Alors sous les arceaux de la funèbre voûte
Retentit une voix que le silence écoute :
« Soldats, le monde entier contemple vos destins ;
« La République a lu vos premiers bulletins :
« Le Nil conquis par vous a roulé dans son onde
« Les premiers cavaliers de l'Égypte et du monde ;
« Combattus par la soif et les déserts mouvans,
« Vos bataillons vainqueurs ont reparu vivans ;
« Le Jourdain prisonnier vous doit sa délivrance,
« Et la voix du Thabor parle de notre France !
« Ce lieu de tant d'exploits serait-il le cercueil ?
« Si, veuve de ses fils, la Républiqne en deuil

« Me demandait un jour : Qu'as-tu fait de l'armée ?
« Où sont ces vieux soldats si grands de renommée,
« Ces vainqueurs de Mourad, des Beys, des Osmanlis ?
« Faudra-t-il lui répondre : Ils sont morts dans leurs lits ?
« Levez-vous ! Ranimez votre force abattue ;
« Bien plus que le fléau l'effroi du mal vous tue ;
« Sur un lit de douleur comme au sein des combats,
« La mort est moins funeste à qui ne la craint pas.
« Vivez ! Nous quitterons, demain avant l'aurore,
« Cette horrible cité que la peste dévore ;
« Ici votre ennemi se dérobe à vos coups ;
« Cherchons d'autres combats sous un soleil plus doux.
« L'Égypte nous attend ; implacable adversaire,
« Mourad a reparu dans les plaines du Caire ;
« Suivi de Mamelucks, bientôt il va s'unir
« Aux nouveaux Ottomans campés sous Aboukir.

« C'est en vain que du Nil le désert nous sépare ;
« Marchons ! Au moment même où ce peuple barbare
« Nous croit ensevelis au pied du mont Thabor,
« A ses yeux étonnés reparaissons encor,
« Et, vengeant d'Aboukir le sanglant promontoire,
« Couvrons un nom de deuil par un nom de victoire ! »

CHANT HUITIÈME.

ABOUKIR.

✲

ARGUMENT.

Les tentes du Bosphore. — Moustapha et Mourad-Bey. — L'armée d'Orient réunie sur le promontoire d'Aboukir. — Nouveaux auxiliaires égyptiens conduits par El-Modhi. — L'artillerie volante. — Mort d'El-Modhi. — La sibylle du Coran. — Charge de Murat. — Kléber. — L'armée ottomane anéantie. — Dernière nuit de Bonaparte en Égypte. — Épilogue.

✲

CHANT HUITIÈME.

ABOUKIR.

Un camp tumultueux, sorti du sein des mers;
A peuplé d'Aboukir les rivages déserts;
L'Égypte a salué les tentes du Bosphore :
Leur parure se mêle aux couleurs de l'aurore;
A ces rideaux zébrés d'argent et de satin,
Enflés comme une voile au souffle du matin,

A ces frais pavillons couronnés de bannières,
D'armes, de croissans d'or, de flottantes crinières,
On croirait voir de loin un tapis d'Ispahan
Déroulé sur le sable aux bords de l'Océan.
Du Sultan de Stamboul la puissance alarmée,
Au noble Mustapha confia cette armée;
L'imprudent, à son maître, en partant, a promis
De parer le Sérail de têtes d'ennemis!
Chaque jour, dans son camp pompeusement traînée,
On voit la longue chaîne aux vaincus destinée,
Et la cage de fer qui, du champ d'Aboukir
Au château des Sept-Tours, doit transporter Kébir [1].

A ces fiers Osmanlis, sur ce même rivage,
Se joignent, en poussant une clameur sauvage,

Deux mille Mamelucks, escadron épuisé
Que déroba la fuite aux vainqueurs de Ghizé;
Mourad-Bey les conduit; rusé dans sa défaite,
De la chaîne lybique il a suivi la crête,
Il a trompé Desaix; et par un long circuit,
Aux périls du désert échappé cette nuit,
Du Pacha de Stamboul ce noble auxiliaire,
Dans un dernier effort veut ressaisir le Caire.
Le fier Circassien, de tant de chocs froissé,
Étale les lambeaux de son luxe passé,
Et montre avec orgueil aux Ottomans novices
Sa face de lion, belle de cicatrices [2].

La France, défiée aux plaines d'Aboukir,
A ce sanglant duel se hâte d'accourir;

Du Caire, du Fayoum, de l'étroite frontière
Où Suez à deux mers oppose sa barrière,
Du Delta nourricier aux fertiles sillons,
Arrivent à la fois nos joyeux bataillons.

Quels sont ces combattans qu'on aperçoit à peine,
Marchant, le long des flots, sur la poudreuse arène?
L'armée a reconnu leur éclatante voix:
Des gouffres du désert ressuscités deux fois,
Et vainqueurs du fléau tyran de la Syrie,
Ils viennent pour combattre aux champs d'Alexandrie;
On dirait qu'aujourd'hui, sous un climat plus doux,
Un noble instinct les guide à ce grand rendez-vous.
« Amis, leur dit le chef, je vous rends à vos frères;
« Dès ce jour, les destins ne nous sont plus contraires;

« Dans ce dernier combat que je vous ai promis,
« Écrasez d'un seul coup ce peuple d'ennemis;
« Ils sont tous devant vous, soldats; le Directoire,
« Par ma bouche, aujourd'hui, décrète la victoire.

Il a dit, et déjà ses rapides regards
Ont du camp d'Aboukir mesuré les remparts;
Devinant leur pensée aussitôt que conçue,
Du combat qui s'apprête il a jugé l'issue :
Dans la plaine il étend ses immenses réseaux,
Et semble marquer l'heure où dans les vastes eaux
Tombera, sans retour, l'armée asiatique.
Tel, sur le haut sommet de sa tour prophétique,
L'homme inspiré qui suit dans la voûte sans fin
Les astres échappés au doigt du séraphin,

Annonce l'heure fixe où, sans heurter les mondes,
Tombent sur notre ciel ces sphères vagabondes,
Et la nuit où, bornant leurs cercles révolus,
Elles percent l'abîme où l'œil ne les suit plus.
Un cri part d'Aboukir; la redoute qui tonne
A troublé de la mer le repos monotone;
Aux deux angles du camp par Mourad défendus,
Résonnent les canons que l'Anglais a vendus;
Et, debout sur le cap, la tour chère au Prophète
D'un turban de fumée environne sa tête.
A ce signal, pareils en nombre à ces oiseaux
Qui dans un jour d'orage obscurcissent les eaux,
Arrivent les tribus de la zone africaine;
Le hideux El-Modhi sur ses pas les entraîne;
Sa voix a réveillé ces enfans des déserts:
L'olivâtre Bédouin sorti des lacs amers,

Le Maure du Sennahr, l'Abissin qui dévore
La chair des noirs taureaux qui mugissent encore,
L'Arabe qui suspend aux créneaux d'une tour
Sa hutte de roseaux, comme un nid de vautour,
Tous les peuples, depuis les rives du Takase,
Bords inhospitaliers que le Cancer embrase,
Jusqu'aux lieux où le Nil, pour la dernière fois,
De la blanche cascade entend mugir la voix [3].
Devant nos bataillons ces hordes rapprochées
S'arrêtent ; tout-à-coup leurs flèches décochées,
Comme un nuage obscur levé sur l'horizon,
Portent à l'ennemi la mort et le poison.
Autour des rangs français le noir essaim bourdonne :
Tout-à-coup, au signal que Bonaparte donne,
Volent ces artilleurs qui, prompts comme l'éclair,
Font rouler le canon sur ses ailes de fer ;

De sa bouche d'airain la mitraille vomie
Creuse de longs sillons dans la horde ennemie;
A l'instant le canon, l'arsenal qui le suit,
L'artilleur cavalier, tout s'échappe, tout fuit;
Sur la ligne où gronda la redoute enflammée,
L'ennemi n'atteint plus qu'une épaisse fumée,
Et vers un but lointain reprenant son essor,
Le canon voyageur tonne et s'envole encor.

El-Modhi, ranimant ses timides peuplades,
S'écrie, en poursuivant les tonnerres nomades :
« Glorieux instrumens des célestes desseins,
« Venez, fils du désert, Arabes, Abissins,
« Voyez comme le plomb bondit sur ma poitrine!
« Mon souffle éteint le feu, mon regard extermine;

épandu de mes mains, le sable que je tiens
battra dans leur vol les boulets des chrétiens. »
lit; en même tems le centaure sauvage
ce vers l'ennemi le sable du rivage,
du divin Prophète invoquant le saint nom,
lance sur la ligne où gronde le canon;
s tribus de Sennahr la stupide phalange
rlait avec respect les paroles de l'Ange :
erreur ! tout-à-coup le céleste envoyé
ndit dans un éclair et tombe foudroyé...
long cri d'épouvante éclate dans la nue;
ut fuit : en ce moment une femme inconnue,
ylle du Coran, qui de son noir talon
cite les flancs nus d'un sauvage étalon,
rs le corps d'El-Modhi vole et se précipite;
un infernal amour son sein ridé palpite;

Sa main sèche, exercée à fouiller les tombeaux,
Lie aux crins du coursier le cadavre en lambeaux;
L'étalon, effrayé du fardeau qui le souille,
Porte au désert natal cette informe dépouille,
Et l'on dit, de nos jours, que le corps du démon
Repose enseveli sous les sables d'Ammon [4].

A travers la poussière et les flots de fumée,
Les Osmanlis du camp ont vu fuir une armée;
Ils ne soupçonnent pas que leurs lâches amis
Regagnent les déserts qui les avaient vomis;
A leurs yeux fascinés, les chrétiens sont en fuite;
Le bouillant Mustapha s'élance à leur poursuite;
Mourad lui crie en vain : « Quelle erreur te séduit?
« Kébir est devant nous; c'est El-Modhi qui fuit. »

ıidés par leur Pacha que son orgueil entraîne,
ıissaires, spahis, se jettent dans la plaine ;
ıus, gorgés d'opium, enivrés de leurs cris,
: leur camp protecteur ont quitté les abris ;
ıus, altérés de sang et d'horribles conquêtes,
ur les tours du Sérail vont moissonner des têtes.

naparte s'écrie : « Ils tombent sous nos coups !
?rends la charge, Murat, la bataille est à nous ;
Va leur montrer ce bras que l'Égypte redoute,
Et jusque dans la mer écrase leur redoute. »
— Oui, répond le héros, sur la selle grandi,
Tu vas voir si déjà mon bras s'est engourdi ;
Ce sabre et mes dragons t'assurent leur défaite ;
Jamais tu ne m'offris une si belle fête [5] ! »

Il dit, et vers les Turcs, à flots précipités,
Il entraîne avec lui ses dragons indomptés,
Escadron de géans, dont l'adresse fatale
Pousse comme un poignard l'épée horizontale.
Tandis qu'à leur aspect, les ennemis troublés
Regagnent de leur camp les abris reculés,
Kléber aux fantassins imprimant son audace,
De l'étroit promontoire emprisonne l'espace :
Tous s'avancent, l'œil fixe, inclinés à demi,
Et sur le premier rang montrent à l'ennemi
Cette lance française au fer triangulaire,
Du fusil tiède encor sanglante auxiliaire;
Resserrés tout-à-coup dans ce cercle de dards,
Les Turcs épouvantés trouvent sur leurs remparts
Murat et ses dragons, Kléber et son épée;
La route du désert aux vaincus est coupée;

La mer leur reste, asile immense, mais trompeur,
Où court le désespoir, où s'engloutit la peur;
Quelque tems sur les flots ce grand débris surnage,
Mais l'agile artilleur consomme le carnage,
Et des enfans d'Allah refuge désastreux,
L'Océan calme et pur se referme sur eux.

Noble France, bondis d'orgueil! sonnez fanfares!
Sur ce champ de combat dépeuplé de barbares,
S'avance, tel qu'un dieu, l'impassible héros,
Paré de ses soldats et de ses généraux;
Les drapeaux d'Aboukir, du Thabor et du Caire,
Couronnent en flottant son chapeau militaire.
Murat, de la bataille arrivé le dernier,
A jeté sur ses pas Mustapha prisonnier;

L'héroïque Kléber, perçant la foule immense,
Vers son rival de gloire avec amour s'élance,
Et sur son noble cœur le presse, en s'écriant :
« Aboukir a fixé le sort de l'Orient;
« Qu'aujourd'hui devant vous tout orgueil se confonde:
« Vous êtes à mes yeux aussi grand que le monde [6]. »

Mais la nuit, confondant le rivage et les flots,
Aux vainqueurs d'Aboukir conseille le repos;
Les soldats, possesseurs des tentes du Bosphore,
S'étendent sur l'arène, où le sang fume encore.
Demain, sur ces déserts quand le jour aura lui,
Peut-être ils pleureront leur gloire d'aujourd'hui!
Cette nuit un vaisseau sorti d'Alexandrie,
A reçu le guerrier qu'implore sa patrie;

Il vogue sur les flots, et craint que le soleil
De ses vieux compagnons ne hâte le réveil ;
Tel un père entraîné dans un lointain voyage,
A l'heure du départ qui glace le courage,
De ses enfans chéris redoutant les adieux,
Attend que le sommeil ait pesé sur leurs yeux.
Le père de l'armée, en quittant cette rive,
A surpris dans ses yeux une larme furtive ;
Mais il porte en son ame un regret moins amer ;
Ses soldats sont heureux, il leur laisse Kléber.

Et l'armée orpheline, en sa morne attitude,
Contemplait de la mer l'immense solitude !

Soldats! pourquoi ces pleurs, ce deuil silencieux?
Un jour vous oublîrez ces funestes adieux;
L'homme qui du désert osa frayer les routes,
Vous le retrouverez dans ces sanglantes joûtes
Où, de l'Europe entière acceptant les défis,
La France belliqueuse appellera ses fils.
Chargé d'autres lauriers, sur la terre natale
Il chérira toujours sa gloire orientale;
Et tandis que ses vœux pressent votre retour,
Les pompes de l'Égypte embellissent sa cour:
Et dans le Carrousel les Mamelucks du Caire
Ornent de leurs turbans sa garde consulaire.

Et vous qui, plus heureux, vainqueurs d'un long exil,
Aujourd'hui pour la France abandonnez le Nil,

Lieutenans du héros dès ses jeunes années,
A son noble avenir liez vos destinées;
Un jour, sous son manteau semé d'abeilles d'or,
Géans républicains, vous grandirez encor;
Sa main, en vous jetant des fiefs héréditaires,
Chargera de fleurons vos casques militaires.
Eckmuhl, Montebello, Berg, Frioul, Neuchâtel,
Vous donnerez au camp un blason immortel!
Le glaive impérial qui détruit et qui fonde,
Pour vous, en écussons, découpera le monde,
Et devant l'ennemi, sous le feu des canons,
D'un baptême de sang anoblira vos noms!

Dans ce drame éclatant de quatorze ans de gloire,
Commencé sur le Nil, achevé sur la Loire,

Vous reverrez un jour vos généraux vieillis,
Soldats du mont Thabor et d'Héliopolis!
Vos drapeaux, qu'agita l'aquilon d'Idumée,
Marcheront les premiers devant la Grande-Armée,
Vos pas ébranleront tout le Nord chancelant
Aux plaines d'Austerlitz, d'Iena, de Fridland;
Jours de fête où, perçant un rideau de nuages,
Le soleil dardera ses lumineux présages.
Bientôt, des bords du Rhin vers l'Asie élancés,
Émules rajeunis de vos travaux passés,
Épouvantant des Czars la sainte métropole,
Vous irez dans Moskou chercher les clefs du pôle;
Et quand, pour échapper à vos puissantes mains,
Le pôle, sous vos pieds, glacera ses chemins;
Quand les rois, secouant leur stupeur léthargique,
Convoqueront l'Europe aux champs de la Belgique,

Une dernière fois parés des trois couleurs,
Soldats, vous combattrez dans ce vallon de pleurs
Où la France, portant son dernier coup d'épée,
Tombera digne d'elle au visage frappée!!!

Alors de ce grand siècle, étonné de finir,
Plus rien ne restera, qu'un morne souvenir.
Sur une île de rocs, dans l'Océan jetée,
La gloire et le génie auront leur Prométhée,
Et les rois, l'enchaînant à cet écueil lointain,
Au vautour britannique offriront un festin.
Des nations en deuil sublimes mandataires,
Trois hommes le suivront sur les mers solitaires;
Ils formeront la cour de son étroit palais,
Et sur un sol impur, sous un soleil anglais,

Volontaires captifs dans l'île sépulcrale,
Serviront sans témoins son ombre impériale[7].
Ainsi, quand sous la voûte aux funèbres parois,
Memphis vit enfermer le plus grand de ses rois,
Consacrant à la mort un culte légitime,
D'étranges courtisans suivirent la victime;
Et d'une gloire éteinte escortant les débris,
Vivans, dans son tombeau, gardèrent Sésostris !!!

NOTES

DU

CHANT PREMIER.

NOTES

DU CHANT PREMIER.

[1] Vous, dont le jeune Arabe, avide de merveilles,
Mêle souvent l'histoire aux fables de ses veilles.

Il n'est pas étonnant que les traditions de nos campagnes d'Orient varient à l'infini chez un peuple doué d'une imagination vive et mobile. La plus curieuse est celle qui a été recueillie dans une tribu d'Arabes sur les bords du golfe de Suez.

Abou'l Féroué, proprement « homme à fourrure ». On l'appelle aussi Bounaberdi.

Il vint, il y a environ trente ans, en Égypte, avec une armée plus nombreuse que les fourmis, et plus terrible que la sauterelle : on évalue les forces qu'il y avait

amenées avec lui à mille et une myriades, et l'on dit qu'il possédait le pouvoir de commander aux *djinn* ou génies. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il avait trouvé l'anneau de Salomon, au moyen duquel il comprenait le langage des oiseaux, et pouvait se transporter en un clin d'œil à des distances plus grandes que celle de la terre aux Pleïades. Tout le monde sait qu'on l'a vu le même jour au Caire et sous les murs de Jaffa.

On varie beaucoup sur les motifs de son expédition en Egypte. S'il faut en croire le bruit le plus accrédité et qui est le plus vraisemblable, il entreprit cette guerre dans le but d'enlever la maîtresse d'un Bey des Mamelucks. C'était, à ce qu'on dit, une femme circassienne d'une beauté admirable; sa figure ressemblait à une pleine lune, et sa taille à une branche de ban; elle avait un nez comme la lettre ا (*élif*), des sourcils comme deux ﻥ ﻥ *noums* renversés, et une bouche plus petite que la lettre ﻡ *mim*; en un mot elle pouvait saisir le héros le plus redoutable avec le lacet fait de l'un des cheveux de sa tresse, et le rendre son esclave à jamais.

Abou'l Féroué devint éperdument amoureux de cette beauté accomplie sur le rapport qu'un Cophte lui avait fait de ses charmes, et résolut de l'obtenir à tout prix. Il avait offert pour elle à son maître dix provinces et

cent villes opulentes et peuplées; mais le Mameluck la lui refusa positivement, en disant qu'il ne donnerait jamais une musulmane à un homme qui croit en Dieu autrement que les disciples de Mahomet Ellédhi Jedj'alou Li'lluki Schérikan. Ce fut alors que Bounaberdi rassembla une grande armée avec laquelle il vint en Egypte pour conquérir la belle Circassienne. On sait qu'il y vainquit les Mamelucks et poussa ses conquêtes jusqu'à l'équateur et aux pays des Habesh et de Soudan; mais, lorsqu'il fut en possession de celle qu'il adorait, cette femme sut lui faire comprendre qu'il vivait dans l'erreur, et Abou'l Féroué se fit aussitôt musulman avec toute son armée.

[2] Contez-nous ces exploits que votre forte épée
Gravait sur la colonne où repose Pompée.

Non loin d'Alexandrie, sur le bord de la mer, s'élève une colonne isolée, d'ordre corinthien, nommée *la Colonne de Pompée*. C'est le premier monument qu'on aperçoit de la pleine mer, quand on vogue vers l'Egypte.

[3] Et le brillant mirage
Qui montre à l'horizon un fantastique ombrage.

Le mirage est un effet d'optique fort connu dans les

déserts de l'Egypte et de la Syrie; le voyageur croit apercevoir à l'horizon, tantôt des ombrages, tantôt un lac, tantôt l'immensité de la mer; mais à mesure qu'il s'avance vers ces buts tant désirés, tout s'évapore, et l'illusion du voyageur s'évanouit. Nous avons remarqué le même phénomène dans les plaines de *la Crau*, près d'Arles.

« On voyait à certaine distance devant soi, comme une immense plage d'eau, sous la forme d'un lac où semblaient se réfléchir les nuages, les monticules de sables et les inégalités du terrain qui l'environnaient. Trompés par cette vision, les soldats haletans pressaient leur marche; mais, par un effet qui augmentait encore l'amertume de leur situation, le lac bienfaisant, où ils croyaient étancher leur soif, semblait fuir devant eux, et se montrait toujours à la même distance. L'armée éprouva ainsi, pendant quelque temps, le supplice de Tantale, par un espoir toujours renaissant et toujours déçu. Ce phénomène, assez ordinaire dans les plaines sablonneuses et alkalines du sol brûlant d'Afrique est connu en physique sous le nom de *mirage*. »

(*Victoires et Conquêtes*, tom. IX.)

4 Et le pilote même, au gouvernail assis,
Promène à l'horizon des regards indécis.

C'est la vérité historique; l'armée ignorait non seulement quels ennemis elle allait combattre, mais encore le lieu qui devait être le théâtre de ses futurs exploits. La confiance envers le jeune général était si grande, que chaque soldat se livrait, sans nul souci de l'avenir, à cette gaieté bruyante qu'inspire un premier voyage sur mer.

5 Les héroïques chants expiraient sans échos.

Le soir, quand le temps était beau et la mer calme, la musique des régimens exécutait les airs guerriers de l'époque, auxquels se joignaient les chants de l'armée républicaine.

6 Et l'étrange cité qui meurt dans le repos,
Entre un double océan de sables et de flots.

Aucune ville n'offre un aspect plus désolé qu'Alexandrie vue de la pleine mer. La mort semble régner sur cette plage, nue, basse, sablonneuse, où toute végétation expire entre les vagues et le désert.

7 Retrouvons les chemins
Où passaient avant nous les bataillons romains.

Toutes ces paroles sont historiques ; ce discours renferme le sujet du poëme.

8 Il se tait à ces mots ; mais ses lèvres pressées
Semblent garder encor de plus hautes pensées.

Nous n'avons voulu envisager l'expédition que sous son rapport le plus poétique, la destruction des Mamelucks et l'affranchissement de l'Egypte ; il est impossible de douter aujourd'hui que Bonaparte n'ait attaché une bien plus haute importance à cette expédition. Voici comme s'exprime à ce sujet M. Thiers, dans son admirable *Histoire de la Révolution française*.

« Les grands génies qui ont regardé la carte du monde, ont tous pensé à l'Egypte. On en peut citer trois ; Albuquerque, Leibnitz, Bonaparte. Albuquerque avait senti que les Portugais, qui venaient d'ouvrir la route de l'Inde par le cap de Bonne-Espérance, pourraient être dépouillés de ce grand commerce, si on se servait du Nil et de la Mer-Rouge. Aussi avait-il eu l'idée gigantesque de détourner le cours du Nil, et de

le jeter dans la Mer-Rouge, pour rendre à jamais la voie impraticable, et assurer éternellement aux Portugais le commerce de l'Inde. Vaines prévoyances du génie, qui veut éterniser toutes choses dans un monde mobile et changeant! Si le projet d'Albuquerque eût réussi, c'est pour les Hollandais, et plus tard pour les Anglais, qu'il eût travaillé. Sous Louis XIV, le grand Leibnitz, dont l'esprit embrassait toutes choses, adressa au monarque français un mémoire qui est un des plus beaux monumens de raison et d'éloquence politiques. Louis XIV voulait pour quelques médailles envahir la Hollande. « Sire, lui dit Leibnitz, ce n'est pas chez eux que vous pourrez vaincre ces républicains; vous ne franchirez pas leurs digues, et vous rangerez toute l'Europe de leur côté. C'est en Egypte qu'il faut les frapper. Là, vous trouverez la véritable route du commerce de l'Inde; vous. . . . . .

. . . . . .

Ce sont ces vastes pensées, négligées par Louis XIV, qui remplissaient la tête du général républicain. »

9. Le sage Dufalga.

Dans ce dénombrement, calqué sur l'histoire, quel-

ques noms, très honorables sans doute, ont été oubliés; mais il n'entrait pas dans notre plan de les mentionner ici.

10 Les aveugles Musseins.

En Turquie et dans les pays soumis à la domination ottomane, on appelle Muezzins ou Musseins, ceux qui, du haut des minarets, annoncent au peuple les heures de la prière; on choisit, pour ces emplois, des aveugles, de crainte qu'ils ne puissent voir les femmes sur les terrasses des maisons. Ces Musseins sont obligés de monter cinq fois par jour dans les galeries aériennes des mosquées, savoir : au lever de l'aurore, à midi, à trois heures, au coucher du soleil, et environ deux heures après. Voici les mots qu'ils font entendre par intervalles :

Allah' u ekber! Esch' hed u enné la ilah' il Allah! esch' hed' u enné Mohammed ressouli' Allah! Hayyé al' es selath! Hayyé el' el selath. Ve Allah' u ekber! la ilah'; il Allah! C'est-à-dire : Dieu très haut! j'atteste qu'il n'y a point de Dieu, sinon Dieu; j'atteste que Mohammed est le prophète de Dieu! Venez à la prière, venez au temple du salut! Grand Dieu! il n'y a point de Dieu, sinon Dieu!

[11] Par un meurtre éclatant veut conquérir le ciel.

Le brave Kléber fut blessé à l'assaut d'Alexandrie; à l'aide d'une fiction, qui n'a rien de contraire à l'esprit de l'histoire, nous lui avons donné pour adversaire opiniâtre, ce farouche Souliman qui, plus tard, devait être son assassin.

[12] Rougira le vieux phare et le double obélisque.

Le Phare d'Alexandrie est aujourd'hui en ruines; mais ses débris conservent encore un caractère de grandeur qui étonne. Non loin du Phare s'élevaient les deux obélisques nommées Aiguilles de Cléopâtre; une d'elles est aujourd'hui couchée sur le sable.

[13] Ouvrir leur bouche ardente à l'air frais des rizières.

On appelle ainsi ces vastes champs de riz qu'on rencontre sur le Delta, en remontant le Nil, et dans le voisinage du Caire.

NOTES

DU

CHANT SECOND.

NOTES

DU CHANT SECOND.

[1] Vers les lacs de Natroun et le Fleuve-sans-Eau.

El-Modhi sort d'Alexandrie par la porte du Caire, et suit la route du désert qui conduit aux lacs de Natroun, dans le voisinage de cette dernière ville. Tout auprès est le lit desséché d'un fleuve, qu'on appelle *le Fleuve-sans-Eau.*

[2] Son nom est El-Modhi, l'Ange exterminateur.

Ce personnage d'El-Modhi est historique; c'est lui qui jette dans le poëme un nouveau genre de merveilleux qui n'a rien d'invraisemblable, et qui ressort de la nature même du sujet. Voici ce que l'histoire raconte de ce fanatique musulman :

L'ennemi que le général Lanusse allait combattre dans l'intérieur du Delta, était un fanatique qui se disait l'ange El-Modhi, dont la venue sur la terre est promise aux hommes dans le livre de la loi musulmane. Il prétendait être descendu du ciel sur un cheval qu'il appelait Al-Borak. Ce Messie du Coran, dont on n'a jamais bien connu l'origine, ayant débarqué tout-à-coup à Derne, s'était avancé, à travers le désert, jusque sur les terres d'Egypte, et avait annoncé avec assurance qu'il venait pour remplir sa mission. A sa voix, la plus grande partie des tribus arabes du désert de Barca s'étaient rassemblées autour de lui, et, se croyant invincibles sous un tel chef, avaient marché à sa suite pour coopérer à l'anéantissement des Français.

Il était nécessaire que des miracles appuyassent la prétendue mission de l'ange prétendu, et celui-ci n'ignorait pas l'efficacité d'un pareil moyen pour prolonger l'élan fanatique de ses sectateurs; il essaya d'abord de leur faire croire que son corps était immatériel, malgré sa forme apparente. Pour toute nourriture, il se bornait à tremper ses doigts dans un vase rempli de lait, et se frottait légèrement les lèvres avec cette liqueur. Dépouillé de toute espèce de vêtement, il assurait que les balles des Français, loin de l'atteindre, retourneraient

sur les infidèles, et qu'en jetant quelques grains de poussière devant les canons, il paralyserait l'effet de leur formidable artillerie. Il avait commencé par faire d'abondantes largesses à ceux qui, les premiers, s'étaient réunis à lui, en leur disant que c'était l'or du ciel qu'il leur distribuait.

Quelques jours avaient suffi à l'ange El-Modhi pour former une espèce d'armée, à laquelle vinrent se joindre les Mamelucks d'Osman-bey-el-Bardisi, et les Arabes des tribus Djeouabis, Ouadalis, Anadis et Foadis. Cette bande de fanatiques se porta dans le Delta, et y exerça d'horribles ravages; l'ange, poursuivi par les généraux Marmont et Lefebvre, fut atteint au village de Sanhour, à quelque distance de Damanhour. La troupe des fanatiques s'élevait à près de quatre mille chevaux et à douze à quinze mille Fellahs ou Arabes à pied. L'action fut terrible et dura près de sept heures; les Arabes étaient si persuadés de l'infaillibilité des promesses de leur chef, qu'ils ne firent aucune attention aux morts et aux blessés qui succombaient dans leurs rangs. L'ange n'avait pas oublié de les prévenir que tous ceux qu'ils verraient atteints ainsi par le fer et le feu des infidèles, étaient des hommes d'une foi peu juste, et qui avaient besoin de cette épreuve expia-

toire pour mériter la palme du martyre; aussi, tous ces hommes crédules se battaient-ils avec la fureur la plus aveugle et le mépris le plus absolu de la mort... Le général Dugua eut besoin de rassembler toutes ses forces pour délivrer le Delta des brigandages du prophète. L'infatigable Lanusse s'attacha à la poursuite de l'ange, et l'atteignit sur les confins de la province de Baheireh: là, les rebelles furent encore vaincus; l'auteur de tant de désastres, l'homme qui se disait l'envoyé du Tout-Puissant sur la terre, et dont le corps était invulnérable, percé d'une balle, resta mort sur le champ de bataille; et cependant, la bande de ce fanatique resta persuadée qu'il n'était point anéanti, mais qu'il était remonté au ciel, d'où il allait diriger avec plus de certitude les coups des vrais croyans.

(Extrait des *Victoires et Conquêtes*, tom. X.)

[3] De l'oasis d'Hellé que dévorent ses yeux.

La maison de campagne de Mourad-Bey était située près de Boulak, non loin des ruines qui ont conservé le nom d'Hellé (sans doute l'ancienne Héliopolis). Voici comment le voyageur Savary décrit l'oasis d'Hellé.

« Ses environs offrent de spacieux enclos, où les

« orangers, les citronniers, les jasmins, plantés sans « ordre, croissent fort hauts et fort touffus. Leurs bran- « ches entrelacées forment de rians berceaux, au-dessus « desquels les sycomores et les palmiers élèvent leur « feuillage d'un vert foncé : des ruisseaux y coulent « parmi des buissons de basilics et de rosiers. On ne « peut exprimer combien il est doux, lorsque le ciel « est embrasé des feux de la canicule, de respirer un « air frais sous ces ombrages enchantés; c'est une vo- « lupté qui se sent mieux qu'on ne peut la décrire. « L'odeur de la fleur d'orange, mêlée aux suaves éma- « nations des plantes balsamiques, réveille les sens « engourdis par la chaleur, et fait couler dans l'ame « les plus agréables sensations. »

4 La feuille opiacée,
Que pour son doux seigneur cueille Laodicée.

C'est le tabac de Latakié, l'ancienne Laodicée.

5 Deux ennuques blancs
Jusqu'aux pieds de Mourad guident ses pas tremblans.

Tous ces détails d'intérieur sont de la plus scrupuleuse exactitude; ils nous ont été communiqués, à

Marseille, par un Turc qui avait vécu dans les palais de Mourad et d'Ibrahim-Bey.

6 Le glaive Zuphalgar.

C'est le nom que les Mahométans donnent au sabre effilé et flamboyant de leur ange Gabriel.

7 Et les peuples de Tor, à ma voix réveillés,
Chasseront les chrétiens des bords qu'ils ont souillés.

Nous voulons indiquer par là tous les Arabes qui forment la fédération de Tor, sur la presqu'île de Sinaï. Tor est un port de la Mer-Rouge.

8 Le canon d'Aboukir.

La bataille navale d'Aboukir est si malheureusement célèbre, qu'il est inutile d'en reproduire ici les horribles détails. Tous nos lecteurs savent avec quel héroïsme nos marins disputèrent la victoire dans la position où les avait engagés leur brave, mais inhabile amiral.

NOTES

DU

CHANT TROISIÈME.

NOTES

DU CHANT TROISIÈME.

[1] La nature a taillés en simulacre humain.

La statue colossale de Memnon, si célèbre dans la fable et l'histoire, n'est, selon les uns, qu'un monument élevé à la gloire d'Osimandias, roi de Thèbes. C'est sur le pied de ce colosse qu'est gravée la double inscription dont nous avons parlé dans notre Préface, et qui a été recueillie, au mois de juillet dernier, par l'infatigable M. Taylor. La statue de Memnon fut renversée et mutilée par les soldats de Cambyse, ce grand dévastateur des monumens égyptiens.

[2] Élévent jusqu'aux cieux la pompe du néant.

Tout a été dit sur les Pyramides; en parler encore, serait inutile ici. M. de Châteaubriand est de tous les écrivains celui qui a dit les plus grandes choses sur ces monumens. Aussi, c'est toujours avec un vif sentiment

de plaisir que les voyageurs français lisent son nom, gravé sur la plus haute assise de la pyramide de Chéops.

3 L'obéissante armée,
En six carrés égaux dans la plaine est formée.

Bonaparte forma son armée en six carrés à la bataille des Pyramides, et contre eux vinrent se briser toutes les charges des Mamelucks : pendant l'action, il était visible à tous les yeux, au centre du carré de Dugua.

4 D'un double pistolet la poignée étincelle.

Mourad-Bey, chef célèbre de Mamelucks, né en Circassie vers 1759. Il suffirait à la gloire de ce musulman, et ce serait une garantie suffisante de durée pour son nom, d'avoir eu à combattre les deux premiers hommes de guerre des temps modernes, Napoléon et Kléber; mais indépendamment de cet accident heureux de sa destinée, ce barbare, supérieur aux siens en grandeur d'ame et en lumières, aurait pu s'illustrer par des faits tout personnels. Mourad était un jeune Mameluck de la maison d'Aly-Bey, le premier qui, voulant se rendre absolument indépendant de la Porte-

Ottomane, s'était efforcé d'établir l'autorité d'un seul despote sur les tyrannies concurrentes des vingt-quatre beys du pacha et des corps ottomans qui se disputaient l'administration de la malheureuse Égypte. Aly-Bey, parvenu à se débarrasser de tous ses rivaux, avait trouvé un compétiteur inattendu dans la personne d'Abou-Dahab, son lieutenant, qui l'avait trahi; une seconde trahison assura la victoire à celui-ci, et cette trahison, ouvrage de Mourad-Bey, qui est le sujet de cette notice, fut la première cause de l'élévation de ce dernier. Voici comment on raconte cette première partie de son histoire : Mourad, qui avait appartenu dans son enfance au bey Abou-Dahab, était devenu éperdument amoureux de la Géorgienne Sitty Néficals, épouse d'Aly-Bey, son nouveau maître. Subjugué par cette passion fatale, il ne voit que dans la destruction d'Aly l'espoir de la satisfaire; et abandonnant, à la faveur des ténèbres, le camp de celui-ci, il court offrir ses services à l'autre bey Abou-Dahab. « Ton ennemi, lui dit-il, doit passer avec son armée « par un défilé où sa perte est inévitable si l'on peut « l'y arrêter à temps. Je m'offre à toi : si je réussis, je « ne te demande qu'une grâce, donne-moi la belle Sitty « Néficals. » Abou-Dahab accepta avec joie ce secours

inespéré, et Mourad alla s'embusquer avec six mille Mamelucks dans les palmiers de Sallyeh. Aly-Bey hésita long-temps avant de s'engager dans cet étroit passage; ses éclaireurs l'avaient averti du péril. Mourad, impatient de le joindre, se disposait à l'aller chercher, lorsque l'imprudent bey vint enfin tomber dans le piége qu'on lui avait tendu. Les soldats d'Aly, étonnés de l'attaque, lâchèrent pied; cependant leur chef les rallia deux fois, et il était sur le point de se saisir de la victoire, lorsque Mourad fondit sur lui, et, d'un coup de sabre lui partageant le visage, l'abattit de son cheval. A la vue de son bienfaiteur étendu sur le sable, le Mameluck sentit la pointe du remords, et ne put retenir ses larmes. « Pardonne-moi, lui dit-il, oh! par« donne-moi, mon maître; je ne t'avais pas reconnu. » Aly fut transporté au Caire. Sa blessure n'était pas mortelle, mais Abou-Dahab en fit empoisonner l'appareil. Mourad hérita de son harem et de ses biens. Tels furent, selon l'auteur d'un excellent précis de l'histoire d'Egypte, dont nous avons emprunté le récit (M. Rey-Dusseuil), les commencemens peu honorables de Mourad. La mort de son patron, et celle d'Abou-Dahab, qui eut lieu peu de temps après, laissèrent Mourad l'homme le plus puissant de l'Egypte. Le seul rival qu'il

pût avoir à redouter était Ibrahim-Bey; mais, grâce à la nécessité de maintenir leur commune usurpation contre la politique de la Porte, la bonne intelligence subsistait encore entre eux lorsque les Français arrivèrent en Egypte. A la première nouvelle de cette invasion, Mourad-Bey n'avait envoyé à la rencontre des Français qu'une partie de la milice dont il était le chef suprême. Il quitta bientôt après le village de Ghizé, où il faisait sa résidence habituelle, pour se rendre au Caire, dans l'intention de se venger, sur les négocians français qui se trouvaient dans cette ville, de l'agression des soldats de leur nation; mais détourné de cette résolution barbare par le conseil d'un Vénitien nommé Rosetti, qu'il avait auprès de lui, il se contenta d'imposer à ces négocians une contribution de quelques milliers de piastres. Ce fut à Chebreis que les Mamelucks furent pour la première fois rencontrés et battus par les Français. A la nouvelle de cet échec, Mourad, rempli de fureur, ne négligea pourtant aucun des moyens que lui fournissaient son ascendant personnel et ses talens pour les réparer. Il chercha à relever le courage des Mamelucks; et, leur rappelant tant de victoires par eux remportées sur les Turcs et les Arabes, il leur dit de se souvenir également qu'ils étaient regardés comme la première

cavalerie de l'univers. Il leur représenta l'armée française harassée de fatigues, mourant de faim, et facile à exterminer en réunissant toutes leurs forces contre elle. Les dispositions prises par Mourad, à la bataille des Pyramides, étaient formidables, de l'aveu même de son adversaire, (voyez les *Mémoires de Napoléon*, tome 1); ses forces montaient à soixante mille hommes, y compris l'infanterie et les hommes de pied qui servaient chaque cavalier. « Nous connaissions et redoutions beau-« coup, dit Napoléon, l'habileté et l'impétueuse bravou-« re des Mamelucks. » Ils furent cependant battus une troisième fois. « Mourad-Bey, dit l'historien conquérant, « en faisant le récit de cette brillante et mémorable « journée, n'avait aucune habitude de la guerre; mais « la nature l'avait doué d'un grand caractère, d'un cou-« rage à toute épreuve et d'un coup-d'œil pénétrant. « Les trois affaires que nous avions eues avec les Mame-« lucks lui servaient déjà d'expérience, et dans cette « journée il se conduisit avec une habileté qu'on pour-« rait à peine attendre du général européen le plus « consommé. » Quoi qu'il en soit, de cette armée de soixante mille hommes, il n'échappa que deux mille cinq cents cavaliers avec Mourad-Bey. Plusieurs milliers de ses soldats, en essayant de traverser le Nil, y furent

engloutis. Retranchemens, artillerie, pontons, bagages, tout tomba au pouvoir des Français, et les nombreux cadavres qu'emporta le cours du fleuve portèrent en peu de jours jusqu'à Damiette et Rosette, et le long du rivage, la nouvelle de notre victoire. Ce ne fut que long-temps après sa fuite, que Mourad-Bey s'aperçut qu'il n'était suivi que par une partie de son monde, et qu'il reconnut la faute qu'avait faite sa cavalerie de rester dans le camp retranché. Il essaya plusieurs charges pour lui rouvrir un passage, mais il était trop tard; les Mamelucks eux-mêmes avaient la terreur dans l'ame, et agirent mollement. « Les destins, dit Napoléon, avaient « prononcé la destruction de cette brave et intrépide mi- « lice, sans contredit l'élite de la cavalerie de l'Orient. »

Nous avons extrait ce fragment de l'excellente notice sur Mourad-Bey, publiée par M. Alphonse Rabbe. Les étroites proportions de ces notes ne nous permettent pas de citer en entier ce morceau, où brille le talent d'un écrivain placé à juste titre parmi nos premiers historiens.

[5] Les vieux républicains pâlirent, indécis.

Le premier choc des Mamelucks contre les carrés fut si terrible, que le courage des Français en fut

ébranlé un instant; c'est ce qui nous a été raconté par plusieurs acteurs de ce magnifique drame.

6 De ces héros tombés pour l'honneur du Croissant,
Un seul restait debout.

« Un bey se dévoua, avec quarante de ses Mamelucks, de la manière la plus héroïque, pour ouvrir un passage à Mourad. Ils acculèrent leurs chevaux contre les baïonnettes des grenadiers et les renversèrent sur eux. Par là, ils parvinrent à faire une brèche dans le carré; mais elle se referma aussitôt; ils périrent tous; il en vint mourir une trentaine aux pieds de Desaix. »

(THIBAUDEAU, *Histoire de Napoléon.*)

Ce dévouement héroïque des quarante Mamelucks nous a été raconté par M. le général Gourgaud, qui possède, dans ses moindres détails, l'histoire de cette merveilleuse campagne.

7 Quittaient Nécropolis, la ville des tombeaux.

C'est le texte et la traduction; c'est une redondance poétique. Nous l'avons empruntée à M. de Châteaubriand.

« Nécropolis, cité des morts, aussi grande que « celle des vivans. » (*Les Martyrs.*)

Toutes les villes de l'Egypte ont aussi leur Nécropolis; c'est le cimetière.

NOTES

DU

CHANT QUATRIÈME.

NOTES

DU CHANT QUATRIÈME.

[1] Proposer au passant une énigme inconnue.

En faisant la description d'un temple égyptien, nous avons essayé de donner une idée générale des autres monumens; ils sont tous empreints du même caractère, et les mêmes emblèmes mystérieux se retrouvent, dans des proportions plus ou moins grandes, depuis Héliopolis jusqu'à l'île de Philœ.

[2] L'histoire à nos neveux redira votre nom,
Monge, Fourrier, Dupuis, Geoffroy, Conté, Denon.

Les savans qui accompagnaient l'expédition militaire ont tous un droit égal à nos hommages; leur gloire pacifique est intimement liée à celle des soldats d'Orient, comme l'attestent les archives granitiques de Philœ.

Un homme dont le nom rappelle tant de glorieux services rendus aux beaux-arts, M. le baron Taylor, a eu l'extrême bienveillance de nous communiquer les inscriptions suivantes, qu'il a recueillies à Philœ, le 23 juillet 1828. En les lisant, on est saisi d'un juste orgueil, c'est un certificat de gloire gravé sur le granit, dans le dernier temple de l'Egypte, aux limites de l'empire romain.

L'AN 6 DE LA RÉPUBLIQUE,
LE 13 MESSIDOR,
UNE ARMÉE FRANÇAISE, COMMANDÉE
PAR BONAPARTE, EST DESCENDUE
A ALEXANDRIE.
L'ARMÉE AYANT MIS, VINGT JOURS
APRÈS, LES MAMELUCKS EN FUITE
AUX PYRAMIDES,
DESAIX, COMMANDANT LA
PREMIÈRE DIVISION, LES A
POURSUIVIS AU-DELA DES
CATARACTES, OU IL EST ARRIVÉ
LE 13 VENTOSE DE L'AN 7.
LES GÉNÉRAUX DE BRIGADE
DAVOUST, FRIANT ET BELLIARD,

DONZELOT, CHEF DE L'ÉTAT-MAJOR,
LA TOURNERIE, COMMANDANT L'ARTILLERIE,
EPPLER, CHEF DE LA 21e LÉGÈRE.
LE 13 VENTOSE AN 7 DE LA RÉPUBLIQUE.
3 MARS AN DE J.-C. 1799.
GRAVÉ PAR CASTEIX, SCULPTEUR.

Dans le même temple, M. Taylor a copié cette autre inscription :

R. F.

AN 7.

BALZAC, COQUEBERT, CORABŒUF,
COSTAZ, COUTELLE, LACIPIÈRE,
RIPAULT, LEPÈRE, MÉCHAIN, NOUET,
LENOIR, NECTOUX, SAINT-GENIS, VINCENT,
DUTERTRE, SAVIGNY.
LONGIT. DEPUIS PARIS 30° 16′ 22″.
LATITUDE BORÉALE 40° 3′ 45″.

Une autre inscription conservait aussi les noms des avans qui composaient la seconde escouade ; mais gravée ur des assises plus rapprochées du sol, elle a été

mutilée par des voyageurs qui sans doute n'étaient pas Français...

[3] Les *Almé* de l'Égypte, agiles Bayadères.

Ces prêtresses de la volupté, ou plutôt ces ministres de la débauche, qu'on appelle *Almés*, ou Savantes, ont mérité ce dernier nom par l'éducation qu'elles ont reçue, et qui est plus soignée que celle des autres femmes; pour être agrégée parmi elles, il faut avoir une belle voix, bien posséder sa langue, et pouvoir, sur-le-champ, composer et chanter des couplets adaptés aux circonstances. Il n'est point de fêtes sans ces Almés, point de festins dont elles ne fassent l'ornement; après y avoir chanté, elles exécutent de petits ballets pantomimes, dont les mystères de l'amour fournissent ordinairement le sujet. La souplesse de leur corps est inconcevable, et l'on est étonné de la mobilité de leurs traits. Les regards, les gestes, tout parle chez elles, mais d'une manière si expressive, qu'il n'est pas possible de s'y méprendre. Au commencement de la danse, elles quittent avec leurs voiles la pudeur de leur sexe. Une longue robe de soie très légère descend sur leurs talons; une riche ceinture les serre mollement; de longs che-

eux noirs tressés et parfumés flottent sur leurs épaules, t une chemise, plus transparente que la gaze et comme issue d'air, voile à peine leur sein. A mesure qu'elles e mettent en mouvement, les contours de leur corps emblent se détacher successivement. Le son de la flûte, des castagnettes, du tambour de basque et des cymbales, règle leur pas, et presse ou ralentit la mesure. Des paroles propres à ces sortes de scènes les animent encore; ce sont des bacchantes dans le délire; c'est alors qu'oubliant toute retenue, elles s'abandonnent entièrement au désordre de leurs sens; c'est alors qu'un peuple peu délicat, et qui n'aime rien de voilé, redouble d'applaudissemens.

Les Bayadères, ces danseuses de l'Inde, dont l'abbé Raynal a parlé avec tant de complaisance, sont des modèles de pudeur en comparaison de ces danseuses égyptiennes.

(Savary, *Voyage en Égypte.*)

4 Il paraît au Khalig, où le peuple l'appelle.

Le Khalig est le canal qui s'ouvre au-dessous du Vieux-Caire, sur la petite branche du Nil formée par l'île de Roudah, et traverse le Caire.

[5] Et le sage Oualy.

On appelle ainsi l'officier chargé de fermer une digue, à cinquante pas en dedans du Kalig, pour empêcher le fleuve d'y pénétrer, jusqu'à ce que les eaux soient suffisamment élevées.

[6] Son palais de Boulak.

Boulak est un village près du Caire, dont il est, pour ainsi dire, le faubourg; c'était près de Boulak qu'était situé le palais de Mourad.

NOTES

DU

CHANT CINQUIÈME.

NOTES

DU CHANT CINQUIÈME.

[1] Mêle ses vains débris aux nuages du soir.

Voir la note du premier chant sur le *mirage*.

[2] Des soldats de Cambyse ont vu les ossemens.

Deux armées de Cambyse furent étouffées par le *simoun*, l'une en revenant de l'Oasis-d'Ammon, l'autre dans la vallée qui conduit en Éthiopie.

[3] Les blocs de granit
Qui marquent la frontière où le désert finit.

Deux colonnes beaucoup plus élevées que les blocs qui indiquent le chemin des caravanes, sont placées sur la frontière de Syrie. Les voyageurs engagés dans le

grand désert, les saluent de loin avec des transports de joie; elles leur annoncent l'abondance, les sources d'eau et la fertilité.

Dans les longues et savantes revues de ses aventures, que faisait Napoléon à Sainte-Hélène, avec ses compagnons d'exil, il disait souvent que le désert avait toujours eu pour lui un attrait particulier. Il ne l'avait jamais traversé sans une certaine émotion. C'était pour lui l'image de l'immensité, disait-il; il ne montrait point de bornes, n'avait ni commencement ni fin; c'était un océan de pied ferme. Ce spectacle plaisait à son imagination, et il se complaisait à faire observer que Napoléon veut dire : *Lion du Désert.*

(Extrait du *Mémorial de Sainte-Hélène.*)

[4] Desaix, en ce moment, loin du sol d'Idumée,
Recommande au burin les fastes de l'armée.

L'expédition de Desaix dans la Haute-Égypte n'entrait pas dans notre plan; nous ne faisons que l'indiquer ici en la rattachant au sujet principal.

[5] Ont mêlé leur histoire à l'histoire des cieux.

Le zodiaque de *Tentyris*, *Denderah* ou *Tentyra*, dé-

couvert par Desaix, fut apporté à Marseille en 1821; quarante jours après, il fut exposé dans une salle du Louvre à la vénération des savans. Cette merveilleuse circonstance a inspiré une page admirable à M. Agoub, jeune et célèbre orientaliste, qui colore ses travaux scientifiques de tout l'éclat de sa poétique imagination.

« Le zodiaque de Tentyra est maintenant au Louvre: « le Louvre et Tentyra! qu'elle alliance entre des noms « que séparent des siècles! Combien le voyageur qui « viendra visiter ce sanctuaire des beaux-arts sera sur- « pris d'y rencontrer, au milieu des chefs-d'œuvre mo- « dernes, ce reste vénérable de l'antique civilisation, « ce débris sauvé du naufrage de tant d'empires! A l'as- « pect de cette pierre éloquente, l'une des premières « archives de l'esprit humain, quelle est l'ame aride qui « ne s'élève à de hautes pensées? Cette pierre décora « jadis la voûte d'un temple; elle est encore noircie de « la fumée des flambeaux qui éclairèrent d'imposantes « cérémonies: frappé de ce souvenir, je me transporte « en idée au milieu des anciens Egyptiens; j'assiste, dans « le temple même de Tentyra, à l'une de ces pompes

« religieuses où le peuple assemblé vient recueillir des « leçons de morale et de sagesse. »

(M. Agoub, *Discours sur l'expédition des Français en Égypte, considérée dans ses résultats littéraires.*)

Aujourd'hui le zodiaque de Denderah est enseveli dans une salle basse de la bibliothèque royale, rue de Richelieu.

NOTES

DU

CHANT SIXIÈME.

NOTES

DU CHANT SIXIÈME.

[1] Ptolémaïs.

C'est l'ancien nom de Saint-ɯɐɟ-d'Acre. Cette ville, après avoir subi tant de désastres, est encore la même que du temps des croisades. La description que nous en donnons semble faite depuis plusieurs siècles, tant cette ville a résisté aux révolutions du temps et des hommes.

« Vers la fin du douzième siècle, Gui de Lusignan alla mettre le siége devant Ptolémaïs, qui s'était rendue à Saladin quelques jours après la bataille de Tibériade. Cette ville que les historiens appellent tour-à-tour Acca, Accou, Acre, était bâtie à l'occident d'une vaste plaine. La Méditerranée baignait ses murailles; elle appelait, par la commodité de son port, les navigateurs de l'Europe et de l'Asie, et méritait de régner sur les mers,

comme la ville de Tyr, qui s'élevait dans son voisinage. Des fossés profonds entouraient ses murailles du côté de la terre; on avait bâti, de distance en distance, des tours formidables, parmi lesquelles on remarquait *la Tour-Maudite*, qui dominait sur la ville et sur la plaine. Une digue, construite de pierre, fermait le port vers le midi, et se terminait par une forteresse, bâtie sur une roche isolée, au milieu des flots. »

(Michaud, *Histoire des Croisades*, tome II.)

[2] Salah-Eddin.

C'est le même sultan que les Occidentaux connaissent sous le nom de Saladin.

[3] Prête à ces grands tableaux sa bordure d'azur.

M. de Châteaubriand a décrit cette partie de la Syrie avec son magique talent; ses pages nous ont fourni plusieurs inspirations qui n'étaient chez nous que des réminiscences, car toutes ses œuvres littéraires sont dans notre mémoire depuis l'âge de seize ans, et si profondément empreintes, que nous pourrions les réciter en aussi peu de temps qu'un autre mettrait à les lire. Qu'on

nous permette ce petit écart d'amour-propre en faveur de nos bonnes intentions.

[4] C'est là que règne Achmet, tyran sexagénaire.

Voici le portrait d'Achmet, d'après Thibaudeau, dans son *Histoire de Bonaparte:* « Parmi les pachas de la Porte était le fameux Achmet, pacha de Saïde (Sidon) et de Saint-Jean-d'Acre, surnommé *Djezzar* ou *le Boucher.* Cet homme, féroce et entreprenant, commandait, avec le titre de visir, tout le pays situé entre le Nahr-el-Keb et Césarée, et avait une grande puissance. Il était à la fois son ministre, son chancelier, son trésorier et son secrétaire, souvent même son jardinier, son cuisinier, et quelquefois juge et bourreau. Il avait le vêtement d'un simple Arabe, et sa barbe blanche descendait sur sa poitrine; il portait dans sa ceinture un poignard garni de diamans, comme marque d'honneur de son gouvernement; il donnait ses audiences assis sur une natte, dans une chambre sans meubles, ayant près de lui un pistolet à quatre coups, une carabine à vent, une hache et un long sabre. Pendant la conversation, il découpait avec des ciseaux toutes sortes de figures en papier. Dans ses antichambres, on voyait des domestiques mutilés de toutes les manières : l'un avait perdu

une oreille, l'autre un œil, l'autre un bras. L'intérieur de son harem était inaccessible; on ne connaissait point le nombre de ses femmes; celles qui entraient une fois dans cette prison mystérieuse, étaient perdues pour le monde. On leur donnait à manger par un tour, et c'était par là aussi que le médecin tâtait le pouls de celles qui étaient malades. Il tuait de sa propre main celles dont la fidélité était suspecte. Il avait alors près de soixante ans; mais sa vigueur était encore celle d'un homme dans la force de l'âge. »

[5] La place où doit s'ouvrir l'assaut du lendemain.

Le général Cafarelli-Dufalga avait perdu une jambe sur les bords du Rhin; lorsque les soldats regrettaient la terre natale, ils disaient, en montrant Dufalga: « Quant à lui, il est heureux: il a toujours un pied en France. » Ce brave général, que Bonaparte aimait d'une affection particulière, fut tué devant Saint-Jean-d'Acre.

[6] Le lamentable loumb, triste oiseau de l'écueil.

Espèce de goéland, dont le chant ressemble au cri de détresse d'un homme qui se noie.

(Voyez l'*Episode de Velléda*, dans *les Martyrs*.)

7 Marchez, le sort du monde est là, dans cette tour!

Bonaparte mettait la plus grande importance et le plus opiniâtre acharnement à la prise de Saint-Jean-d'Acre : « Le sort de l'Orient est dans cette bicoque, » disait-il un jour à Murat, en lui montrant la ville assiégée.

Plus tard, sur le rocher de Sainte-Hélène, il revenait avec complaisance sur ce sujet, et persistait dans ses premières idées; les souvenirs de Saint-Jean-d'Acre étaient ses regrets de prédilection.

La campagne d'Egypte était, selon lui, aussi intéressante qu'un épisode de roman. Voici ce qu'il disait à ce sujet, au rapport de M. Las Cases :

« C'était pourtant bien audacieux d'avoir osé se placer ainsi au milieu de la Syrie, avec seulement douze « mille hommes. J'étais, continuait-il, à cinq cents « lieues de Desaix, qui formait l'autre extrémité de mon « armée..... Si j'avais été maître de la mer, j'eusse été « maître de l'Orient; et la chose était si possible, que « cela n'a tenu qu'à la stupidité ou à la mauvaise conduite de quelques marins..... Les Anglais ont frémi « de nous voir occuper l'Egypte. Nous montrions à « l'Europe le vrai moyen de les priver de l'Inde. Ils ne

« sont pas encore bien rassurés, et ils ont raison. Si « quarante ou cinquante familles européennes fixent « jamais leur industrie, leurs lois et leur administration « en Egypte, l'Inde sera aussitôt perdue pour les Anglais; « bien plus encore par la force des choses que par « celle des armes. »

Nous remarquerons en passant que presque toutes les phrases que nous avons mises dans la bouche de Bonaparte sont historiques. C'est une bonne fortune pour un poète d'avoir à mettre en œuvre la langue de cet homme, *exacte comme l'algèbre, colorée comme la poésie*, selon la belle expression de M. Victor Hugo.

NOTES

DU

CHANT SEPTIÈME.

NOTES

DU CHANT SEPTIÈME.

[1] Ta gloire éblouira la ville du soleil.

Allusion à la bataille d'Héliopolis, gagnée un an après par Kléber.

[2] Tout à coup, des hauteurs qui dominent Souli.

Souli, village au sud de la plaine d'Esdrelon, et qui la domine.

[3] Arrivent sur les Turcs quatre cents dromadaires.

Bonaparte avait confié à Junot le soin de former un escadron de dromadaires qui ont rendu de grands services à l'armée. Les Français s'étaient parfaitement habitués à l'allure de ces animaux.

[4] Jusqu'au pont de Jacob les chasse devant lui.

Le pont de Jacob est situé à dix lieues environ de la plaine du Thabor.

[5] Pâlirent un moment dans Surate et Golconde.

Au moment où les nouvelles de nos conquêtes en Egypte parvenaient en France, l'idée généralement répandue en Europe, était que le gouvernement français avait un but bien plus vaste que celui de s'emparer de l'Egypte.

Voici un passage extrait d'une relation de la campagne d'Egypte, écrite en l'an VII par un officier français:

« De nouveaux matériaux se préparent pour l'histoire. Il y a tout lieu de présumer que Bonaparte dirigera ses pas du côté de l'Asie. Conquérant de l'Egypte, comme le fut Alexandre, il le sera également de l'Inde. Toute l'Europe sait que depuis long-temps plusieurs princes indiens, las du voisinage des Anglais, et surtout de leur domination, attendent impatiemment un libérateur. Déjà, sur la côte de Coromandel, Tippoo-Saëb a appelé notre secours, et désire notre alliance. Espérons que Bonaparte comblera leurs désirs et les nôtres.

Les Anglais sentent si bien la possibilité qu'a ce général de pénétrer dans l'Inde, soit par l'isthme de Suez et la Mer-Rouge, soit par le port de Scanderoost, Alep, le grand désert et le golfe Persique; soit enfin par la Phénicie, en suivant la même route qu'Alexandre, qu'un de leurs écrivains n'a pu s'empêcher de dire: « Que la « direction de la compagnie des Indes orientales était « dans la situation la plus difficile; qu'elle avait besoin, « *pour se sauver*, de toute la sagesse, de toutes les con- « naissances locales, et de toute l'énergie nécessaires. « *Annibal est à nos portes*, ajoutait-il, et si nous n'avons « point le courage d'étouffer nos ressentimens, et d'unir « tous nos intérêts, *c'en est fait du Capitole.* »

[6] Exhument en hurlant ces horribles débris.

Ces effrayans détails ne sont pas malheureusement les fruits de l'imagination des poètes. On lit dans l'*Histoire médicale de l'armée d'Orient*, par Desgenettes :

« Des bandes de chiens affamés, comme ceux qui dévorèrent Jézabel, rôdaient continuellement autour de nos ambulances; on les vit se jeter avec avidité sur des cataplasmes qui avaient recouvert des bubons, manger des chairs charbonnées, et se repaître de cadavres de pestiférés. »

7 Desgenette est son nom.

Empruntons ce récit à Desgenettes lui-même :

« Ce fut pour rassurer les imaginations et le courage ébranlé de l'armée, qu'au milieu de l'hôpital je trempai une lancette dans le pus d'un bubon appartenant à un convalescent de la maladie au premier degré, et que je me fis une légère piqûre dans l'aîne et au voisinage de l'aisselle, sans prendre d'autres précautions que celles de me laver avec de l'eau et du savon qui me furent offerts. J'eus pendant plus de trois semaines deux petits points d'inflammation correspondans aux deux piqûres, et ils étaient encore très sensibles lorsque au retour d'Acre je me baignai, en présence d'une partie de l'armée, dans la baie de Césarée. »

Un autre trait d'héroïsme de Desgenettes, que nous n'avons pu consigner dans notre poëme, est celui-ci :

« Invité par le quartier-maître de la soixante-quinzième demi-brigade, une heure avant sa mort, à boire dans son verre une portion de son breuvage, je n'hésitai pas à lui donner cet encouragement. Ce fait, qui se passa devant un grand nombre de témoins, fit notamment

reculer d'horreur le citoyen Durand, payeur de la cavalerie, qui se trouvait dans la tente du malade. »

(*Histoire médicale de l'armée d'Orient.*)

Nous ne pouvons parler ici de Desgenettes sans consacrer quelques lignes au noble dévouement de son digne émule, le chirurgien en chef Larrey.

Dans cette première marche, si pénible pour l'armée, d'Alexandrie à Damanhour, quand les soldats, trompés par le mirage, épuisés de fatigue et dévorés de soif, tombaient en expirant sur le sable du désert, on vit Larrey parcourir les rangs désespérés, exprimant sur les lèvres des soldats quelques gouttes d'esprit de vin qu'il portait avec lui dans une petite outre de cuir, et leur donner l'exemple d'un courage qui avait abandonné jusqu'à nos généraux.

NOTES

DU

CHANT HUITIÈME.

NOTES

DU CHANT HUITIÈME.

[1] Au château des Sept-Tours doit transporter Kébir.

Ces ridicules fanfaronnades sont assez dans le caractère des Turcs; il n'est pas impossible que Mustapha eût fait préparer une cage et des chaînes pour Bonaparte et ses soldats; du moins est-il certain qu'il avait le plus profond mépris pour ses ennemis et une pleine confiance en lui-même, comme on peut en juger par ce qui suit :

« Mourad-Bey, sorti de la Haute-Egypte, vint, par des chemins détournés, jusqu'à Aboukir, où était campée l'armée turque. Au débarquement de ceux-ci, les détachemens français s'étaient repliés pour se concentrer : fier de cette apparence de crainte, le pacha, qui les commandait, dit avec emphase, en apercevant Mourad-Bey : « Eh bien ! ces Français tant redoutés, dont

tu n'as pu soutenir la présence, je me montre, les voilà qui fuient devant moi! » Mourad-Bey, vivement blessé, lui répondit avec une espèce de fureur: « Pacha, rends grâce au Prophète qu'il convienne à ces Français de se retirer; car, s'ils se retournaient, tu disparaîtrais devant eux, comme la poussière devant l'aquilon! »

Il prophétisait: à quelques jours de là eut lieu la bataille d'Aboukir.

(Extrait du *Mémorial de Sainte-Hélène.*)

[2] Sa face de lion, belle de cicatrices.

Le portrait de Mourad-Bey fait partie du grand ouvrage de l'Egypte. Le Bey est représenté assis sur un tapis, un éventail de plumes à la main. Ses traits ont une grande analogie avec la face du lion; la large blessure qu'il reçut aux Pyramides donne à sa figure un caractère d'héroïque fierté.

[3] De la blanche cascade entend mugir la voix.

El-Modhi amène avec lui toutes les tribus, depuis le Takase, fleuve qui coule dans la Nubie et l'Ethiopie, jusqu'à la première cataracte qu'on trouve en remontant le Nil.

Ces barbares, de retour dans leurs déserts, durent

proclamer, sans doute, les exploits merveilleux de notre armée; que de bulletins arabes doivent avoir été publiés sous les huttes d'Éléphantine et dans les sépulcres de Luxor et de Thèbes! Aussi le nom de France est-il plus connu aujourd'hui encore chez les Wehabites et les Abissins, que le nom du pays qu'ils habitent. L'anecdote suivante en est une preuve entre mille:

M. Taylor, dans une de ses laborieuses marches sous le tropique, avait confié son sac de voyage à un arabe de Karnac; celui-ci, tout fier de son fardeau, prit subitement l'attitude d'un grenadier et marcha au pas, en disant: *Soldat français! Soldat français! Bonaparte!*

Ce trait, qui nous a été raconté par M. Taylor, rappelle ces enfans bédouins qui causèrent tant de surprise à M. de Châteaubriand, en proférant le cri: « *En avant, marche!* »

[4] Repose enseveli sous les sables d'Ammon.

El-Modhi fut tué d'un coup de biscaïen, près de Damanhour, au moment où il jetait du sable sur la direction des boulets, pour ranimer la confiance de ses crédules soldats. Une femme s'élança vers son cadavre, et le lia à la queue d'un étalon arabe, qui s'enfonça dans le désert avec son horrible fardeau.

Ces détails ont été racontés par un Arabe au général Dumas, et nous ont été communiqués par son fils.

Le général Dumas, dont le nom a été cité dans notre premier chant, après s'être couvert de gloire à l'armée des Alpes, au passage du mont Saint-Bernard, au siége de Mantoue, au Tyrol, eut l'honneur de faire partie de l'expédition d'Egypte. Ce fut grâce à sa merveilleuse activité et à sa brillante audace, que la révolte du Caire fut apaisée; son sabre vengea l'assassinat du général Dupuis. Cet illustre guerrier, que Bonaparte avait surnommé l'Horatius Coclès du Tyrol, est mort en 1807, par suite des blessures qu'il avait reçues dans tant de batailles. Il a laissé un fils qui continue, dans les lettres, la glorieuse illustration de son père.

[5] Jamais tu ne m'offris une si belle fête !

A la bataille d'Aboukir, lorsque Murat reçut l'ordre de charger, il s'écria: *Si jamais ennemis doivent être écrasés par ma cavalerie, ce sera aujourd'hui!* Le héros tint parole.

[6] Vous êtes à mes yeux aussi grand que le monde.

La gêne du vers nous a malheureusement contraints d'altérer ces mémorables paroles de Kléber à Bona-

parte, après la bataille d'Aboukir : *Général, vous êtes grand comme le monde!*

7 Serviront sans témoins son ombre impériale.

En parlant de ces trois *hommes* qui ont suivi l'exil de Napoléon, nous n'avons pas prétendu soustraire à l'admiration publique le nom du quatrième, qui s'offrit pour ce grand et douloureux sacrifice ; le nom de M. Las Cases est inséparable des trois autres : Bertrand, Gourgaud et Montholon. Si nous avons exprimé ici le nombre trois, c'est que nous avons voulu spécialement désigner ceux qui représentaient l'armée auprès de l'Empereur.

Nous ne pouvons terminer ces notes sans rapporter les noms des savans et des artistes qui ont jeté tant d'éclat sur l'expédition militaire d'Egypte.

Géométrie.

Fourrier. Corancez.
Costaz. Say.

Astronomie.

Nouet. Mechain, fils.
Quesnot.

Mécanique.

Monge.
Hassenfratz jeune.
Cirot.
Cassard.
Adnez, père.
Conté.
Dubois.
Couvreur.
Lenoir, fils.
Adnez, fils.
Cecile.

Horlogerie.

Lemaître.

Chimie.

Berthollet.
Pottier.
Champy, fils.
Samuel-Bernard.
Descotils.
Champy, père
Regnaud.

Minéralogie.

Dolomieu.
Cordier.
Rozières.
Victor-Dupuy.

Botanique.

Nectoux.
Delille.
Coquebert.

Zoologie.

Geoffroy.
Savigny.
Redouté.

Chirurgie.

Dubois.
Labate.
Lacipière.

Pharmacie.

Boudet.
Rouyer.

Antiquités.

r. Ripault.

Architecture.

Protain.
Hyacinthe Lepère.

Dessinateurs.

re. Rigo.
, Joly.

Ingénieurs des ponts-et-chaussées

, aîné, Ingénieurs en chef. Fèvre.
, Devilliers.
l. Jollois.
Favier.
. Thévenot.
Chabrol.
ı-Lepère. Raffeneau.
ɜénis. Arnollet.
t.

Ingénieurs-géographes.

, ingénieur en chef. Faurie.
lade. Bertre.
. Lecesne.
ois. Lévêque.
Chaumont.
r. Laroche.
. Jomard.
. Corabœuf.

Sculpteur.

Casteix.

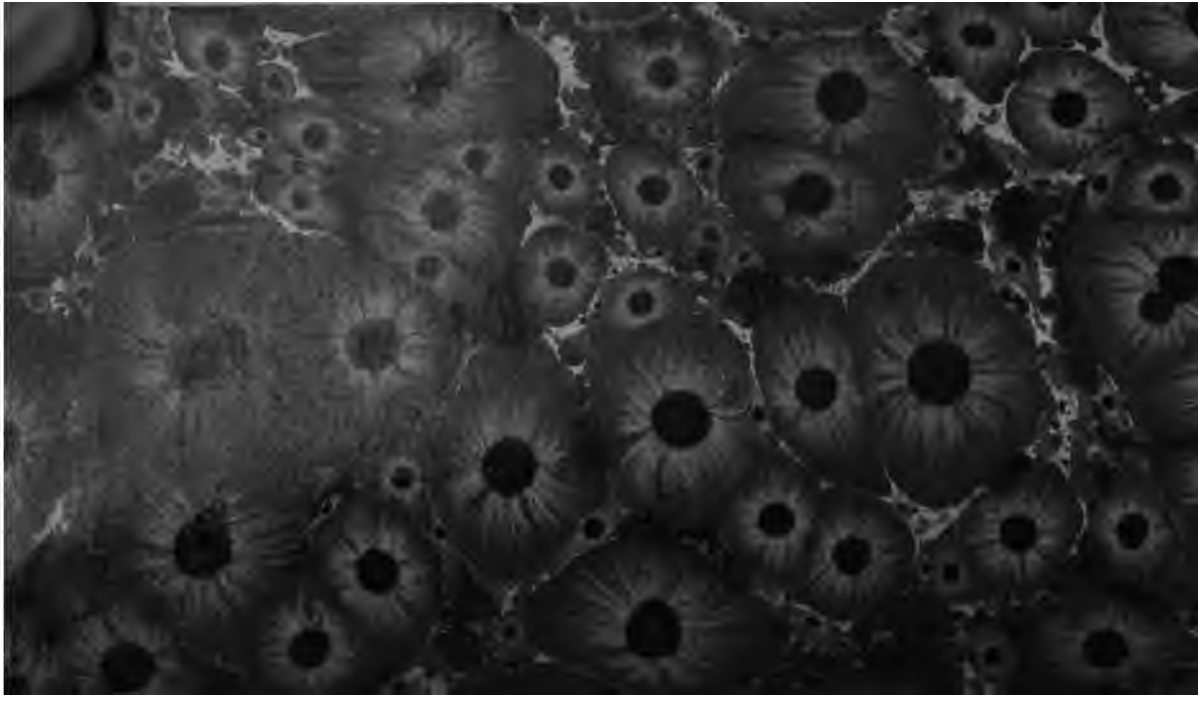
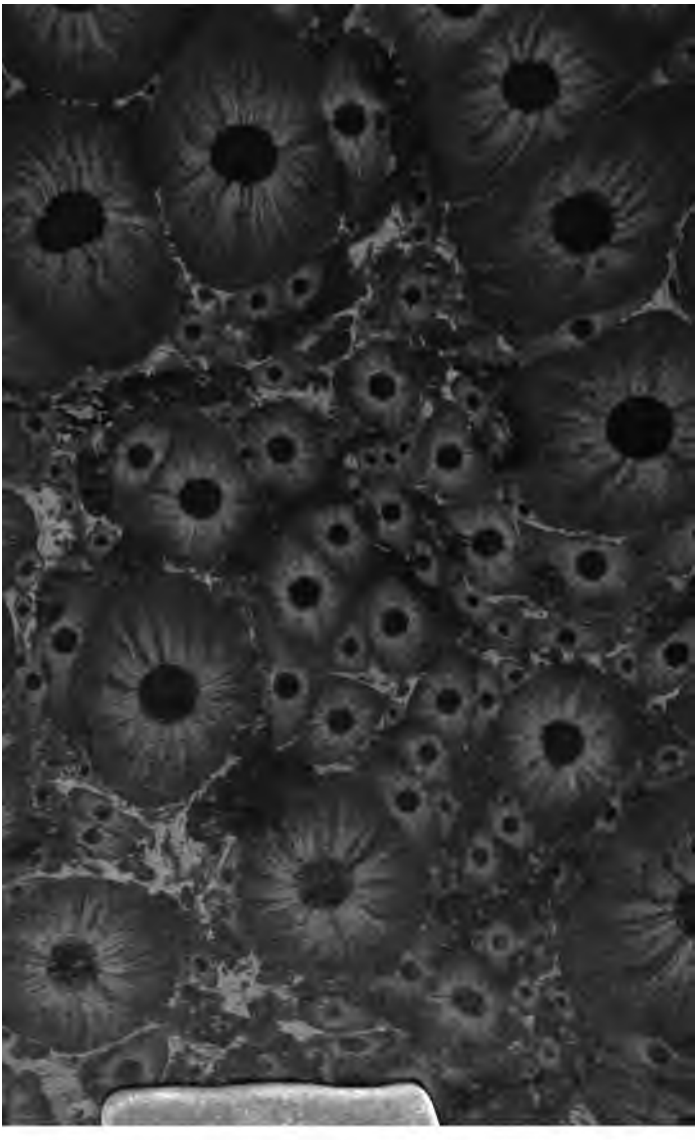
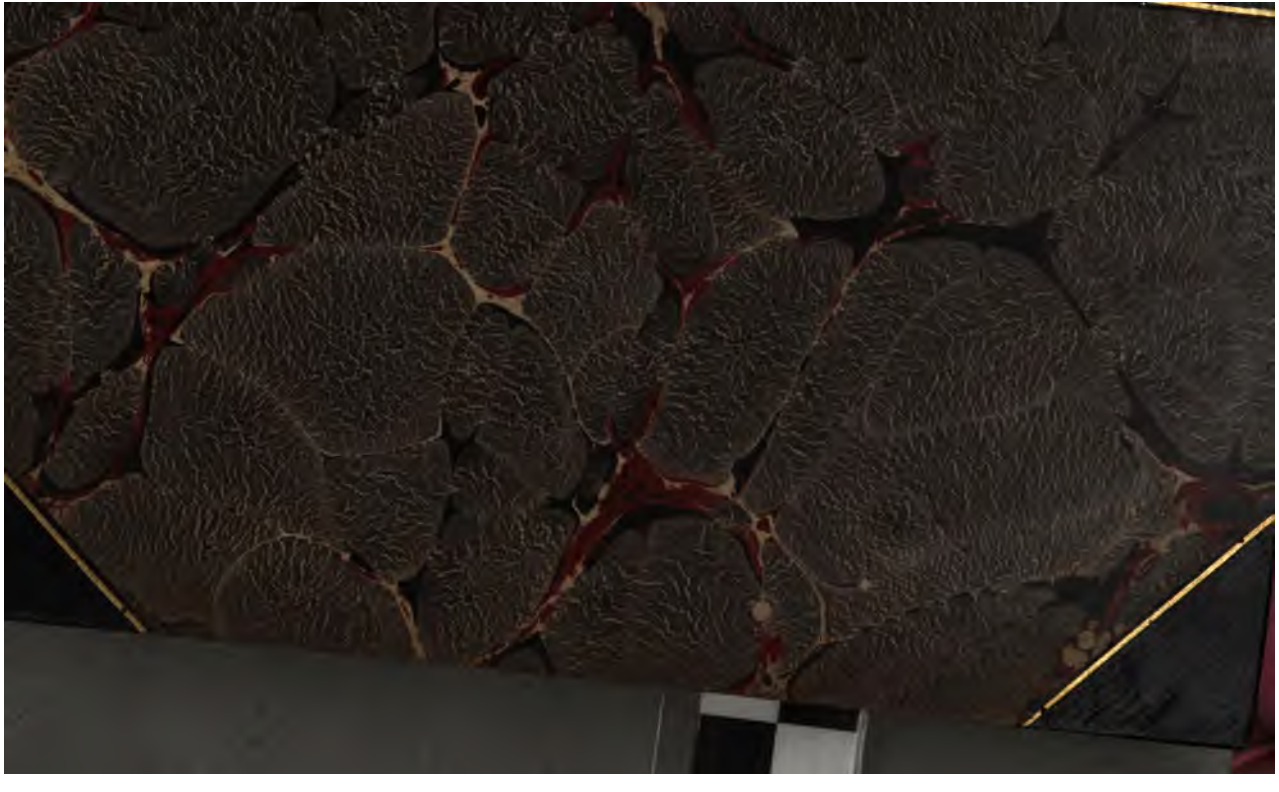
Graveur.

Fouquet.

Littérateurs.

Parseval de Grandmaison. Lerouge.

Musiciens.

Viloteau. Rigel.

IMPRIMERIE ET FONDERIE DE J. PINARD,
RUE D'ANJOU-DAUPHINE, N° 8, A PARIS.